



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

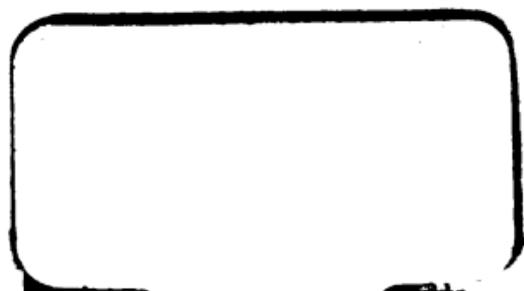
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

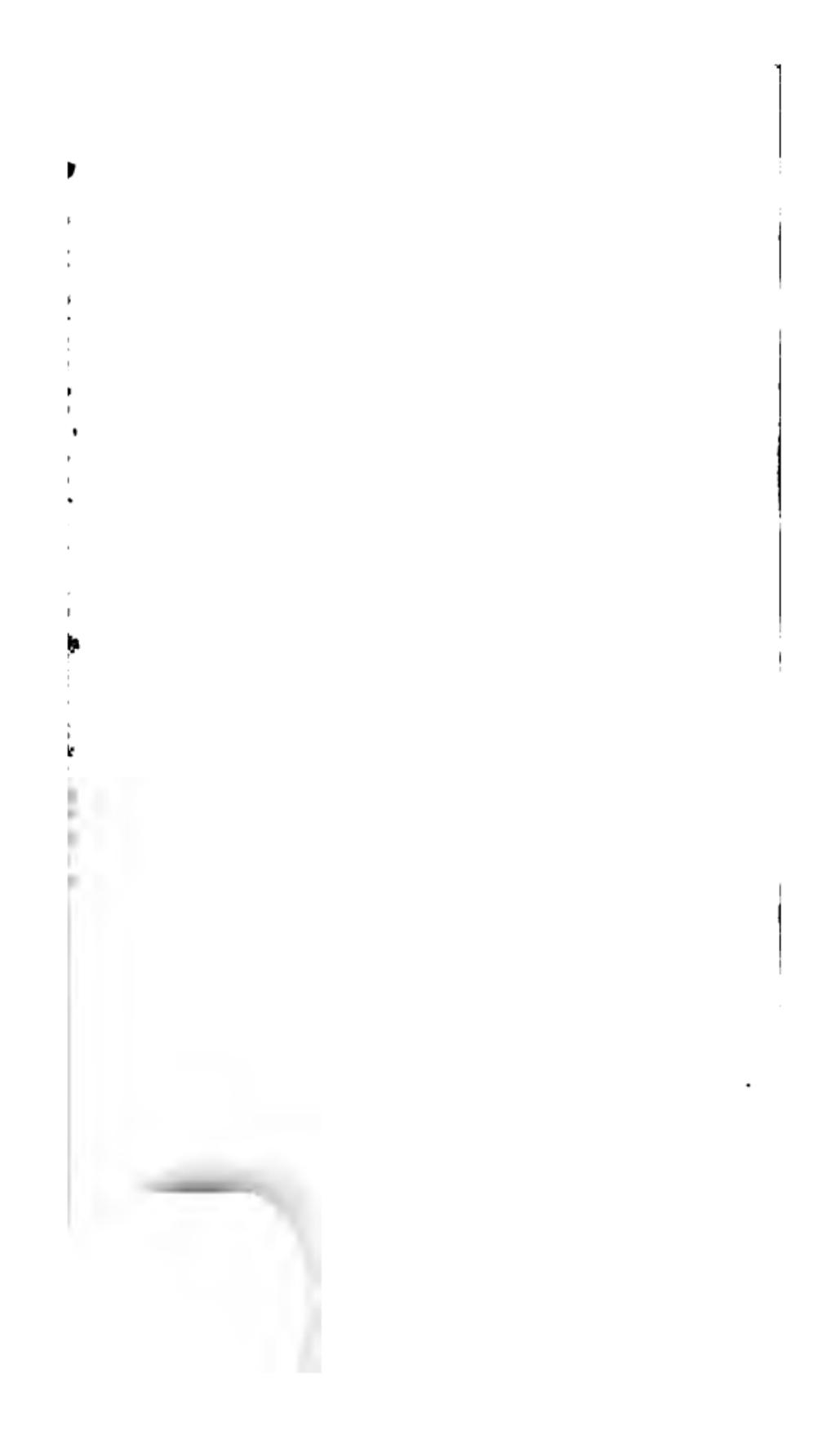
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

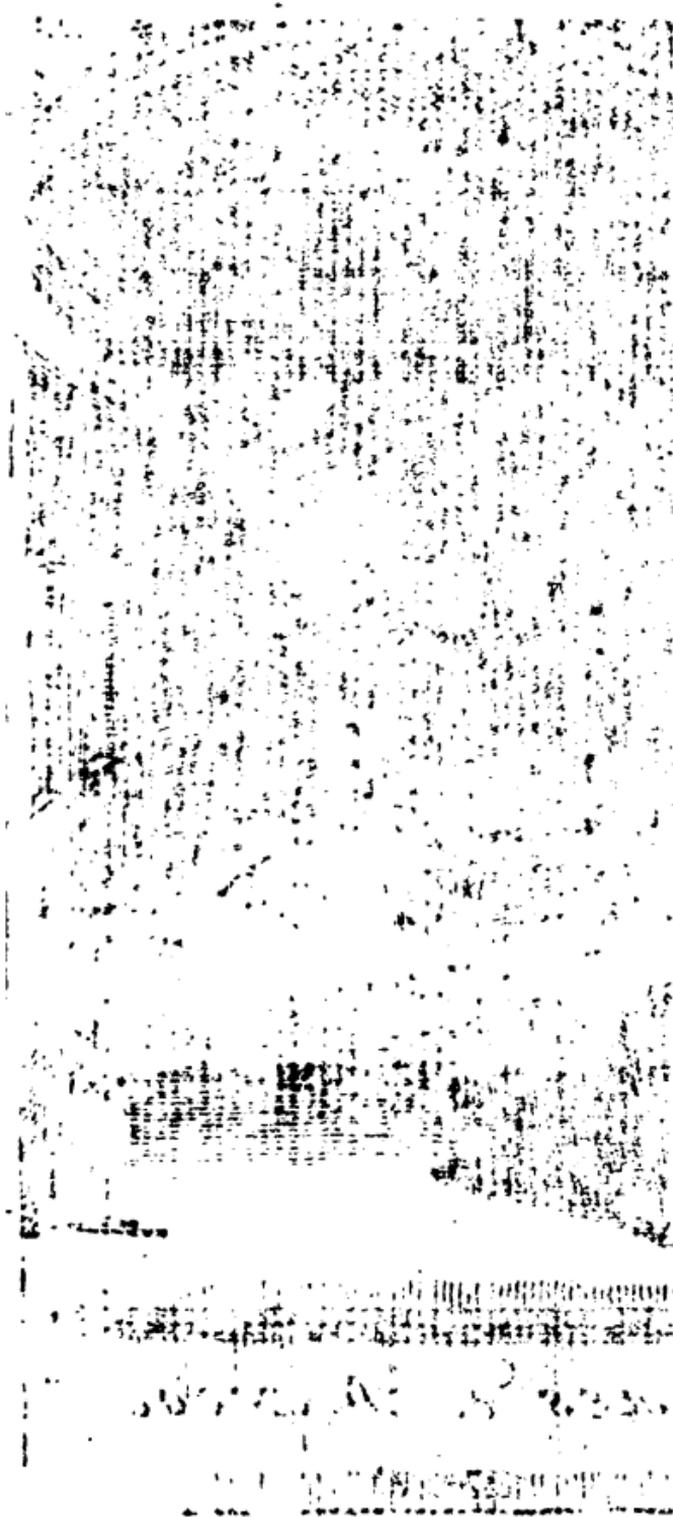






848
D175
1706







Oeuvres de Dancourt.

LES
OEUVRES.

2 Florentin sieur d'Angou
D E
MR. DANCOURT,

CONTENANT

Les nouvelles Pieces de
THEATRE

Qui se jouent à Paris, &c.
Opera de Pense &c. de Musique
TOME SIXIEME.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M D C C C C

Avec Privilege des Etats de Holl. & West.

0175

1706

PIECES

Contenus dans les

TOME SIXIEME.

LA FEMME D'INTRIGUE.

LES CURIEUX DE COMPIEGNE

LE MARY RETROUVE,

LA FOIRE SAINT GERMAIN.

LA PARISIENNE.

L'INPROMPTU DE GARNISON.

COLLIN MAILLARD.



MAISON

PARIS

L A
F E M M E
D'INTRIGUES,
COMÉDIE.

P A R
MR. DANCOURT.



A L A H A Y E,
Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilège des Etats de Holl. & Westf,

A C T E U R S.

MADAME THIBAUT, Femme d'Intrigues.

GABRILLON, Sa servante.

LA BRIE, Cousin de Gabrillon.

LA RAME'E, Fourbe, sous le nom de
Cleante son Capitaine.

JOLICOEUR, Soldat de Cleante.

LE MAISTRE A CHANTER.

LE MAISTRE A DANSER.

DORISE, Precieuse.

ANGELIQUE, Fille déguisée en homme.

LE JEUNE COMTE.

MADemoiselle GOGO.

CHAMPAGNE, Ami de la Ramée.

ERASTE, Officier.

ARAMINTE, Pretendue femme d'Eraste.

LE CHEVALIER, Amant d'Araminte.

LE MARQUIS.

LE COCHER.

LEANDRE, Fils de Dorante.

DORANTE, Pere de Leandre.

MELINDE, Femme de Dorante.

MONSIEUR DU BOIS.

MONSIEUR DE LA PROTASE, Poëte.

ORGON

ARDALISE, Sa femme.

LISETTE, Leur servante.

LE PETIT DRAGON, Neveu de
Gabrillon.

MAD. TORQUETE, Marchande de
marée.

CASGAREY, Laquais.

La Scène est à Paris.



Librairie
sothéran
12-13-23
9181

L A

F E M M E

D'INTRIGUES.

COMÉDIE.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

LA BRIE, GABRILLON.

G A B R I L L O N.



Et vous voilà donc à la fin. Bon-
jour Monsieur de la Brie.

L A B R I E.

Bonjour, Cousine. Que me
veut la Maîtresse? On m'a dit à
l'Auberge qu'elle avoit envoyé
me chercher. La besogne donne-t-elle? car
elle ne m'emploie que lors qu'il y a icy des
affaires à tout rompre.

4 LA FEMME D'INTRIGUES.

G A B R I L L O N.

Les grands genies ne se mettent pas à tous les jours.

L A B R I E.

Ecoute, ne pense pas rire. Tout homme qui travaille pour Madame Thibaut ne doit pas être un sot. Malepeste ! il se fait ici les plus belles affaires de Paris. Voulez-vous des Charges, des Offices, des emplois ? on vous en fera voir de tous les échantillons. Estes-vous dans le goût de vous marier ? on vous y fournira des femmes de toutes tailles, de tous âges ; & si vous plaidez, vous y trouverez des Solliciteuses depuis une pistole jusqu'à trente. Voilà ce qu'on appelle une bonne boutique. Il n'y a point ici de nenni. Mais mon zèle l'emporte sur ma curiosité. Dy-moi donc, qu'y a-t-il de nouveau ?

G A B R I L L O N.

Bien des affaires, ma foi.

L A B R I E.

Et dy-moi donc vite.

G A B R I L L O N.

Elle se marie.

L A B R I E.

Elle se marie ! Et contre qui ?

G A B R I L L O N.

Contre un homme qui aura un jour plus de vingt-cinq mille livres de rente. Il s'appelle Cleante. Il est Capitaine d'Infanterie.

L A B R I E.

Gentilhomme ?

G A B R I L L O N.

Belle demande ! Il est Gascon, en vient-il d'autres de ce pais-là :

L A B R I E

Il est Gascon.

G A B R I L L O N.

Et ma Maitresse Normande.

LA

COMÉDIE.

5

LA BRIE.

Voilà dequoy faire un bon haras. Le Gascon & le Normand sont dans le monde, ce que le Singe & le Renard sont dans la Fable : Mais que tu es extravagante de croire.

GABRILLON.

Je te dis moi qu'il donne tête baissée tout au travers de la nopce, & que Madame Thibaut lui paroît un parti de douze mille livres de rente, & cela en attendant encore une succession de vingt mille écus.

LA BRIE.

Oh ! l'affaire change bien de face.

GABRILLON.

Il ne sçait point qu'elle a demeuré au Marais, & il y a si peu qu'elle l'oge en ce quartier-ci, que personne ne s'est encore aperçu de la chose que je vai t'apprendre. Ce logis a deux issues. Par la petite porte elle est ce qu'elle a coutume d'estre. Elle se mêle d'intrigues, fait des mariages, prête sur gages ; & par la porte cochere elle est veuve d'un Conseiller de Bretagne, qui depuis quelques jours est venu s'établir à Paris. Comme on lui donne à vendre des nipes de toutes parts, la magnificence des meubles, la richesse des piergeries, & l'abondance de vaisselle d'argent que le Capitaine voit dans ce logis lui font paroître ma Maîtresse un des meilleurs partis de la robe.

LA BRIE.

La fine mouche ! Eh dis moi un peu, comment t'a-t-elle connu ;

GABRIËLON.

Par aventure. Ne connoissons-nous pas tout le monde par aventure, nous autres ?

LA BRIE.

Mais encore que veut-elle de mon petit ministère ?

GABRILLON.

Tu ne le fais pas ?

A 3.

LA

6 LA FEMME D'INTRIGUES,

L A B R I E.

Qui me l'auroit dit ?

G A B R I L L O N.

On ne t'a donc pas donné sa lettre ?

L A B R I E.

Non vraiment ! on m'a dit simplement qu'elle vouloit me parler,

G A B R I L L O N.

Comment diantre ! va vite te la faire rendre, & revien sur tes pas ; on pourroit la déchacher, & l'on y verroit trop le caractère de ma Maîtresse, & le tien.

L A B R I E.

Tu as raison, cela me décrieroit à l'Auberge. De quoi diantre s'avise-t-elle de confier ces choses au papier ?

G A B R I L L O N.

Ne pers point de temps en reflexions, & songe à reparer la faute qu'elle a faite.

L A B R I E.

Je ferai diligence, ne te mets pas en peine.

G A B R I L L O N.

Par où vas-tu ? sors par la grande porte, tu abregeras ton chemin de la moitié.

L A B R I E.

Tu as raison.

G A B R I L L O N.

Monsieur de la Brie est un trésor pour Madame Thibaut, & Madame Thibaut est un petit perou pour Monsieur de la Brie, & je ne sçai pas comment ils pourroient se passer l'un de l'autre. La voici qui revient de la Ville ; quel équipage pour une femme qui couche en jouë un parti de cent mille écus !

C O M E D I E.

7

S C E N E I I.

MADAME THIBAUT,
GABRILLON.

MADAME THIBAUT.

J E n'en puis plus, donne-moi une chaise.

G A B R I L L O N.

Vous vous tuez.

MAD. THIBAUT *lui donnant ses cottes.*

Oste-moi cela.

G A B R I L L O N.

Vous voilà toute en eau.

MAD. THIBAUT.

Porte ce paquet dans ma chambre. Prends garde à ce coulant. Mets cette Montre sur ma table, & sur tout ayez soin que ce colier ne s'égare pas.

G A B R I L L O N.

Mais où avez-vous donc dîné, il est quatre heures.

MAD. THIBAUT.

A peine ay-je eu seulement le loisir de manger un morceau chez une de mes amies.

G A B R I L L O N.

Hé que ne quittez-vous ce gueux de métier ? C'est bien à vendre des hardes ma foi que vous gagnez le plus.

MAD. THIBAUT.

Ton cousin, Monsieur de la Brie, est-il venu ?

G A B R I L L O N.

Oui, Madame, il s'en est retourné même.

MAD. THIBAUT.

Il s'en est retourné. Il faut qu'il soit fou. Y a-t-il un moment à perdre ? Cleante revient aujourd'huy de Versailles, quelques mesures

8 LA FEMME D'INTRIGUES,
que je prenne pour paroître à ses yeux ce que je
ne suis pas, avec le temps tout se sçait; & si je
ne l'oblige à m'épouser avant qu'il soit deux
jours, peut-être ne l'épouserai-je jamais.

G A B R I L L O N.

Mon cousin va revenir, ne vous emportez-
pas.

M A D. T H I B A U T.

Monsieur de la Brie devient furieusement
libertin. A-t-on écrit les gens qui sont venus
me demander?

G A B R I L L O N.

Où, Madame.

M A D. T H I B A U T.

Qui sont-ils?

G A B R I L L O N tirant de sa poche un
Agenda.

Monsieur l'Abbé Castoret, qui a envoyé
deux fois.

M A D. T H I B A U T.

L'Abbé?

G A B R I L L O N.

Monsieur l'Abbé Castoret.

M A D. T H I B A U T.

Celui-là vous étoit recommandé, sans dou-
te, puisque vous le nommez des premiers.
Monsieur l'Abbé Castoret vous auroit-il par
quelque petit bénéfice mis dans ses intérêts;

G A B R I L L O N.

Lui? Madame.

M A D. T H I B A U T lui arrachant l'*Agenda.*

Donnez cela, l'Abbé Castoret, puisqu'il
est tant de vos amis: dites lui que le Prieur
Coffard n'est pas dans la volonté de le mettre
en possession de rien qu'aux conditions qu'il
sçait. Ce Major de Milice est-il venu?

G A B R I L L O N.

Oui, qui peste comme un beau diable de
voir que rien n'avance,

M A D.

C O M E D I E.

M A D. T H I B A U T.

Est-ce ma faute ? si le Commis de qui dépend son affaire a révoqué sa Maîtresse, qu'il prenne des mesures d'ailleurs ; car pour moi je n'avois que ce canalla. Comment mettez-vous là, cet homme tout nud ?

G A B R I L L O N.

Dame, je ne sçai pas son nom. C'est ce grand homme tout déguenillé, à qui vous avez promis un emploi dans les Gabelles.

M A D. T H I B A U T.

Qui ? ce jeune fou qui a jolîé & mangé tout son bien.

G A B R I L L O N.

Justement.

M A D. T H I B A U T.

Hé a-t-il dit qu'il reviendrait ?

G A B R I L L O N.

Oui.

M A D. T H I B A U T.

Oui. Hé bien dites-lui qu'il n'y rien à faire pour des Commissions qu'à l'autre Ball, à moins qu'il n'épouse cette fille dont je lui ay parlé ; encore faut-il que dès le lendemain de ses nopces il la laisse à Paris, pendant qu'il ira faire la commission au fond du Perigord.

G A B R I L L O N.

Bon, comme s'il ne vaudra pas l'emmenet.

M A D. T H I B A U T.

Oh je lui conseille d'avoir des volontez. Messieurs les Fermiers lui donneront des femmes pour les emmenet ; il n'a qu'à s'y attendre. Un homme pour un Privilege. Concurrenzant quoi ce Privilege ?

G A B R I L L O N.

Je ne sçai ce qu'il chante. Il dit qu'il a trouvé l'invention de faire un fard à l'épreuve de tous les temps ; des couleurs qui une fois seulement appliquées sur un teint durent autant que la peau. En un mot, il se vante d'avoir

LA FEMME D'INTRIGUES.

trouvé le secret de farder un visage à fresque.

MAD. THIBAUT.

Oh, oh, celui-là va avoir bien de la pratique.

GABRILLON.

Vraiment il n'y sçauroit suffire à l'heure que je vous parle. Il a sept ou huit douzaines de visages à rendre avant qu'il soit la fin de la semaine.

MAD. THIBAUT.

Vous devriez bien écrire sa demeure.

GABRILLON.

Oh que je m'en ressouviendrai bien? c'est quelque part vers cette rue S. Martin. Rien n'est plus facile que de le trouver. Il n'y a qu'à demander le Peintre sur cuir, ou la Manufacture des visages.

MAD. THIBAUT.

A propos de la rue S. Martin, vous êtes-vous souvenu d'aller à ce Messager de Rouen, sçavoir si ce quartier de veau de rivière, ce fuid de cidre, ces barils de noix confites, & ces deux témoins sont arrivez?

GABRILLON.

Il n'y a encore que les témoins de venus. Comme l'affaire presse, & qu'il faut du temps pour les instruire, on a cru....

MAD. THIBAUT.

Belle avance, comme si le Procureur voudra recevoir l'un sans l'autre. Je ne voi point ici que ce Maître à danser, ni que ce Maître de Musique soient venus.

GABRILLON.

Voici le Maître à Danser.

MAD. THIBAUT.

Va vite serrer toutes ces hardes pendant que je lui parlerai

S C E N E I I I .

MADAME THIBAUT, LE
MAISTRE A DANSER.

HE' bien, avez-vous été chez cette petite
personne ? ~~Un~~ Financier attend la réponse
avec impatience.

LE Me A DANSER.

Je fors de chercher.

MAD. THIBAUT.

Lui montrez-vous à Danser.

LE Me A DANSER.

Non.

MAD. THIBAUT.

Vous n'avez donc pas dit à la mere que c'é-
toit vous qui montriez à cette Marquise de
leur voisinage, qui à cinquantecinq ans danse
le Menuet aussi proprement qu'une fille de
quinze.

LE Me A DANSER.

Pardonnez-moi vraiment.

MAD. THIBAUT.

Scait-elle que c'est vous qui montriez la Sara-
bande au petit bichon de Madame la Mare-
schale.

LE Me A DANSER.

Oui. Mais tout cela ne fert de rien.

MAD THIBAUT.

Et la raison, s'il vous plaît?

LE Me A DANSER.

La raison? La raison est qu'ils ne veulent
donner qu'un Louis par mois.

MAD. THIBAUT.

Et c'est là ce qui vous arrête? Avez-vous
perdu l'esprit, dites-moi, quoi regarder à un
Louis quand il s'agit d'en gagner trente! Avec
cette

LA FEMME D'INTRIGUES.

cette belle conduite-la je veux vous voir bientôt réduit à vendre le cheval que je vous ai fait donner par le Milor pour avoir. . . . Ne me faites pas parler.

LE Me A D A N S E R.

Ne me faites pas parler vous-même, comptez, quoi-qu'il puisse arriver, que je ne montrerai jamais pour une pistole, ce seroit le moyen de me décrier.

M A D. T H I B A U T.

Vraiment, mon petit ami, vous faites bien le rencheri depuis que je vous ai donné les moyens de vous faire un des Syndics de la Danse.

LE Me A D A N S E R.

Ma foi, Madame, dans toutes les affaires que nous avons faites ensemble vous y avez gagné plus que moi, & je n'ai point rendu de billet dont vous ne vous soyez fait payer le port.

M A D. T H I B A U T.

Voilà encore une veste & une cravate, que vous n'auriez jamais eu sans moi.

LE Me A D A N S E R.

Oui, fort bien, vous me payez de vieilles nippes qui vous restent, & vous gardez l'argent comptant.

M A D. T H I B A U T.

Monfieur le Maître à Danfer.

LE Me A D A N S E R.

Madame la. . .



SCÈNE IV.

LE MAISTRE A CHANTER,
LE MAISTRE A DANSER,
MADAME THIBAUT.

LE Me A CHANTER.

Qu'est-ce donc tout ceci. Vous voilà tous deux en colere.

MAD. THIBAUT.

J'ay bien sujet d'y être, & si la Musique est aussi déraisonnable que la Danse, je n'aurois qu'à pendre l'Intrigue au croc.

LE Me A CHANTER.

Comment donc lui est-il arrivé quelque disgrâce qui le dégoûte du commerce ? n'auroit-il schaprendre le temps que son écoliere étoit seule ? Un pere seroit-il survenu, un Rival, un Mari... Expliquez-vous donc si vous voulez à gens de notre profession, il ne peut guere arriver de pire accident que je sçache.

LE Me A DANSER.

Si l'on vouloit vous contraindre à montrer à chanter pour la moitié moins que vous n'avez coutume de prendre, de bonne foi le feriez-vous ?

LE Me A CHANTER.

Oui, si je trouvois d'ailleurs quelque profit plus considerable.

MAD. THIBAUT *au Maître à Danser*
marquant l'autre
Maître.

Né voils-t-il pas ce que je dis. Dans toutes les affaires dont je lui ai donné la conduite, je voudrois bien sçavoir s'il s'est tenu à une pistole.

14 LE FEMME D'INTRIGUES,

LE Me A CHANTER.

Vous vous moquez je croi.

MAD. THIBAUT.

Il n'a jamais fait de marché seulement.

LE Me A CHANTER.

Est-ce avec les Ecoles qu'on en fait ? c'est avec ceux qui nous les donnent.

MAD. THIBAUT.

Avez-vous parlé à ce vieux Commandeur pour cette petite Marchande, dont la mere est si surveillante ?

LE Me A CHANTER.

Oui : Mais je ne lui montrerai point.

MAD. THIBAUT.

A l'autre. Ils ont tous deux resolu de me faire enrager, je pense.

LE Me A DANSER.

Je suis ravi de n'être pas seul de mon sentiment.

LE Me A CHANTER.

Non, ce n'est point l'argent qui m'arrête.

MAD. THIBAUT.

Et quelle raison pouvez-vous donc avoir ?

LE Me A CHANTER.

Elle ne veut apprendre que des Airs de l'Opera.

MAD. THIBAUT.

Ne vous voila pas mal.

LE Me A CHANTER.

De quoi me serviroit donc l'heureux genie que le Ciel m'a donné pour la composition ?

MAD. THIBAUT.

Il faut le laisser là cet heureux genie, & s'accommoder au genie des autres.

LE Me A CHANTER.

Je vous baise les mains, je fais la Musique, c'est mon métier, & tous les Commandeurs du monde ne me feroient pas montant à de petites filles qui ne veulent point apprendre de mes Airs, & les trouver plus beaux que ceux de l'Opera même

Mad,

COMEDIE. 3

MAD. THIBAUT.

Voilà un étrange entêtement.

LE Me A DANSER.

Et moi je verrois crever tous les Financiers du Royaume plutôt que d'apprendre à danser à leurs Maîtresses pour une pistole.

MAD. THIBAUT.

Quelle extravagance !

LE Me A CHANTER.

Je trouve qu'il est de fort bon sens moi.

LE Me A DANSER.

Vous me paraissez avoir grande raison.

MAD. THIBAUT.

Diantre soit des impetueux ; Mais finissons. Vous y perdrez tout deux plus que qui que ce soit ; çà cette lettre.

LE Me A DANSER.

La voilà.

MAD. THIBAUT.

Le portrait vous.

LE Me A CHANTER.

Le voici.

MAD. THIBAUT.

Cette bourse,

LE Me A DANSER.

Tout à l'heure.

MAD. THIBAUT.

Cette attache de diamans.

LE Me A CHANTER.

Je vous la vai donner.

MAD. THIBAUT *retenant la bourse.*

Au moins le compte y est.

LE Me A DANSER.

Pour qui me prenez-vous ?

MAD. THIBAUT.

Eh je vous connois ; & vous ne seriez pas le premier du métier qui ayant ordre de faire un present à une Dame , auroit en homme habile partagé le différent par la moitié.

LE

LA FEMME D'INTRIGUES,

LE Me A DANSER.

Vous êtes en colere, serviteur.

LE Me A CHANTER.

Je n'ai plus rien à vous que ce petit enfant sans pere, dont la mere est morte il y a quinze jours; la nourrice doit le rapporter, vous trouverez bon que le vous l'envoye.

MAD. THIBAUT.

Oh pour ce bijou là vous n'avez qu'à le garder; c'est le fruit d'une intrigue où vous avez eu plus de part que moi.

LE Me A CHANTER,

Nous verrons pourtant à qui il demeurera. Je ne vous dis pas adieu.

Mad. THIBAUT.

Peste soit de la danse & de la musique. Sans les travers qu'ont ces gens-là, quelle fortune ne pourroient-ils point faire!

SCENE V.

MADAME THIBAUT, LA BRIE.

Mad. THIBAUT.

HE bien, Monsieur de la Brie, vous sçavez les services dont j'ai besoin.

LA BRIE.

J'ai vu tout cela d'un coup d'œil.

Mad. THIBAUT.

Hé que vous en semble-t-

LA BRIE.

Cela est bon, cela réussira, nous en viendrons à bout.

Mad. THIBAUT,

Il y a cent pistoles à gagner.

Cent pistoles, ce n'est guere. Il y a ouvrage & ouvrage, voyez-vous. Si nous n'avions qu'un Bourgeois à duper ce ne seroit pas une grosse affaire. J'en entreprendrai moi qui vous parle à dix pistoles piece tant que vous voudrez ; mais lors qu'il s'agit de tromper un Capitaine, c'est une besogne diablement vetilleuse.

Mad. THIBAUT.

Combien voudriez-vous donc, Monsieur de la Brie ?

L A B R I E .

Vous-même je vous en fais juge. Tenez ; le seul personnage de Notaire, si je ne le faisois pas moi-même, il me reviendrait, à moi, sans les betvettes, à plus de cent pistoles. Maloeste on ne vient pas à bout des gens de cette profession à si bon marché que vous le croiriez bien.

Mad. THIBAUT.

Vous serez content de moi, Monsieur de la Brie.

L A B R I E .

Je vai donc me preparer.

Mad. THIBAUT.

Allez.

S C E N E . V I .

D O R I S E , M A D A M E T H I B A U T .

D O R I S E .

Il y a quinze jours, Madame, que j'erie l'occasion de pouvoir vous entretenir en particulier, ce que je n'ai pu trouver jusqu'aujourd'hui.

Mad.

1

18 LE FEMME D'INTRIGUES,

Mad. THIBAUT.

Vous prenez encore bien mal votre temps ,
Madame.

D O R I S E.

Je n'ai que Deux mots à vous dire.

Mad. THIBAUT.

Voyons donc vite, de quoi a'agit-il ?

D O R I S E.

D'un brevet de bel esprit, Madame ; cela
vous surprend.

Mad. THIBAUT.

Je vous avois, Madame, qu'avant que d'a-
voir en l'honneur de vous voir, je n'avois
point encore oui dire qu'il y eût de beaux es-
prits à brevets.

D O R I S E.

C'est que pour m'exprimer à vous, Mad-
me, d'une maniere plus elegante, je me suis
servi du figuré ; mais à parler au propre, cela
veut dire que je postule une place à l'Aca-
demie.

Mad. THIBAUT.

Vous, Madame, une place à l'Academie !
Oh je croi que vous dites encore cela au fi-
guré.

D O R I S E.

Pourquoi pas, Madame, une place à l'A-
cademie ? parce que je suis femme peut-estre ?
oh si vous le prenez-là c'est notre vrai balot
que les ouvrages de langue.

Mad. THIBAUT.

Des femmes à l'Academie ! Oh il faudroit
donc du moins se garder de leur donner des
jettons, car au lieu de travailler au Diction-
naire, elles joueroient à l'Ombre, ou à la
Bassette.

D O R I S E.

S'il est besoin de faire preuve de beau genie,
grace au Ciel il court dans le monde des Son-
nets

nets & des Madrigaux de ma façon, qui ont fait dire à plus d'un connoisseur, qu'en matière de Poësie je ne pouvois manquer d'être bel esprit à la première promotion.

Mad. THIBAUT.

La folle!

DORISE.

Pour la Prose, c'est en quoi j'excelle. Je travaille à mettre en beau langage, le Code, le Protocole des Notaires, & le Praticien François.

Mad. THIBAUT.

Qu'elle est divertissante!

DORISE.

Par mon moyen on parlera dorénavant au Palais comme on parle à la Cour.

Mad. THIBAUT.

Fort bien.

DORISE.

Les Exploits, les Ajournemens personnels, les Decrets & les Sentences de mort seront écrits de ce petit stile gai, coupé, enjoué & fleuri, dont on écrit les Historiettes & les Romans.

Mad. THIBAUT.

Vous verrez que c'est cette précieuse dont on me parla hier.

DORISE.

Il n'y aura point de bel esprit qui ne veuille avoir vingt procès, & l'on plaidera moins à l'avenir par nécessité que par galanterie.

Mad. THIBAUT.

Le merveilleux génie de femme!

DORISE.

Croiriez-vous bien, Madame, que je ne me suis fait separer de corps & de bien d'avec mon penultième mari, que parce qu'il m'é-tourdissoit tous les jours de quelque barbarisme du Palais.

Mad.

20 LA FEMME D'INTRIGUES ,

Mad. THIBAUT.

Votre penultième mari , Madame, vous avez donc été mariée bien des fois.

DORISE.

J'en suis à ma cinquième édition.

Mad. THIBAUT.

Oh que vous n'en demeurerez pas là , belle & jeune comme vous êtes , pour peu que votre mari soit vieux vous serez bien-tôt réimprimée.

DORISE.

Adieu ; Madame , vous qui connoissez tant de gens , faites , je vous prie , qu'on glisse dans le monde quelque mot en faveur de mes Ouvrages , pour me procurer la place que je souhaite.

Mad. THIBAUT.

Fort bien. Fût-il jamais une plus extravagante créature : mais aparamment Cleante ne peut pas tarder à venir. Allons changer d'habit , & donner ordre à ce qu'il faut pour le recevoir en veuve de qualité.

Fin du premier Acte.



ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RAMÉE, JOLICOEUR.

LA RAMÉE.

PResentement que nous sommes seuls,
vien que je t'embrasse, mon pauvre
Jolicoeur.

JOLICOEUR.

Quoi ! c'est là la Ramée ?

LA RAMÉE.

Lui-même.

JOLICOEUR.

La Ramée Sergent dans la compagnie de
Cleante ?

LA RAMÉE.

C'est lui-même, te dis-je ; reculeras-tu
toujours ?

JOLICOEUR.

Et qui diable t'auroit reconnu. Tu fors
d'un carrosse magnifique, & tu es vêtu comme
un Colonel.

LA RAMÉE.

J'ai mes raisons.

JOLICOEUR.

Oh, je n'en doute pas. Mais enfin que fais-
tu à Paris, aurois-tu déserté ?

LA RAMÉE.

Toi-même : Que faisais-tu devant la porte
de ce logis lorsque je t'ai vu ? je mourois de
peur que tu ne m'allasses donner du la Ramée
devant mes gens ; c'est pourquoi je t'ai promp-
tement entraîné ici. J'ai pris le nom de nô-
tre

22^e LA FEMME D'INTRIGUES,
tre Capitaine, je me fais appeller Cleante, &
je suis Gascon comme lui.

J O L I C O E U R.

Me crois-tu assez indiscret pour apeller la
Ramée un homme qui a un carosse & quatre
laquais ? Combien y a-t-il de gens à Paris
qui, comme toi, ont un bon équipage, & qui
seroient bien fâchez qu'on les appellât par leur
premier nom ?

L A R A M E E.

Que dis-tu de ce logis ?

J O L I C O E U R.

Pourquoi me demandes-tu cela !

L A R A M E E.

Quand tu voudras ce sera ton Auberge.

J O L I C O E U R.

Comment donc ?

L A R A M E E.

J'en épouse la Maîtresse.

J O L I C O E U R.

Tout de bon.

L A R A M E E.

La trouves-tu passablement logée ?

J O L I C O E U R.

Comment diable ! voilà une chambre magni-
fique.

L A R A M E E.

Qu'appelles-tu une chambre, ce n'est qu'u-
ne salle à breland pour les laquais ; la maîtresse
de ce logis est une femme de qualité, veuve
d'un Conseiller de Bretagne, qui, a amassé
des biens considérables, & qui de crainte de
dépendre un fol, s'est laissé mourir de faim.
Que je vais faire honneur aux acquêts du def-
funt ! Je veux par ma magnificence immorta-
liser à jamais cette humeur sobre & laborieuse
dont il étoit doué.

J O L I C O E U R.

Et comment as-tu fait cette connoissance ?

L A R A M E E.

Ma foi, mon pauvre Jolicœur, j'ai tenté
for-

fortune. Prévenu que pour prendre une femme un carosse étoit un merveilleux trebuchet, j'ai donné dans l'équipage, & je me suis jetté dans le grand monde. Après quelques aventures mon bonheur m'a conduit ici, & il ne s'est peut-être pas encore vu un plus beau coup de sympathie. Crois-tu qu'à la première conversation la Dame me trouvant de l'esprit, elle se sentit toute émue de tendresse pour moi, & moi la voyant riche & toute brillante de pierreries, je me trouvai pour elle tout de flâme ?

JOLICOEUR.

Mais de ton équipage, qui en a fait la dépense ?

LARAMEE.

Nôtre Capitaine sans le sçavoir.

JOLICOEUR.

T'auroit-il envoyé en recrue ?

LARAMEE.

Tu l'as dit.

JOLICOEUR.

Combien t'a-t-il donné ?

LARAMEE.

Deux mille écus.

JOLICOEUR.

Combien en as-tu déjà dépensé pour toi ?

LARAMEE.

Près de sept cens pistoles.

JOLICOEUR.

Sur six cens pistoles en dépenses sept cens, voilà une belle économie.

LARAMEE.

Cela te surprend, & tu verras que rien n'est plus facile quand tu sçauras la chose. Premièrement, je devois faire douze soldats, je n'en feray point.

JOLICOEUR.

Voilà déjà un gain assez considérable sur le premier article.

24 LA FEMME D'INTRIGUES,

LA R A M E' E.

Je devois payer pour lui quatre cent pistoles à son drapier, je n'en ferai encore rien.

J O L I C O E U R.

Oh ! il y a la-dessus plus de la moitié de profit.

L A R A M E' E.

J'ai ordre de lui faire faire deux habits par son Tailleur, de les payer comptant ? je les prens à credit, & je m'en fers.

J O L I C O E U R.

Oh pour celui-là il y a de l'usure.

L A R A M E' E.

Il ne faut point être scrupuleux, Jolicœur, quand on veut faire sa fortune.

J O L I C O E U R.

Oh tu es comme il faut être.

L A R A M E' E.

Mon ami, ce n'est pas là mon coup d'essai.

J O L I C O E U R.

Il y paroît.

L A R A M E' E.

Je n'ai pas toujours été soldat, & tel que tu me vois j'ai fait rouler pendant cinq ou six ans un fort bon carrosse à Paris.

J O L I C O E U R.

Je t'ai vu un temps que tu n'en avois pas de trop beaux restes.

L A R A M E' E.

Que veux-tu ? les gens qui ne vivent que par machines sont sujets à ces sortes de revers : mon adresse & mon sçavoir-faire m'avoient mis dans le monde dans une assez belle situation ; mais mon bonheur m'y fit de jaloux, on me suscita des affaires ; je m'enrolai pour me garantir des brutalitez de la Justice.

J O L I C O E U R.

Parle bas, quelqu'un vient.

L A R A M E' E.

Fais toi mener chez moi par un de mes laquais :

quais : je veux prendre de tes conseils pour m'assurer cette fortune.

SCENE II.

Mad. THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON.

Mad. THIBAUT.

Quoi vous êtes ici, Cleante, & je n'en suis pas avertie ?

LA RAME'E.

Je donnois des ordres à un de mes Sergens, & regardois la beauté de votre salle.

Mad. THIBAUT.

Vous me trouvez donc meublée à votre goût.

LA RAME'E.

Je n'ai encore rien vu de mieux entendu, de plus riche, ni de plus superbe que votre appartement.

Mad. THIBAUT.

Oh pour superbe, non, cela n'est que propre. En faut-il tant pour une veuve ? Qu'est-ce ? Gabrillon.

GABRILLON.

Votre Notaire, Madame, qui vous apporte des papiers à signer.

Mad. THIBAUT.

Oh, dites-lui qu'il vienne une autre fois.

LA RAME'E.

Eh, Madame, que je ne sois pas cause. . .

GABRILLON.

Bon, le voilà qui entre.

SCÈNE III.

MADAME THIBAUT, LA
RAME'E, GABRILLON,
LA BRIE.

HÈ, Monsieur, vous prenez bien mal vôte
temps.

LA BRIE *en Notaire.*

Quel temps faut-il donc prendre, Madame ?
ou vous êtes en compagnie, ou vous êtes en
affaires.

Mad. THIBAUT.

Croitez-vous bien, Monsieur, que cet
homme là donne cinquante mille écus à ses en-
fants ? aussi il gagne tout ce qu'il veut.

LA BRIE.

Tout ce que je veux, Madame, cela étoit
bon autrefois ; mais aujourd'hui pour épargner
les frais d'un Contrat la plupart des gens se
marient sous seing privé.

GABRILLON.

Pour moi je ne ferai pas à la peine de frauder
le Notariat ; car vous m'avez promis que vous
feriez mon Contrat de mariage gratis.

LA BRIE.

Ca, commencerons-nous, Madame ?

Mad. THIBAUT.

Croyez-moi, remettons la chose à une autre
fois.

LA BRIE.

Nous aurons fait dans un moment : Monsieur
voudra bien. . . .

LA RAME'E.

Madame me desobligerait de. . . .

LA BRIE.

Il n'y a que quatre Baux, cinq quittances,
&

& deux Contrats de constitution. En voulez-vous la lecture?

Mad. THIBAUT.

Le Ciel m'en preserve.

LARAMEE *bat*:

Deux Contrats de constitution!

LABRIE.

A propos, je trouve à placer vos deux mille pistoles sur un jeune homme de famille, qui les employera à se faire un équipage pour donner dans la veue à la veuve d'un Partisan. Nous ferions mention dans le Contrat de l'emploi des deniers, cela est bon. Mon clerc est venu vous le dire.

Mad. THIBAUT.

J'ai changé de sentiment. On me doit faire un remplacement de douze mille francs, je veux placer le tout ensemble.

LARAMEE

Ce sont vingt-deux mille livres; j'ai gens en main qui s'en accommoderont.

LABRIE.

J'ai votre fait aussi, Madame, & notre pisaller sera de les prêter pour un nouvel établissement d'Opera. Autrefois qu'ils ne donnoient qu'une Piece en tout un an, je ne l'aurois pas conseillé. Et sy! ils ne gaignoient pas de l'eau; mais presentement qu'ils en donnent tous les mois, quand vous seriez ma soeur je ne pourrois pas en conscience vous indiquer une meilleure hypoteque.

LARAMEE.

Selon. Il faut sçavoir qui fait la Musique premiere, & que quelque riche negociant mette son nom & son paraphe au bas du Contrat de constitution.

Mad. THIBAUT.

Nous parlerons de cela quand on m'aura envoyé mon argent: Mais aujourd'hui que faut-il faire pour me débarasser de vous?

A FEMME D

L A B R

er tous ces papiers

Mad. T H I

ons donc dans mo

dulez bien me per

L A R A

ame. . .

Mad. T H

ez dans ma chai

à moment.

L A R

, Madame, je

mon retour de v

à donner.

Mad. T H

on vous revoie

L A B

plûtôt qu'il me f

de conclure qu

S C E

A D A M E

L A

Mad. T

Onsieur le Capi

ne fait pas lui de

re,

L A

aissez-moi fair e ;

le Notaire, à mçr

DE DIANCIÈRES,

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

COMEDIE.

33

Mad. THIBAUT.

ne voyez donc pas une femme ?

ANGELIQUE

perrois toutes, si elles étoient toutes
comme toi.

MAD. THIBAUT.

Monsieur, vous n'y pensez pas.

ANGELIQUE

le qui ne reconnoit pas Angelique.

MAD. THIBAUT.

Mademoiselle Angelique, & qui vous re-
voit dans cet équipage ? Allez-vous
au bal ?

ANGELIQUE

à faire bien plus sérieuse me met en
me.

MAD. THIBAUT.

à faire sérieuse ! cela ne m'a point enco-

ANGELIQUE

est dit des folies, & que je ne me sois
d'ord fait connoître à toi, ce n'étoit que
l'épreuve de mon déguisement ; s'il
tromper, il pourra bien en tromper

MAD. THIBAUT.

avez l'air tout à fait cavalier ; mais en-
le affaire ?

ANGELIQUE

à faire de jaloufie.

MAD. THIBAUT.

à faire de jaloufie ?

ANGELIQUE

mais jaloufie que de la bonne sorte, & je
que c'est sans être amoureuse moi-

Mad. THIBAUT.

neux croire ; mais pourtant ce déguise-

30 LA FEMME D'INTRIGUES,
drois-tu pas que j'allasse préférer ses intérêts
aux miens ? va, va, te dis-je. Mais
que me voudroit ce jeune Gentilhomme ?

S C È N E VI.

Mad. THIBAUT, ANGELIQUE
en homme.

ANGELIQUE.

Bon jour, Madame.

Mad. THIBAUT.

Monsieur, votre servante.

ANGELIQUE.

Touchez là.

Mad. THIBAUT.

Monsieur,...

ANGELIQUE.

Touchez là, vous dis-je, je veux faire amitié avec vous.

Mad. THIBAUT.

Ce me seroit bien de l'honneur.

ANGELIQUE.

Et à moi bien du profit. Comment diable, on dit que la fortune & vous, vous êtes les deux doigts de la main ; qu'elle vous met à même des emplois, & que vous rendrez heureux qui bon vous semble.

Mad. THIBAUT.

Je ne ferai jamais tant de bien que je souhaiterois d'en faire.

ANGELIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous que je n'en fasse l'épreuve. Vous voyez un jeune homme tout frais sorti de l'Académie qui cherche à entrer dans le monde, mais qui aimeroit mieux n'y mettre ja-

COMEDIE.

jamais le pied, que de n'y pas entrer par belle porte.

Mad. THIBAUT.

Il y en a plusieurs : Il ne s'agit là-dessus de consulter votre inclination. Voulez-vous être de Robe ou d'épée ?

ANGÉLIQUE.

De Robe ! regardez-moi bien, ai-je d'un Ecolier en droit ? D'épée, morbleu, pée, s'il en fût jamais ; on a toujours port armes dans ma famille.

MAD. THIBAUT.

Si c'est dans le service que vous souhaitez d'entrer, je ne puis rien pour vous.

ANGÉLIQUE.

Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

MAD. THIBAUT.

Pas cela. Les Emplois de la guerre ne tent point de ma boutique. J'en suis fâché quoiqu'au fond c'est bien dommage qu'un homme comme vous aille à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Lorsqu'on est né l'épée au côté, je crois par tout ailleurs un homme de mon âge fait sorte figure.

MAD. THIBAUT.

Vous êtes riche ?

ANGÉLIQUE.

Je suis tout l'opposé.

MAD. THIBAUT.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Bon, bon, tant pis, quand on a de la sance & de la valeur, le service donne le r

Mad. THIBAUT.

Oui, mais pas toujours. Croyez moi, beau Gentilhomme, ne méprisez point conseils : il y a tant de femmes qui ne s'occupent uniquement qu'à réparer dans une nesse indigente le tort que lui fait la fort

32 LE FEMME D'INTRIGUES,
râchez à vous associer avec quelque riche veuve ;
quand un équipage est en desordre , il vaut
mieux pour le remettre, avoir recours à la fem-
me qu'à l'usurier.

A N G E L I Q U E

Moi prendre une femme, & qu'en ferois-je ?
Mad. **T H I B A U T.**

Ce que tous les autres jeunes gens qui épou-
sent des femmes déjà surannées en font, leurs
Intendants & leurs Fermiers. Si vous vou-
lez avant qu'il soit deux jours, je vous livre la
veuve d'un Marchand de marée qui me persecu-
te pour lui trouver un joli mari. Si le parti
vous accorde, elle vous mettra à la tête de
vingt-cinq mille livres de rente.

A N G E L I Q U E.

Une femme de vingt-cinq mille livres de ren-
te, le joli poste pour un jeune homme, si cela
n'obligeoit pas à résidence !

Mad. **T H I B A U T.**

Qu'appellez-vous résidence ? Un homme de
votre qualité est-il pour passer ses jours comme
un Bourgeois coulé aux jupes de sa femme ?
On passe six mois à l'armée, de là on revient à
Paris. Madame y est-elle ? on va à la Cour ;
vient-elle à la Cour ? on retourne à Paris ; de
manière qu'en tout un an, un mari n'aura pas
donné quarante jours à sa femme. Est-il, à
le bien prendre, une plus douce condition ? où
trouverez-vous encore un metier dont le tra-
vail de six semaines suffise pour vous défrayer
de toute l'année ?

A N G E L I Q U E.

Six semaines auprès d'une femme, ne com-
tez-vous cela pour rien ?

Mad. **T H I B A U T.**

Ouais, vous êtes donc bien libertin ?

A N G E L I Q U E.

Que voulez vous ? chacun a son foible, &
celui-là n'est pas le mien.

Mad :

COMEDIE.

33

Mad. THIBAUT.

Vous ne voyez donc pas une femme ?

ANGÉLIQUE

Je les verrois toutes, si elles étoient toutes faites comme toi.

MAD. THIBAUT.

Hé, Monsieur, vous n'y pensez pas.

ANGÉLIQUE.

La folle qui ne reconnoit pas Angelique.

MAD. THIBAUT.

Mademoiselle Angelique, & qui vous reconnoitroit dans cet équipage ? Allez-vous courre le bal ?

ANGÉLIQUE.

Une affaire bien plus sérieuse me met en campagne.

MAD. THIBAUT.

Une affaire sérieuse ? cela ne m'a point encore paru.

ANGÉLIQUE.

Si je t'ai dit des folies, & que je ne me sois pas d'abord fait connoître à toi, ce n'étoit que pour faire l'épreuve de mon déguisement ; s'il a pu te tromper, il pourra bien en tromper d'autres.

MAD. THIBAUT.

Vous avez l'air tout à fait cavalier ; mais encore quelle affaire ?

ANGÉLIQUE.

Une affaire de jalousie.

MAD. THIBAUT.

Une affaire de jalousie ?

ANGÉLIQUE.

Je ne suis jalouse que de la bonne sorte, & je te jure que c'est sans être amoureuse moi-même.

Mad. THIBAUT.

Je le veux croire ; mais pourtant ce déguisement . . .

24 LA FEMME D'INTRIGUES,
ANGELIQUE.

Je ne l'ai pris que pour m'introduire dans une maison où mon perfide Chevalier donne des rendez-vous à ma Rivale. Il me dit tous les jours qu'il ne la voit point, & sous prétexte d'aller jouer, ils se trouvent ensemble dans le logis en question. J'y vais ce soir à la faveur de cet habit, je les observerai de près, j'étudierai jusques à leurs moindres gestes; & si le Cœur m'en dit, je les froterai tous deux comme tous les diables.

Mad. THIBAUT.

Et tout cela sans être amoureux?

ANGELIQUE.

Oui, je te jure mon dessein n'est que de décrier ma Rivale par une aventure d'éclat.

Mad. THIBAUT.

Vous ferez aussi passer de vous. Êtes-vous folle, dites-moi?

ANGELIQUE.

Non, D'accord, je ne suis pas trop sage; mais je serois fâchée de l'être assez pour changer de résolution.

Mad. THIBAUT.

Le Chevalier ne vous le pardonnera jamais, & voilà le vrai moyen de rompre tout à fait avec luy.

ANGELIQUE.

La rupture est certaine de manière ou d'autre, & il me semble qu'en finissant une intrigue, c'est une espèce de consolation que de gouverner un infidelle.

Mad. THIBAUT.

Mais...

ANGELIQUE.

Mais, tes discours sont inutiles, je ne suis point ici pour prendre de tes conseils, j'y viens pour te demander de l'argent.

Mad. THIBAUT.

De l'argent à moi!

AN.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon enfant. A moins que de jouer dans la maison du rendez-vous, on y fait mauvaise figure, & je pretends la faire bonne.

MAD. THIBAUT.

Vous allez y briller, je vous en répons.

ANGÉLIQUE.

Voilà un diamant de cent pistoles, prête-m'en cinquante, je te prie, je t'en payerai bien l'intérêt.

MAD. THIBAUT.

Vous vous moquez, je crois : il y a heureusement cinquante pistoles dans ma bourse.

ANGÉLIQUE.

Je te suis obligée. Quand je devrois les perdre, je ferai beau bruit pour mon argent, & tu entendras parler de moi.

MAD. THIBAUT.

Adieu, mon beau Cavalier, adieu. Mais que veulent ces enfans, cela n'est guere d'un âge à avoir besoin de mon ministère.

SCÈNE VII.

MAD. THIBAUT, LE JEUNE
COMTE, Mlle. GOGO.

MAD. THIBAUT.

Qu'est-ce, la belle jeunesse, que peut-on pour vos petites personnes ?

Mlle. GOGO.

On dit que vous faites des mariages, est-il vrai ?

MAD. THIBAUT.

Oh, oh, c'est de bonne heure, voyons un peu cela par plaisir. Qui ? qu'y a-t-il pour votre service.

28 LA FEMME D'INTRIGUES,

L A B R I E.

Signer tous ces papiers, Madame.

Mad. THIBAUT.

Passons donc dans mon cabinet. Au moins vous voulez bien me permettre. . .

L A R A M E E.

Madame. . .

Mad. THIBAUT.

Entrez dans ma chambre. Je vous rejoins dans un moment.

L A R A M E E.

Non, Madame, je n'ai point été chez moi depuis mon retour de Versailles, j'ai quelques ordres à donner.

Mad. THIBAUT.

Qu'on vous revoye donc bien tôt, je vous prie.

L A R A M E E.

en s'en allant.
Le plutôt qu'il me sera possible. Je suis plus pressé de conclure qu'elle ne pense.

S C E N E IV.

MADAME THIBAUT,
LA BRIE.

Mad. THIBAUT.

Monsieur le Capitaine a pris l'hameçon, il ne faut pas lui donner le temps de se reconnoître,

L A B R I E.

Laissez-moi faire, tout ira bien. N'ai-je pas fait le Notaire, à merveilles ?

Mad.

Mad. THIBAUT.

Assurément.

L. A. B. R. I. E.

Il ne m'en manque que la Charge, car j'ai
d'ailleurs toutes les parties nécessaires pour fai-
re un parfaitement habile homme.

Mad. THIBAUT.

Voici quelqu'un, laissez-nous.

SCÈNE V.

GABRILLON, MADAME
THIBAUT.

GABRILLON.

Où vous demande la-Bas.

Mad. THIBAUT.

Qui?

GABRILLON.

Une Dame, qui veut acheter le Carosse qui
est sous votre remise.

Mad. THIBAUT.

Comment ! va lui dire qu'il n'est pas à ven-
dre ; ne vois-tu pas qu'il me fait honneur, &
que Cleante le prend pour être à moi ? Ecoute,
si cette Maîtresse des Comptes à qui il appartient
venoit ici, ne va pas lui dire qu'on le mar-
chande.

GABRILLON.

Où. Mais ce jeune Officier qui a déjà les
chevaux, & qui n'attend plus qu'après l'argent
du Carosse pour achever son équipage, s'ac-
commodera-t-il de cela ?

Mad. THIBAUT.

Qu'il s'en accommode s'il veut. Ne vou-

36 LA FEMME D'INTRIGUES.

Mlle. G O G O.

Combien nous demandez-vous en conscience pour nous marier tous deux ?

LE JEUNE COMTE.

Au moins, n'allez pas nous surfaire.

MAD. THIBAUT.

Moi vous marier ?

Mlle. G O G O.

Et pourquoi non ? vous avez bien marié ma sœur, elle n'étoit guere plus grande que moi.

MAD. THIBAUT.

Oui da, mais il faut que vos parens.

Mlle. G O G O.

Oh si nous attendons que nos parens nous marient, nous avons encore bien du temps à attendre.

MAD. THIBAUT.

Vous estes jeune, rien ne presse.

Mlle. G O G O.

Comment rien ne presse ? il y a déjà près de quatre jours que Monsieur le Comte m'aime, & que je sçai-je-moi s'il m'aimera encore autant ?

LE JEUNE COMTE.

Je vous en prie, mariez-nous.

Mlle. G O G O.

Faites cela pour nous, ma chere.

MAD. THIBAUT.

Vous vous aimez donc bien tous deux ?

Mlle. G O G O.

Comment ne l'aimerois pas ? il dit que je suis la plus belle personne du monde.

LE JEUNE COMTE.

Elle souffre que je lui baise les mains tout autant de fois que je le veux.

Mlle. G O G O.

Il aima mieux l'autre jour se promener avec moi qu'avec sa mere.

LE JEUNE COMTE.

Elle dit qu'elle m'aime mieux que tous ses parens ensemble.

Mad.

C O M E D I E. 37

M A D. T H I B A U T.

Et bien, que me donnerez-vous, ça je vais vous marier.

Mlle. G. O G O.

Helas ! je n'ai rien.

LE JEUNE COMTE.

Ni moi non plus.

M A D. T H I B A U T.

Et vous deslez tout à l'heure. . . .

Mlle. G. O G O.

Si fait. Tenez, je vous donnerai ma montre, & je ferai accroire à ma belle mignogne que je l'ai perduë.

LE JEUNE COMTE.

Et moi, je vous donnerai mon épée. Je dirai qu'on me l'a prise à la Foire.

M A D. T H I B A U T.

Oui, mais de quoi vivrez-vous, si je vous marie sans le consentement de vos parens ?

LE JEUNE COMTE.

J'aime mieux ne point manger.

Mlle. G O G O.

Oui, ne point manger. Quand on est femme, manque-t-on de quelque chose ! Voilà ma Tante la Conseillère, mon Oncle est un vilain qui ne lui donneroit pas une pistole pour jouer ; hé bien, elle a cinq ou six Messieurs de ses amis qui lui donnent tout autant d'argent qu'elle en veut.

LE JEUNE COMTE.

Oui, mais. . . .

Mlle. G O G O.

Eh, tai. . . . taisez-vous, Monsieur le Comte, de quoi vous mettez-vous en peine, pourvü que je ne vous laisse manquer de rien ?

M A D. T H I B A U T.

Ouais, voila de fort jolis sentimens, vraiment pour une fille de votre âge.

38 LA FEMME D'INTRIGUES,

Mlle. G O G O.

Comment donc, y auroit-il du mal à dire cela ?

M A D. T H I B A U T.

S'il y a du mal ! je n'ai pas voulu d'abord vous contrarier étant bien aise de. . .

Mlle. G O G O.

Aurois-je sans y penser lâché quelque vilain mot ?

M A D. T H I B A U T.

Sans doute.

Mlle. G O G O.

De grace aprenez-le moi, je ne m'en suis pas aperçue.

M A D. T H I B A U T.

Vous ne vous en êtes pas aperçue ?

Mlle. G O G O.

Non en vérité, & je ne crois pas même en avoir dit.

M A D. T H I B A U T.

Vous ne croyez pas ? Et comment appelez-vous donc ces mots de mariage, d'amour, & de mari ;

Mlle. G O G O.

Sont-ce-là ces vilains mots ?

M A D A M E T H I B A U T.

Je vous le demande.

Mlle. G O G O.

Oh si cela est, ma belle mignonne dit donc bien des sottises, car il n'y a point de jours qu'elle n'appelle mon pere son cœur, son amour & son petit mari.

M A D. T H I B A U T.

Voilà ce que c'est de ne sçavoir pas. . .

Mlle. G O G O.

Mais encore, qu'ont ces mots de si vilain ?

M A D. T H I B A U T.

Et mais : ils ne sont vilains qu'entant qu'ils sortent de la bouche d'une fille de votre âge.

Mlle.

Mlle. G O G O.

Ce n'est donc que parce que je suis trop jeune qu'il ne m'est pas permis de parler de ces choses :

Mad. THIBAUT.

Sans doute.

Mlle. G O G O.

Hélas, que ne suis-je plus âgée !

Mad. THIBAUT.

Encore ! Ah, il faut que je sçache quelle est votre mere, & que je lui apprenne que vous voulez vous marier.

LE JEUNE COMTE.

Si vous en aviez ouvert la bouche...

Mad. THIBAUT.

Et que feriez-vous, Monsieur le Comte ?

LE JEUNE COMTE.

Faites, faites seulement, & vous verrez.

Mlle. G O G O.

Hé, venez, venez, Monsieur le Comte, laissez-la dire, nous nous marierons bien sans elle.

Mad. THIBAUT.

La petite friponne. Je n'aurais jamais crû que la nature toute seule eût pû faire une fille si sçavante. Si une innocente en sçait tant, que je plains les hommes qui ont d'habiles femmes !

SCENE VIII.

Mad. THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

M^{adame}.

Mad. THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il y a ?

40 LA FEMME D'INTRIGUES,
GABRILLON.

J'attendois qu'ils fussent sortis pour vous dire que cette Nourrice est là-bas, qui fait un vacarme enragé, & qui veut à toute force que nous reprenions cet enfant.

Mad. THIBAUT.

Et pourquoi la laisser entrer? la porte n'étoit-elle pas fermée?

GABRILLON.

Tant de gens vont & viennent.....

Mad. THIBAUT.

Vien, vien, sùy-moi. Madame la Nourrice n'a qu'à se bien tenir, elle trouvera à qui parler.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mad. THIBAUT, GABRILLON.

G A B R I L L O N.

MA foi, Madame, il n'est rien tel que de faire du bruit, & d'avoir bonne tête. La pauvre Nourrice éburdie de vos discours & intimidée de vos menaces, reposte l'enfant au Maître de-Musique, & je crois que nous en sommes tout-à-fait débarassées.

M A D. T H I B A U T.

Je ne sçay, le Maître de Musique est un maître qui me fera peut-être assigner pour le reprendre; mais au pis aller j'ai des amis, & je me tirerai bien d'affaires.

G A B R I L L O N.

Vraiment, vous tenez toute la Justice dans votre manche, & voilà encore un nouvel appui que vous allez avoir au Palais.

M A D. T H I B A U T.

Qui? ce fou d'Erasme, qui pour se raccommo-der avec sa famille a quitté l'Epée pour la Robe, & d'Officier s'est fait apprentif Magistrat? C'est un homme d'un grand poids!

G A B R I L L O N.

Il deviendra comme les autres. Oh diantre, Madame, il va vivre désormais en honneste homme, son Laquais dit qu'il se va marier.

M a d. T H I B A U T.

C'est donc pour cela qu'il cherche une toilette?

42 LA FEMME D'INTRIGUES,

G A B R I L L O N .

Aparentment.

M A D. T H I B A U T.

Il faut aller chez cette Marquise qui mourut dernièrement, sçavoir quand on fera son inventaire.

G A B R I L L O N.

Il n'y aura point de toilette à cet Inventaire, Madame, & je ne crois pas qu'on fasse d'inventaire même.

M A D. T H I B A U T.

Et la raison ?

G A B R I L L O N.

Cette Marquise a tout donné pendant sa vie. Il faut entendre là-dessus ses heritiers, ils ne délabrent pas mal sa réputation.

Mad. T H I B A U T.

Ce sont de bons impertinens de la vouloir noircir : une femme qui ne s'est occupée pendant tout le cours de sa vie, qu'à fonder des garçonnades à perpetuité à de jeunes gens de naissance, que la nécessité mettoit hors d'état d'en avoir. Ah ! Gabrillon l'étrange chose que le monde ! quelque bien que l'on puisse faire aux uns, on est presque toujours blâmé par les autres. Voici Cleante, qu'on dise à tout le monde que je n'y suis pas.



SCENE II.

Mad. THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON.

Mad. THIBAUT.

N'avez-vous plus d'ordres à donner, & peut-on s'assurer de vous posséder autant de temps qu'on le souhaite ?

LA RAME'E.

Je vous consacre tous les moments de ma vie, Madame, & si les affaires du Regiment m'empêchoient d'être tout à vous, je me casse moi-même, & je remets ma Compagnie.

MAD. THIBAUT.

Il me semble qu'on parle du départ.

LA RAME'E.

Que fait cela, Madame ? homme de Cour & de qualité comme je suis, je ne pars que quand il me plaît. Je passe à Paris demi-étéz *incognito* : je joins l'armée le jour d'une action; cela fini je reviens triomphant mettre à vos pieds toute ma gloire, & vous sacrifier ma fortune.

MAD. THIBAUT.

Je ne crains rien tant que votre éloignement.

LA RAME'E.

Ah ! ma Princeesse, que je suis heureux si ma présence. . .

MAD. THIBAUT.

Que veut-on ? Ne vous avois-je pas dit de ne laisser entrer personne.

GABRILLON.

Ce n'est pas vous, Madame qu'on demande, c'est un é soufflé qui veut parler à Monsieur.

LA RAME'E.

Un é soufflé, que veut-elle dire ?

44 LA FEMME D'INTRIGUES,
GABRILLON.

C'est une façon de Courrier, qui arrive de
votre garnison peut-être.

LA RAME'E.

Un Courrier, moi ? cela ne se peut ; qui lui
auroit dit que j'étais chez-vous Madame ?

GABRILLON.

C'est pourtant bien vous qu'il demande. C'est
un de vos Laquais qu'il a trouvé à votre logis
qui l'a amené ici. Tenez, le voilà. Le recon-
noissez-vous ?

SCENE III.

LA RAME'E, Mad. THIBAUT,
GABRILLON,
CHAMPAGNE.

LA RAME'E.

HE cadedis, c'est Champagne le Valet de
chambre de mon Perc. Que viens-tu m'ann-
noncer, mon pauvre diable.

CHAMPAGNE *en Courrier.*

Je suis mort, Monsieur.

LA RAME'E.

Apprens-moi vite...

CHAMPAGNE.

De Bordeaux à Paris en deux jours ! Le dia-
ble, tout de diable qu'il est n'a jamais fait une
telle diligence.

LA RAME'E.

Tu ne veux pas me dire...

CHAMPAGNE.

Votre Perc:

COMEDIE.

LA RAME'E.

Hé bien mon Pere, est-il blessé, est-il mo

CHAMPAGNE.

Rien de tout cela. Il n'entre point de m
talité dans mon message, au contraire. Je
un porteur de nouvelles toutes tissues d'a
gresses; c'est pour votre mariage qu'on m
voye.

LA RAME'E.

Mon Mariage. Ah! Madame, mon l
sçauroit-il nos affaires?

CHAMPAGNE.

Comment donc vos affaires avec Madar
Vous alliez donc prendre une femme just
nouvel ordre?

LA RAME'E.

Insolent, voudrois-tu bien te taire;

CHAMPAGNE.

Et vous, voudriez-vous bien venir vous l
ter? Les jours sont courts pour un hon
qu'on attend à souper à cent cinquante lie
d'ici: il n'y a pas un moment à perdre.

LA RAME'E.

Veux-tu toujours me parler énigme?

CHAMPAGNE.

Vous parler de souper, c'est vous parler é
me? il faut n'avoir ni faim ni soif pour r
tendre pas cela. Tenez, voyons si vous c
prenez mieux les choses par écrit.

LA RAME'E.

Tu as une lettre?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur.

LA RAME'E.

Eh, que ne me la donnes-tu donc? fais
Que me voudroit mon Pere?

Mad. THIBAUT *bas.*

J'en suis plus en peine que lui.

GABRILLON. *bas.*

Je tremble.

46 LA FEMME D'INTRIGUES,

LA RAME'E &c.

MON FILS.

Je ne saurois vous donner de plus fortes preuves de mon amitié, qu'en vous donnant Ismiene pour épouse.

Mad. THIBAUT bas.

Qu'entens-je ?

GABRILLON bas

Madame !

LA RAME'E continuant

J'espère qu'après que vous l'aurez vûe, vous avouerez comme moi que les cent mille livres qu'elle vous apporte en mariage, sont moins à estimer que sa beauté.

Mad. THIBAUT bas.

Ah Ciel !

GABRILLON bas.

Quel contre temps !

LA RAME'E poursuit

Prenez la poste dès qu'on vous aura rendu ma lettre, & comptez que quelque diligence que vous fassiez, vous aurez peine à satisfaire l'impatience de ceux qui vous attendent :

Votre affectionné

Pere

LE MARQUIS DE CLEANTE.

LA RAME'E après avoir lu

Madame, quel coup de foudre !

CHAMPAGNE

Cela rompt vos mesures, mais il faut suivre l'ordre.

MAD. THIBAUT.

Hé bien, Cleante, qu'allez-vous faire ?

LA RAME'E.

Renvoyer cet homme à mon Pere, Madame ;

lui

lui promettre tout , & revenir sur mes pas me
mettre , si vous voulez , hors d'état de faire ce
qu'on veut de moi.

S C E N E I V.

Mad. THIBAUT , GABRILLON.

Mad. THIBAUT.

C'En est fait , Gabrillon , toutes nos précau-
tions vont peut-être devenir inutiles.

G A B R I L L O N.

Diantre soit du maudit Courrier. Si j'avois
sçu cela , je me serois bien gardé de le faire en-
trer. Mais voici votre nouvel appui du Palais.

S C E N E V.

Mad. THIBAUT , ERASTE.

E R A S T E.

Bon jour , ma chere Madame Thibaut.

M A D. T H I B A U T.

Hé comme vous voila bâti , quelle métamor-
phose !

E R A S T E.

Est-ce que tu ne trouves pas que j'aye bon
air en manteau ?

M A D. T H I B A U T.

Ma foi non. Vous êtes trop sérieux , & je
trouve qu'un plumet étoit mieux votre fait.
qu'un rabat.

E R A S T E.

48 LA FEMME D'INTRIGUES ,

E R A S T E.

Je n'y renonce pas tout à fait, & je le reprendrai quelquefois.

Mad. THIBAUT.

Pourquoi donc vous défaire de vos nipes ? que voulez-vous que je fasse de ces deux écharpes que vôtre laquais m'a apportées ce matin ?

E R A S T E.

Je veux les vendre ou les troquer. J'ai besoin d'une belle toilette, & je pretens que mes écharpes m'indemnisent de cette dépense.

Mad. THIBAUT.

Vous vous sentez déjà des mauvaises impressions de l'habit bourgeois. Vous devenez ménager.

E R A S T E.

Je m'en avise un peu tard, ma pauvre Madame Thibaut, & ma foi, ce n'est qu'à mon corps défendant : Mais j'ai fait tant de dépense que sans le bien de ma vieille Tante, je me trouverois aujourd'hui fort embarrassé.

Mad. THIBAUT.

C'est elle qui vous marie aparemment ?

E R A S T E.

Tu l'as deviné.

Mad. THIBAUT.

Mais je vous trouve bien hardi de prendre une femme sans me consulter.

E R A S T E.

Sans ma Tante, je n'en aurois pris une que de ta main.

Mad. THIBAUT.

Quand épousez-vous ?

E R A S T E.

Dés demain.

Mad. THIBAUT.

Et vous ne tremblez pas ?

E R A S T E.

Pourquoi trembler ? C'est une veuve des plus modestes, & la conduite que tout le monde

de

de sçait qu'elle a eüe avec son premier mari,
m'est caution de celle qu'elle aura avec moi.

Mad. THIBAUT.

Voilà de fort bons préjugez.

ERASTE.

Songes-donc à mes écharpes.

Mad. THIBAUT.

Pour vos écharpes, j'en attens réponse, je les ai envoyées chez une Provinciale qui s'en accommodera, je pense. Je ne sçai quelle inclination elle a pour ces sortes de nipes, mais elle achete plus d'écharpes & de nœuds d'épée, que de coëfes & d'éventails.

GABRILLON *revenant.*

Madame, voilà ces deux écharpes qu'on renvoye, Madame la Baronne n'en achete plus. Elle s'est jettée depuis quelques jours dans le goût des petirs coëts.

Mad. THIBAUT.

Nous ne lui vendrons donc plus que de la battiste.

ERASTE.

Comment ferons-nous pour la toilette?

Mad. THIBAUT.

Si nous trouvions moyen d'en faire une des deux écharpes. Déploye un peu cela Gabrillon.

ERASTE.

Comment?

Mad. THIBAUT.

Attendez, j'ai là dedans une étoffe d'or qui vient parfaitement bien avec ce point d'Espagne. Je vais la chercher.

GABRILLON.

Madame est une femme qui s'entend à tout.

ERASTE.

Elle a des talens admirables.

GABRILLON.

Vous le sçavez par experience: mais quelqu'un monte ici, & Madame n'y veut pas être; il faut que j'aille dire qu'elle est sortie.

C

ERAS

50 LA FEMME D'INTRIGUES,

ERASTE *seul.*

Je suis le plus trompé du monde si ce n'est ma maîtresse avec un jeune homme ; que vient-elle faire ici ? Voici un endroit propre pour me cacher , je ne tarderai pas à en être éclairci.

S C E N E VI

ARAMINTE, GABRILLON, LE
CHEVALIER, ERASTE *caché.*

G A B R I L L O N.

Mais , Madame , ma maîtresse n'y est pas , vous dis-je.

A R A M I N T E.

Tu te moques de moi , ma bonne ; si elle n'y est pas , elle reviendra , & nous avons tout le loisir de l'attendre.

E R A S T E *caché.*

Je ne me trompois pas , c'est elle-même.

G A B R I L L O N.

Puisque vous voulez attendre , je vais le dire à ma Maîtresse.

A R A M I N T E.

Nous ne la tiendrons guère ; dis-lui seulement qu'une Dame lui veut parler. Si je vous avois crû , Chevalier , il m'auroit fallu attendre seule , & vous seriez demeuré dans le carrosse.

L E C H E V A L I E R.

Ces sortes de femmes connoissent toute la terre : que sçait-on ce qui peut arriver ?

A R A M I N T E.

Ah ! Chevalier , que peut-il m'arriver de plus fâcheux que de n'être pas avec vous autant de temps que j'en ai l'occasion ? E R A S-

ERASTE *caché.*

Ce début n'est pas mal.

Mad. THIBAUT *revenant.*

Qu'y a-t-il pour votre service, Madame.

ARAMINTE.

On m'a dit, ma bonne, que tu sçavois quelquefois des carosses à vendre ?

Mad. THIBAUT.

Quelle sorte de carosse voudriez-vous, Madame ?

ARAMINTE.

Un petit carosse coupé.

Mad. THIBAUT.

Pour Monsieur peut-être ?

LE CHEVALIER.

Justement, en sçauriez vous un ?

Mad. THIBAUT.

Si vous n'en estiez pas si pressé, je connois un jeune homme qui s'est brouillé depuis peu avec la femme d'un Banquier ; s'ils ne se raccommodent pas, son carosse sera bien votre fait.

ARAMINTE.

Que tient-elle-là, une écharpe ? Elle est belle vraiment, cela servira bien à m'acquitter de la discrétion que vous me gagnates hier, Chevalier.

ERASTE *bas.*

Mon écharpe !

LE CHEVALIER.

Je ne pretens pas cela, Madame.

ARAMINTE.

Et moi je le pretens. Elle est à vendre apparemment ?

LE CHEVALIER.

Non, je n'y consentirai jamais.

ARAMINTE.

Hé, mon frere, que vous faites la bedin.

ERASTE.

Son frere, & de quel côté.

52 LA FEMME D'INTRIGUES

A R A M I N T E.

Je le veux, vous disje Ne me la donneras-tu pas bien pour quinze pistoles ?

E R A S T E *se montrant.*

Madame, l'écharpe est à moi, vous en donnerez ce qu'il vous plaira.

A R A M I N T E.

Ah Ciel !

E R A S T E.

Adieu ; Madame. Je vais remercier ma Tante, & l'informer que vous avez un frere, que toute vôtre famille ne sçavoit pas que vous eussiez.

Mad. T H I B A U T.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est la veuve qui a si bien vécu avec son premier mari.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci Madame.

A R A M I N T E.

Ah ! Chevalier, il y a pour en mourir. Un homme que je devois épouser demain, de qui la tante faisoit ma fortune.

LE CHAVALIER.

Quoi, c'est là cet Erasme ? J'avois raison de vouloir demeurer dans le taroffe.

A R A M I N T E.

Ah ! je n'en puis plus.

Mad. T H I B A U T.

Passer dans ma chambre, Madame, pour vous reposer un moment.



SCE-

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, GABRILLON.

LE MARQUIS.

Bon jour, la belle enfant, pourroit-on dire
un mot à votre Maîtresse ?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je lui parle.

GABRILLON.

Ce ne sera pas de long temps du moins.

LE MARQUIS.

Quand je devrois l'attendre jusqu'à minuit.

GABRILLON.

Vous attendrez tant qu'il vous plaira, vous
êtes le maître.

LE MARQUIS.

Voilà une fille qui me parle bien cavalie-
ment. Est-il possible qu'elle ne reconnoisse
pas à mes allures que je suis homme de
qualité.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE COCHER.

LE COCHER.

Par votre permission, Monsieur, n'est-
il point monté ici un Monsieur & une
Madame ?

LE MARQUIS.

Ah, mon enfant, c'est toi qui m'as mené

54 LA FEMME D'INTRIGUES,

cette nuit a u bal je pense; pourquoy n'es-tu pas veñu me reprendre ?

LE COCHER.

Ah, serviteur, mon Prince; ma foi je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute. Ces deux grosses femmes que vous me dites de voiturier, m'ont fait courir jusqu'à dix heures du matin, & encore ne m'ont-elles rien baillé pour boire.

LE MARQUIS.

Mon valet de chambre t'a payé ?

LE COCHER.

Je ne lui demande rien.

LE MARQUIS.

Et où as-tu remené ces Dames ?

LE COCHER.

Ces Dames, Monsieur, j'ai mis l'une au bout d'une rue dans le Marais, & l'autre à la porte des grands Augustins. Il y a comme ça des especes de Dames qu'on ne remène jamais jusques chez elles, & je méions plus de celles-là que des autres.

LE MARQUIS.

Cela ne fait pas d'honneur à vos Voitures.

LE COCHER.

Bon de l'honneur, qu'en ons-je affaire, pourvû que je trouvions nôtre compte. On a, morbleu, biau dire; tant que j'aurons des glaces de bois, & qu'on ne varra le jour que par une lacarne, je ne manquerons pas d'être employez.

LE MARQUIS.

Ah! que tu fens le vin.

LE COCHER.

C'est que jen ai bû.

LE MARQUIS.

N'as-tu point de honte, au lieu de t'enyvver, ne vaudroit-il pas mieux t'acheter un habit.

LE

LE COCHER.

Cela ne dépend pas de moi.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COCHER.

Qu'un honnête homme, pour m'engager au secret, me donne quelque argent, ne dit-il pas, tiens, mon enfant, voilà pour boire ?

LE MARQUIS.

Hé bien.

LE COCHER.

Je ne puis pas en conscience aller contre l'intention du fondateur, il faut que je boive d'obligation. Si vous me voulez fonder chopine par exemple....

LE MARQUIS.

De tout mon cœur, tu m'as assez diverti pour bouteille.

LE COCHER.

Grand merci, Monsieur, grand bien vous fasse.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GABRILLON,
LE COCHER.

GABRILLON.

Que fais-tu ici, manouffe ? tes gens attendent là-bas après toi, on te cherche dans tous les cabarets de la rue.

LE COCHER.

Je vais m'y rendre afin qu'on m'y trouve.

GABRILLON.

Ma Maîtresse va venir tout à l'heure Monsieur.

56 LA FEMME D'INTRIGUES,

LE MARQUIS.

Qu'elle tarde tant qu'il lui plaira, tiens-moi seulement compagnie, je l'attendray sans impatience.

GABRILLON.

Vous êtes trop honnête, Monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Dieu me damne. Je m'accommode de tout moi. Ce Cocher même m'a réjoui, & ta conversation vaut bien la sienne.

GABRILLON.

Voici Madame.

SCÈNE X.

Mad. THIBAUT, LE
MARQUIS.

LE MARQUIS.

Serviteur, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

Monsieur, je suis votre tres-humble servante.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous que le bruit de votre réputation a percé jusqu'à la Cour, & qu'il a pénétré jusqu'à moi ?

MAD. THIBAUT.

Qu'y a-t-il, Monsieur, pour votre service ?

LE MARQUIS.

Vous ne le devinerez jamais.

MAD. THIBAUT.

Mais encore ;

LE MARQUIS.

Je viens vous prier.... Je vois qu'il faut
fran-

COMEDIE. 57

rançhir le mor, de m'aider à faire une sottise.

MAD. THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur.

LE MARQUIS.

Quatre Marquis de mes amis, que vous avez ennôcé, m'ont mis en goût d'en faire autant. A la verité les époufes que vous leur avez données ne font pas belles, mort de ma vie elles font bonnes; mais la plus guenfe a...

Mad. THIBAUT.

Je vous entens. Vous voudriez que douairiere peut-être?

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit. Souvent on a pour rien ce qu'un autre a payé bien cher. Vous me regardez?

Mad. THIBAUT.

Je crois avoir l'honneur de vous connoître.

LE MARQUIS.

Cela se peut.

Mad. THIBAUT.

Je vous ai vu quelque part.

LE MARQUIS.

Les gens de ma qualité se vöyent par tout.

Mad. THIBAUT.

Je ne scaurois dire où.

LE MARQUIS.

A l'armée peut être.

Mad. THIBAUT.

A l'armée, moi.

LE MARQUIS.

C'est dont à la Cour.

Mad. THIBAUT.

A la Cour, non, je ne vais guere en ce pays-là.

LE MARQUIS.

Ah! j'y suis, Madame Thibaut, vous m'avez vu dans mon carosse. Il est remarquable, om, mon carosse, & je suis autant connu de tout Paris par mon équipage, qu'estimé de la Cour par mes manieres.

60 LA FEMME D'INTRIGUES,

Mad. THIBAUT.

C'est à dire, Monsieur le Marquis que tout votre revenu est en fonds de credit.

LE MARQUIS.

Fonds de terre ou fonds de credit, qu'est-ce que cela fait ? ne touchai-je pas cela tous les ans ?

Mad. THIBAUT.

C'est quasi la même chose.

LE MARQUIS.

Mais à quoi rêvez vous tant, s'il vous plaît ?

Mad. THIBAUT.

Je songe à vous bien assortir. Vous êtes un petit maître, & il y a de petites maîtresses en ce pais-ci. Si je vous allois donner une femme, dont le revenu fust comme le vôtre, tout en étoffes, la cuisine seroit bien mal fondée.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Comme j'ai grand fonds de credit moi, il faudroit pour diversifier les choses que la Dame eût grand fonds de terre.

Mad. THIBAUT.

Je connois une certaine veuve de Marchand de marée, qui a plus de quatre cens bonnes mille livres, si vous vouliez vous en accommoder ?

LE MARQUIS.

Si je le veux ? quatre cens mille livres ! où loge-t-elle ? je veux qu'elle me voye dans mon carosse.

Mad. THIBAUT.

Elle a soixante ans, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous méprisez vous, je prens garde à l'argent, & non pas aux années. Soixante ans ; je la trouve jeune, & si quelque chose me chagrine, c'est qu'elle n'en ait pas quatre-vingt. Quand la peut-on voir ?

Mad. THIBAUT.

Je vais tout à l'heure envoyer chez elle. Pas-

COMEDIE. 62

fez ici demain matin, je vous rendrai réponse.
LE MARQUIS.

A demain matin soir. Serviteur, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

Adieu, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Si je deviens Marchand de marée, tu peux compter sur trois cens pistoles.

Mad THIBAUT.

La fatigante chose que le mestier dont je me mesle ! si j'étois bien seure de Cleante, je prendrois le parti d'y renoncer ; mais dans l'incertitude de pouvoir réüssir dans mes affaires, il est toujours bon de continuer à me mesler de celles de tout le monde.

Fin du troisieme Acte.



64 LA FEMME D'INTRIGUES,

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. THIBAUT, LE MAISTRE,
A C H A N T E R,
G A B R I L L O N.

Mad. T H I B A U T.

AH, ah, c'est vous, Monsieur, je vous trouve bien hardi de m'avoir renvoyé cette Nourrice, & de revenir encore chez moi.

LE Me. A C H A N T E R.

Ah! qu'un ton de colere vous sied mal, Madame Thibaut; sy, vôtre voix ne peut aller jusques-là.

Mad. T H I B A U T.

Ecoutez, ne me faites pas prendre mon sérieux là-dessus, je vous prie; j'ai des amis qui....

LE Me. A C H A N T E R.

Il ne s'agit plus de cette affaire. La Nourrice est contente, & je vous répons que vous n'en entendrez plus parler.

Mad. T H I B A U T.

Je suis bien aise de vous voir raisonnable.

LE Me. A C H A N T E R.

Je le suis devenu de plus d'une maniere, & je sens tout le tort que j'avois de me vouloir bécotiller avec vous.

Mad. T H I B A U T.

Cela n'est rien, puisque vous revenez de bon-
soi.

L E

LE Me. A CHANTER.

Je suis raccommode avec Monsieur le Commandeur ; je montrerai à sa petite Marchande.

Mad. THIBAUT.

Vous prenez le bon parti.

LE Me. A CHANTER.

Ils se sont mis à la raison enfin.

Mad. THIBAUT.

Elle apprendra de vos airs, préférablement à ceux de l'Opéra.

LE Me. A CHANTER.

Monsieur le Commandeur est entré dans ce goût-là, & je dois lui faire entendre ici dès aujourd'hui un petit concert de ma composition, qui à ce que je me persuade, achevera de le déterminer. Vous voulez bien nous prêter votre logis ?

Mad. THIBAUT.

Vous savez bien que je suis toute au service de Monsieur le Commandeur.

LE Me. A CHANTER.

J'ai si fort compté là-dessus, que j'ai déjà donné ordre qu'on apportât tous les instrumens de musique dont nous aurons besoin.

Mad. THIBAUT.

Vous avez fort bien fait.

LE Me. A CHANTER.

Vous serez charmée de ma musique.

Mad. THIBAUT.

J'en suis persuadée.

LE Me. A CHANTER.

Je veux que vous en entendiez par avance un petit échantillon.

Mad. THIBAUT.

Je sçai ce que vous savez faire, il n'est pas besoin.

LE Me. A CHANTER.

Parbleu ; vous l'entendrez en faveur de notre raccommodement.

Mad.

64 LA FEMME D'INTRIGUES.

Mad. THIBAUT.

Dépêchez-vous donc, j'ai quelques ordres à donner avant le concert.

LE Me. ACHANTER *chante.*

La, la, la, la.

Quel objet charmant à mes yeux

Qu'une campagne où tout abonde !

Sur un costeau délicieux

Une vigne fertile enchante tout le monde.

L'abondance plaît en tous lieux ;

Mais il n'est rien de plus fâcheux

Qu'une Maîtresse féconde.

Hé bien ce petit couplet, que vous en semblez

Mad. THIBAUT.

Il est fort joli vraiment.

LE Me. ACHANTER.

Et fort vrai, Madame Thibaut. Vous le savez ; qui ne peut mais de la fécondité, en souvent tout l'embaras.

Mad. THIBAUT.

Ne parlons plus de cela, je vous prie.

LE Me. ACHANTER.

Jusqu'à tantôt, je ne vous dis pas adieu.

Mad. THIBAUT *bas.*

Je ne suis pas fâchée de son retour, & si mon mariage avec Cleante ne réussit pas, j'ai intérêt de ne point perdre mes créatures. Qu'y a-t-il, Gabrillon ?

SCÈNE II.

Mad. THIBAUT, GABRILLON.
GABRILLON.

GABRILLON.

C'EST ce jeune Officier pour cette voisine d'argent.

Mad.

COMEDIE. 65

Mad. THIBAUT.

Si Cleante venoit par hazard , fais-le monter dans ma chambre par cet escalier dérobé. Je ne voudrois pas qu'il vit tout ce commerce.

GABRILLON.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

Mad. THIBAUT, LEANDRE.

LEANDRE.

A La fin je t'amene mon Pere,

Mad. THIBAUT.

A quoi songez-vous donc : avez-vous perdu l'esprit ? Vous m'envoyez de la vaisselle avec ordre de ne la vendre qu'à lui sans m'avertir de ce qu'il faut dire.

LEANDRE.

Mon Pere va venir, ma chere Madame Thibaut. Nous étions ensemble, il a rencontré son Procureur à sa porte, il cause avec lui dans son carosse.

Mad. THIBAUT.

Apprenez-moi donc vite ce que c'est que cette vaisselle ; d'où elle vous vient, sur quel pied il faut la lui vendre, & ce que vous voulez que je fasse de l'argent.

LEANDRE.

Je vais t'en instruire en deux mots. Cette vaisselle est celle de ma mere. Tu sçais bien que mon Pere & elle se sont volontairement séparés, parce que ma mere n'est pas bonne, & que mon pere s'est ennuyé d'être trop bon.

Mad. THIBAUT.

Hé vite, vite, finissons, je sçai tout cela.

BE-

66 LA FEMME D'INTRIGUES,

LEANDRE.

Mais tu ne sçais pas que depuis la separation, ma mere a pris le temps que mon pere étoit à la campagne pour faire enlever de chez lui pour sept ou huit cens pistoles de vieille vaisselle, que depuis trois jours elle a troquée pour de la neuve.

Mad. THIBAUT.

C'est donc une maîtresse femme, à ce que je vois.

LEANDRE.

Moi qui suis aussi separé de mon pere & de ma mere, car il y a terriblement de separations dans notre famille.

Mad. THIBAUT.

Cela n'en est quelquefois pas plus mal.

LEANDRE.

Je n'en suis pas fâché, je te l'avouë.

Mad. THIBAUT.

Dépêchez-vous donc de venir au fait.

LEANDRE.

M'y voici Irrité de l'injustice de ma mere, comme je suis de profession à sçavoir ce que c'est que le droit de represailles, j'ai pris le temps que la bonne Dame étoit au bal, j'ai enlevé la vaisselle neuve, je l'ai fait apporter ici; mon pere en veut acheter, tu vas la lui vendre, & par ce moyen il l'aura à bon marché. La conscience de ma mere ne sera plus chargée de rien, & j'aurai de l'argent pour faire ma Compagnie.

Mad. THIBAUT.

Mais si l'affaire vient à être scüe, à quoi s'exposerez-vous ?

LEANDRE.

Je prens tout sur moi: ne te mets pas en peine. Il a sur lui trois cens pistoles qu'il faut toujours prendre à bon compte.

Mad. THIBAUT.

Laissez-moi faire, vous pouvez compter ces trois

trois cens pistoles dans vôtre poche.

LEANDRE.

Il en entrera quelques unes dans la tiende :
mais voici mon Père.

S C E N E IV.

DORANTE, LEANDRE, Mad.
THIBAUT, GABRILLON.

DORANTE.

H E bien, Monsieur le Capitaine, est-ce Ma-
dame qui me doit faire si bon marché?

Mad. THIBAUT.

Que vous avez là un honnête Gentil-homme
de fils, mon cher Monsieur. Je lui suis vrai-
ment bien obligés de me faire l'honneur de
vous amener chez moi.

DORANTE.

D'où vient vôtre connoissance, Madame?

Mad. THIBAUT.

Je connois tout ce qu'il y a d'honnêtes gens,
Monsieur.

DORANTE.

C'est un compere qui me dépense bien de
l'argent ; il est Capitaine de Dragons, & il
vit comme un Colonel.

LEANDRE.

Madame Thibaut le sçait mieux qu'une autre.
Voulez-vous que nous voyions la vaisselle?

DORANTE.

Je ne viens ici que pour cela, voyons.

Mad. THIBAUT.

Elle est là-dedans, nous y passerons si vous
voulez.

68 LA FEMME D'INTRIGUES,

DORANTE.

Tres-volontiers, allons.

Mad. THIBAUT. *à Gabrillon.*

Demeure là toi, & amuse Cleante en cas qu'il vienne.

SCENE V.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE.

MA pauvre Gabrillon, ne sçais-tu point ce qu'est devenu ce petit Dragon que tu as donné à Madame ?

GABRILLON.

Non vraiment ? mais c'est mon neveu, s'il a fait quelque sottise

LISETTE.

Il a jazé mal à propos, on lui a voulu donner le fouet, il s'en est enfuy.

GABRILLON.

Ah ! le petit coquin.

LISETTE.

Ne t'inquiete point, Madame le fera chercher.

GABRILLON.

S'il vient ici, je le remenerai par les oreilles. Mais à propos, il y a long-temps qu'on n'a fait de presens à ta Maitresse, car il y a pour le moins quinze jours que nous ne t'avons vue.

LISETTE.

En voici un de fraîche date.

GABRILLON.

Ah ! la belle garniture, Lisette.

LISETTE.

Madame Thibaut est-elle ici ?

GABRILLON.

Tu n'as qu'à me dire les intentions de ta
Maitresse.

L I S E T T E.

Elle doit venir tantôt ici avec son mari. Elle
lui a fait croire que vous aviez un tres-beau
bureau à vendre.

GABRILLON.

Hé bien, que faudra-t-il faire ?

L I S E T T E.

Hé mais comme de coutume, montrer ces
dentelles, dire qu'elles sont de hazard.

GABRILLON.

Lui viennent-elles du même Marchand,
dont elle a eu ces beaux habits, ce colier,
ces bijoux, &c cent autres choses dont nous
avons fait si bon marché à son mari ;

L I S E T T E.

Oh vraiment non.

GABRILLON.

Elle se fournit donc à plusieurs boutiques ?

L I S E T T E.

Si l'on ne preppit que chez un Marchand,
on seroit souvent mal assortie.

GABRILLON.

A combien les faudra-t-il laisser ?

L I S E T T E.

Pour huit ou dix pistoles ; car vois-tu pour
obliger Monsieur à les prendre

GABRILLON.

Qu'il est heureux de trouver de ces hazards-
là pour entretenir sa femme à si bon compte !
Il faut assurément qu'il soit né coëffé.

L I S E T T E.

N'est-il pas vrai ?

GABRILLON.

La bonne conduite de femme ! des dentelles
de l'un, des bijoux de l'autre ; comme la
dépense se partage : cela ne ruine personne.

76 LA FEMME D'INTRIGUES,
& avec le temps on ne laisse pas d'être des
mieux nipées.

L I S E T T E.

Voici justement ton petit neveu.

S C E N E VI.

LE PETIT DRAGON, LISETTE,
GABRILLON.

G A B R I L L O N.

A H, ah, petit coquin, que venez-vous faire
ici? d'où vient que vous pleurez?

LE PETIT DRAGON.

Hin, hin, hin, hin.

L I S E T T E.

Parlez-vous, petit garçon?

LE PETIT DRAGON.

Laissez-moi-là vous, s'il vous plaît.

G A B R I L L O N.

A qui en a-t-il donc?

LE PETIT DRAGON.

C'est elle, ma Tante, qui me fait toujours
gronder par Madame.

G A B R I L L O N.

Vous avez fait quelque sottise?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien, ne voila-t-il pas? Elle vous a déjà
fait accroire que c'est moi qui ai dit à Mon-
sieur, que Madame se faisoit descendre tous
les jours de carosse dans la cour Neuve du Pa-
lais, & puis qu'elle alloit trouver Monsieur le
Chevalier, qui l'attendoit vis-à-vis Saint Bar-
thelemy dans un Fiacre.

L I S E T T E.

Entendez-vous ce petit coquin?

L E

C O M E D I E. 7

LE PETIT DRAGON.

Hé bien cela est vrai. Mais je ne l'ai p
dit, & si pourtant on me veut faire donner
souet.

G A B R I L L O N.

Qui, Madame :

LE PETIT DRAGON.

Non, son petit mari.

G A B R I L L O N.

Monsieur :

LE PETIT DRAGON.

Non.

G A B R I L L O N.

Qui donc ?

LE PETIT DRAGON.

Hé, ce vilain Chevalier.

L I S E T T E.

Ce sera fort bien fait de vous étriller
peu, pour vous apprendre à causer une
re-fois.

LE PETIT DRAGON.

Hin, il s'en repentira.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE PETIT DRAGON.

Il verra, il verra si j'en dis pas qu'il a m
du Madame à l'œil.

G A B R I L L O N.

Et moi il me prend envie pour vous app
dre à parler, de vous donner le fouet ici av
que de vous remener.

LE PETIT DRAGON.

Ma bonne Tante, mettez-moi autre part

L I S E T T E.

Oui, il faut le mettre auprès d'une gue
qui lui fera porter des sabots.

LE PETIT DRAGON.

Je me soucie bien où, pourvâ que ce
avec une femme qui n'ait qu'un mari.

72 LA FEMME D'INTRIGUES,

G A B R I L L O N.

Paix , petit , coquin. Allons qu'on s'en retourne tout à l'heure , & qu'on ne me le fasse pas dire deux fois. Hé bien , ne le voila-t-il pas encore qui va pleurer ?

LE PETIT DRAGON.

Monsieur dit qu'il veut que je lui dise tout ce que Madame fait , & Madame dit qu'elle ne veut pas que je lui dise

← L I S E T T E.

N'estes-vous pas à Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien , qu'est-ce que cela fait ?

G A B R I L L O N.

Ce que cela fait ? Il faut obéir à Madame , & ne faire rien de tout de ce que Monsieur vous commande.

LE PETIT DRAGON.

Oui-da , cela est bien aisé à dire , vraiment. Si je n'obéis pas à Monsieur , il me donnera le fouet , & si je lui obéis , Madame me le donnera. Le moyen de ne pas l'avoir ?

G A B R I L L O N.

Ma pauvre Lisette , remene-le , je te prie , il nous tiendrait ici jusqu'à demain.

L I S E T T E.

Allons tout à l'heure au logis.

LE PETIT DRAGON.

Non-là , je n'irai pas.

L I S E T T E.

Vous y viendrez.

LE PETIT DRAGON

Hé bien , si vous m'y menez de force , j'irai ; mais vous verrez si je ne dis pas à Madame , que toutes les fois que Picard entre dans votre chambre , vous m'envoyez toujours quelque part.

G A B R I L L O N.

Voilà un méchant petit fripon.

LE

J'aurai le fouet , mais je vous ferai bien enrager.

L I S E T T E.

Je reviendrai peut-être tantôt avec Madame.

G A B R I L L O N *seule.*

Quelle imprudence à des femmes de se faire servir par des enfans , avec leurs petits Dragons ! Je m'étonne que la mode en ait tant duré. Mais que veut cette Dame , elle paroît bien effarée ?

SCÈNE VII.

MELINDE, GABRILLON,
DORANTE.

M E L I N D E.

MA mie , ce Monsieur dont le carosse est là-bas , ne seroit-il point ici ?

G A B R I L L O N.

Je ne sçai pas , Madame. Il y a un Monsieur là-dedans ah , tenez le voila qui sort.

M E L I N D E.

Ah ! Monsieur , j'allois chez vous

D O R A N T E.

Ma femme dans cette maison !

M É L I N D E.

Mais voyant là-bas votre carosse

D O R A N T E.

Qu'y viendroit-elle faire ?

M E L I N D E.

J'ai fait arrester le mien.

D O R A N T E.

Hé bien , Madame , qu'y a-t-il ?

D

M E

74 LA FEMME D'INTRIGUES,

M E L I N D E.

Votre fils, Monsieur votre fils.

D O R A N T E.

Hé bien mon fils; Madame, qu'a-t-il fait?

M E L I N D E.

Il m'a volé cette nuit pour deux mille écus
de vaisselle neuve.

D O R A N T E.

De vaisselle neuve! Ah le fripon! Il vous
l'a volée, & me l'a vendue.

M E L I N D E.

Vous avez ma vaisselle, Monsieur?

D O R A N T E.

Oui Madame, j'ai ta votre neuve, & vous
m'avez pris ma vieille; & mon coquin de fils
a mon argent sans doute, car je ne le vois plus.
Hola, quelqu'un!

G A B R I L L O N *revenant.*

Que vous plaît-il, Monsieur?

D O R A N T E.

Où est mon fils?

G A B R I L L O N

Ce jeune Monsieur qui estoit avec vous? Le
voilà qui descend les montées quatre à quatre.
J'en sçai à qui il en a.

D O R A N T E

Ah scelerate! on s'entend ici avec lui pour
me fourber; mais je te ferai pendre & ta
maîtresse aussi; sur ma parole.

G A B R I L L O N

Je m'en vais l'avertir de vos bonnes inten-
tions, Monsieur.

D O R A N T E.

Morblén, Madame, voilà les fruits de vô-
tre belle conduire.

M E L I N D E.

Fort bien. Votre fils m'a volée, & vous vous
prenez encore à moi de son déreglement.

D O R A N T E.

Oui, Madame, vous en êtes cause. Serait-

il à

COMÉDIE. 75

il à la peine de vous voler si nous étions ensemble, comme nous devrions être? Mais le pere d'un côté, la mère de l'autre; vous me volez ma vaisselle, il vous prend la vôtre, il ne peche que par exemple.

MELINDE.

Oui, je lui ai donné l'exemple; & c'est peut-être vous qui lui avez dit de le suivre.

DORANTE.

Eh! Madame revenez avec moi, c'est le seul moyen de le remettre dans son devoir.

MELINDE.

Moi, Monsieur, demeurez avec vous?

DORANTE.

Je scai les moyens de vous y forcer quand il me plaira.

MELINDE.

Je scai vos veuës; de concert avec mes parens vous voulez me contraindre à retourner avec vous, ou à choisir un Convent.

DORANTE.

Affurément.

MELINDE.

Et quel parti croyez vous que je prendrai, Monsieur?

DORANTE.

Celui du Convent. Votre bizarrerie & vos travers ne me permettent pas d'en douter.

MELINDE.

Tout au contraire,

DORANTE.

Comment vous reviendriez avec moi?

MELINDE.

Avec vous.

DORANTE.

Avec moi!

MELINDE.

Oui, avec vous, avec vous; mais pour vous faire enrager plus que jamais. Je crierai nuit & jour, je chasserai vos valets, j'enga-

76 LA FEMME D'INTRIGUES,

gerai vos meubles, je déchirerai vos papiers, je mettrai le feu dans votre logis, & peut-être je ferai pis encore. Voilà sur quel pied, Monsieur, je veux retourner avec vous.

D O R A N T E.

Le Ciel m'en préserve; demeurons plutôt comme nous sommes.

M E L I N D E.

Non, Monsieur, j'y retournerai si vous ne me rendez ma vaisselle.

D O R A N T E.

Et la mienne, qui me la rendra?

M E L I N D E.

Si je ne l'ai pas dans deux heures, je fais porter ce soir ma toilette chez vous, & j'y couche.

D O R A N T E.

Ne vous'en avisez pas, j'aime mieux vous renvoyer la vaisselle.

M E L I N D E.

Vous ferez bien: n'y manquez pas, ou vous m'aurez bien-tôt à vos trousses.

D O R A N T E. *seul.*

L'esprit du Diable est-il pire que celui-là; M'en voilà pour mes trois cens pistoles. Il faut pourtant que la coquine qui a aidé à me tromper onf. La voici avec un homme d'épée, de peur de quelque inconvénient, allons en faire mes plaintes chez un Commissaire.



SCENE VIII.

Mad. THIBAUT, LA RAME'E.

Mad. THIBAUT.

Quoi, Cleante, je vous revois ! Est-il bien vrai que vous me sacrifiez ainsi votre fortune ?

LA RAME'E.

Vous le voyez. Tout ce que je crains, c'est que quelques pères de conséquence que j'ai malheureusement à la Cour, ne cherchent à traverser la passion que j'ai pour vous. Ce coquin de valet de chambre de mon père est un vieux domestique, espèce de pédagogue, il m'a menacé d'un certain Oncle, dont je redoute la conversation : si je lui parle avant notre mariage, que sait-on ? je suis amoureux ; mais je suis timide. Au nom de notre amour, Madame, brusquons les nœces, je vous prie, pour ne plus dire non.

MAD. THIBAUT.

Je veux tout ce que vous voulez ; mais ne vous repentirez-vous point de ce que vous faites pour moi ?

LA RAME'E.

M'en repentir ! Si vous me connoissiez, Madame, je me donne au Diable, vous n'auriez pas cette pensée.

Un porteur d'instrumens de musique paroist.

MAD. THIBAUT.

Que veut-on ?

LA RAME'E.

Comment s'andis, c'est tout un Oscheffre
D ; que

78 LA FEMME D'INTRIGUES,
que cet homme a sur les épaules.

Mad. THIBAUT.

Je voulois vous surprendre par un concert
que je donne ici ce soir, mais vous en voyez
les aprests malgré moi. Qu'on mette ces in-
strumens là-dedans.

LA RAME'E.

Voulez-vous que je vous dise, Madame,
vous vous amusez à la bagatelle; ce n'est point
un concert, c'est un bon contract qu'il nous
fait, votre Notaire est habile homme.

MAD. THIBAUT.

Mon Notaire, Monsieur; ah! gardons-
nous bien de lui rien dire de nos affaires. C'est
lui qui fait toutes celles de notre famille, &c
j'ai des raisons qui m'obligent à vous épouser
en secret.

LA RAME'E.

Je vous demande la même chose; point d'é-
côt, je vous en conjure.

SCENE IX.

Mad. THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON, UN LAQUAIS.

GABRILLON.

AH! Madame, vous estes volée.

LA RAME'E.

Que veut-elle dire?

Mad. THIBAUT.

Je suis volée?

GABRILLON.

N'ont-ils rien pris ici?

Mad. THIBAUT.

Que m'auroit-on pris? es-tu folle?

GA-

GABRILLON.

Je ne sçai ce que c'est : mais je viens de rencontrer deux hommes qui descendent vos degrés comme si le diable les emporroit.

LA RAME'E.

Ce sont badauds d'Opera qui ont apporté le concert ; ils galoppent par ce qu'ils s'en retournent à vuide.

GABRILLON.

A voir comme ils couroient , j'aurois crû . . .

UN LAQUAIS.

Madame , il y a un enfant qui crie dans cette bassé de viole qu'on vient d'aporter.

LA RAME'E.

Un enfant ! . . .

GABRILLON.

Voilà un instrument qui vous coûtera bien à entretenir.

Mad. THIBAUT. *bas.*

Ah ! le traître de Musicien.

LA RAME'E.

Cadecôté , le concert accouche.

Mad. THIBAUT.

Le fourbe ! qui l'a crû , Gabrillon ?

GABRILLON.

Que cela ne vous embarrasse pas. Dès qu'il sera pait j'ai bien la mine d'envoyer ce petit instrument-là donner une serenade à la porte d'un de nos voisins.

Mad. THIBAUT.

Voilà à quoi le veuvage m'expose : quel affront !

LA RAME'E.

Il vous faut un mari , Madame , absolument vous avez raison.

Mad. THIBAUT.

Hâtez-vous donc de le devenir , Cleante.

LA RAME'E.

Vous n'avez qu'à parler , Madame , je vous envoie au Notaire comme au feu.

80 LE FEMME D'INTRIGUES,

M. ad. THIBAUT.

Prenez le premier venu , Cleante ; faites-lui dresser les articles tels qu'il vous plaira , nous remplirons les noms & les qualitez quand le contract sera dressé.

L A R A M E' E.

Ordre charmant ! Commission toute adorable ! Je vole où vos ordres m'appellent , & je reviens promptement ici proceder au reste.

Mad. THIBAUT.

Hé bien , Gabrillon , que dis-tu de l'insolence de ce coquin de Maître à chanter ?

G A B R I L L O N.

Moi , Madame ? que je lui pardonne en faveur de l'invention.

Mad. THIBAUT.

Je me vangerai du tour qu'il me fait.

U N L A Q U A I S.

Cet homme veuf qui presse si fort pour l'agrément de cette Charge.

M A D. THIBAUT.

Qu'on le fasse monter. Quoique je n'aye plus guere besoin de pratiques , il est toujours bon d'expedier les vicilles ; quelque profession que l'on quitte , il en faut sortir avec honneur.

S C E N E X.

MONSR. DU BOIS , MADAME THIBAUT , GABRILLON.

M A D. THIBAUT.

H E' bon jour , Monsieur Dubois , vous me paraissez bien affligé ?

M. D U B O I S.

Je me meurs de chagrin , Madame Thibaut.

Mad.

COMEDIE.

81

MAD. THIBAUT.

Hé sy donc, vous n'y songez pas, après six semaines de veuvage, est-il seulement permis de se souvenir de sa femme que pour se réjouir de n'en plus avoir.

M. DU BOIS.

Vous me soupconnez de pleurer ma femme ; vous vous moquez de moi, je pense, ma douleur est bien plus raisonnable.

MAD. THIBAUT.

Hé qui diantre la peut causer ? tout vous rit, la Charge est à vous, je suis sœur de l'agrément.

M. DU BOIS.

Il n'est plus temps. Je suis ruiné, Madame Thibaut, ma petite fille vient de mourir entre mes bras d'une convulsion, qui lui a pris tout d'un coup sans apparence même de maladie.

MAD. THIBAUT.

Ah quel malheur ! Il faudra donc que vous rendiez le mariage de votre femme à sa famille.

M. DU BOIS.

Vous voyez bien qu'il n'est plus question de la Charge, & quand cette mort sera scue.

MAD. THIBAUT.

Elle ne l'est donc pas encore ?

M. DU BOIS.

Il n'y avoit avec moi que la nourrice, à qui j'ai donné vingt pistoles pour l'engager à ne point parler que je n'aye mis ordre à mes affaires.

MAD. THIBAUT.

Cela est fort prudent. Et quel âge avoit la petite fille ?

M. DU BOIS.

Cinq mois & demi.

GABRILLON.

Madame ?

D. 5.**Mad.**

82 LA FEMME D'INTRIGUES.
MAD. THIBAUT.

Paix.

GABRILLON.
Voilà à-peu-près l'âge de notre basse de viole.

MAD. THIBAUT.

Tais-toi donc, fotte.

M. DU BOIS.

Que dites-vous, Madame Thibaut ?

MAD. THIBAUT.

Je songe à vous rendre un bon office.

M. DU BOIS.

Comment ?

MAD. THIBAUT.

Cette femme n'y consentira jamais, Gabrillon ?

GABRILLON.

Que sait-on ?

M. DU BOIS.

Quelle est votre idée ?

MAD. THIBAUT.

Laissez-nous faire. Elle est pauvre, mais elle aime ses enfans.

GABRILLON.

Il n'y a que le prix qu'on y voudra mettre.

M. DU BOIS.

Mais que je sache.

MAD. THIBAUT.

Elle m'a fait souvenir d'une pauvre diablelle qui demeure à deux pas d'ici. Elle a une petite fille à peu près comme étoit la vôtre, si l'on pouvoit à force d'argent. Je ne sçai si vous m'entendez ?

M. DU BOIS.

Si je vous entens ! En supposant cette petite fille au lieu de la mienne, je pourrais acheter la Charge ; voyez, parlez, Madame Thibaut, je sacrifierai volontiers mille écus pour cette affaire.

MAD. THIBAUT.

Comment mille écus ; c'est trop de la moi-

COMEDIE. 83

tié. Vous autres hommes vous jettez l'argent par les fenêtres, laissez moi ménager la chose. Gabrillon, faites moi venir ici cette femme.

GABRILLON.

J'y vais, Madame.

MAD. THIBAUT.

Attendez: Il vaut mieur que j'aille lui parler chez elle, & que vous ne parolissiez point dans tout cela. Pour rendre l'affaire plus secrète, il est bon qu'on ne connoisse pas seulement votre visage.

M. DU BOIS.

Que vous avez d'esprit, Madame Thibaut! Quel bonheur, si elle vient à bout de son entreprise!

SCENE XI.

M. DU BOIS, GABRILLON.

GABRILLON.

Elle y réussira, je vous en répons. C'est la première femme de Paris pour toutes sortes d'affaires.

M. DU BOIS.

Tu es heureuse de faire ton apprentissage sous une si habile personne.

GABRILLON.

Comme Madame est dans le goût de quitter, je vais bien tôt me mettre en boutique.

M. DU BOIS.

Elle doit être à son aise Madame Thibaut!

GABRILLON.

Pas tant qu'on s'imagine, Monsieur, elle a fait de grandes pertes.

84. LA FEMME D'INTRIGUES.

M. DU BOIS.

Comment donc ?

GABRILLON.

La Justice lui a volé plus de la moitié de ses profits en amendes, en frais de Procureurs, droits de leurs Clercs, presens forcés, petites pensions involontaires à d'honnêtes personnes dont on a besoin. Cela monie au bout d'une année, & ceux qui se donnent le plus de peine, ne sont pas ceux qui gagnent le plus.

M. DU BOIS.

Ta Maîtresse n'a pas lieu de se plaindre ; elle fait souvent de bonnes affaires, dont tous les revenans bons sont pour elle.

GABRILLON.

Tout lui coûte, Monsieur, & vous ne sçaviez croire combien de gens elle tient à ses gages. Elle a douze Savoyards premièrement.

M. DU BOIS.

De ces frotteurs ?

GABRILLON.

Oui, Monsieur, ce sont des Emissaires admirables ; ces gens-là sçavent tous les terrens, & les aboutissans des familles, & nous en tirons de bons services. Nous avons outre cela près de trois douzaines de Filles de chambres, une trentaine de Cochers, & plus de cent Laquais.

M. DU BOIS.

Voilà un grand équipage.

GABRILLON.

Nous les plaçons différemment dans les maisons où nous voulons avoir affaire, & il faut de petits gages particuliers à ces sortes de Messieurs-là.

M. DU BOIS.

Ils gagnent bien.

GABRILLON.

Voilà Madame.

SCENE XII.

M. DUBOIS, Mad. THIBAUT
GABRILON.

M. DUBOIS.

HE bien, ma chere Madame Thibaut ?
Mad. THIBAUT.

Laissez-moi un-moment, je vous prie, j'
le cœur si serré que je ne puis parler.

M. DUBOIS.

Qu'y a-t-il donc ?

Mad. THIBAUT.

[Ce que d'est que la tendresse d'une mere.

M. DUBOIS.

Nôtre affaire ne se fera point ?

GABRILON.

C'est une femme qui aime sa petite fille
de là de l'imagination.

Mad. THIBAUT.

Ah ! Gabrillon, on a beau prêcher l'im
rest, la nature est toujours la plus forte.

GABRILON.

Cette pauvre mere, je lui sçai bon gré d'être
si sensible,

M. DUBOIS.

Mais ne lui avez-vous rien offert ?

Mad. THIBAUT.

Pardonnez-moi vraiment ; cinq cens écu
d'abord, puis deux cens pistoles.

M. DUBOIS.

Je vous avois dit d'aller jusqu'à mille écu

Mad. THIBAUT.

C'est ce que j'ai fait.

M. DUBOIS.

Hé bien ?

Mad. THIBAUT.

M'a-t-elle écouté ?

ES LA FEMME D'INTRIGUES,
M. DUBOIS.

Ah Ciel !

Mad. THIBAUT.

Vous ne m'aviez point donné ordre de passer cette femme ; mais pourtant voicy comme j'ai raisonné.

M. DUBOIS.

Que je suis à plaindre !

Mad. THIBAUT.

Si Mr. Dubois n'a est enfant pour remplir le vuide, que la petite deffunte laisse dans sa famille, il sera obligé de rendre tout le bien de la femme.

M. DUBOIS.

Il m'en coutera plus de dix mille écus du mien, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

Je m'en suis bien doutée ; aussi je n'ai point hezité d'offrir enco un sac de mille francs.

M. DUBOIS.

Hé bien ?

Mad. THIBAUT.

Elle est sourde. Autre sac de mille francs : car voyez vous dans une affaire de cette consequence, il n'est que d'aller viste en besognes.

M. DUBOIS.

Cinq cens pistoles !

Mad. THIBAUT.

Comme si je n'avois point parlé.

GABRILLON.

Voila une femme qui a bien du naturel, Monsieur.

M. DUBOIS.

J'en suis au desespoir.

Mad. THIBAUT.

Ne vous desesperez point. Deux mille écus l'ont émeuë, les sept mille francs l'ont ébranlée, & les huit cens pistoles ont achevé de la déterminer.

M. DUBOIS.

Huit mille frans, Madame Thibaut !

Mad. THIBAUT.

Dans le besoin pressant où vous en estes, entre.

C O M E D I E.

87

entre nous, Monsieur, c'est marché donné.

G A B R I L L O N.

Assurément.

Mad. **T H I B A U T.**

Allez vite prendre de l'argent, il n'y a point de temps à perdre.

M. D U B O I S.

Sans aller chez moy, Madame Thibaut, voila trois billets payables au porteur, les trois ensemble font quatre cens vingt livres plus que la somme.

Mad. **T H I B A U T.**

Ah que vous estes adroit. Monsieur Dubois, vous pretendez que pour mes épingles, j'en ai consente de ce petit surplus; mais Gabrillon?

M. D U B O I S.

Voila pour elle un diamant de quinze pistoles; mais qu'elle prenne garde....

Mad. **T H I B A U T.**

Ne craignez rien, je vous répons d'elle.

G A B R I L L O N.

Et moy je suis caution de Madame.

Mad. **T H I B A U T.**

Adieu, retournez chez vous comme si de rien n'estoit; engagez la nourrice à se taire, & quand il sera nuit envoyez-moy votre carrosse, je vous porteray l'enfant moy-même.

M. D U B O I S.

Adieu Madame Thibaut. Je n'aurois jamais cru que des enfans fussent une si chere marchandise.

G A B R I L L O N.

Ma foy, Madame, voila la meilleure subside que vous ayez jamais eüe.

Mad. **T H I B A U T.**

Le Maître à chanter ne s'en seroit pas défait à si bon compte.

G A B R I L L O N.

En faveur des huit cens pistoles vous devez bien luy renvoyer son étuy.

Fin du quatrième Acte.

38 LA FEMME D'INTRIGUES,

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , G A B R I L L O N .

L I S E T T E .

MADAME sera bien tôt icy. On mettoit les chevaux au carosse quand je suis sortie du logis : son bon homme de mary est plus amoureux d'elle quil ne l'a jamais esté ; il faut scavoir toutes les excuses qu'il luy a faites d'avoir cru ton petit neveu. Enfin tous deux ensemble vont venir icy dans la meilleure intelligence du monde : Madame Thibaut est-elle avertie ?

G A B R I L L O N :

Ne te mets en peine de rien , quoiqu'elle soit à la veille d'une grosse fortune , & presse à me remettre ses pratiques ; elle fera encore cette affaire pour ta Maîtresse , qu'elle vienne quand il luy plaira.

L I S E T T E .

Madame a besoin de ces dix pistoles pour payer cet Ingenieur qui a pratiqué cette trape dans son alcove.

G A B R I L L O N .

Il est bien juste que ce soit le mary qui fasse ces frais là.

L I S E T T E .

Affurément ce sont des ameliorations qu'on fait à sa maison.

G A B R I L L O N .

Voicy quelqu'un.

L I S E T T E .

Adieu.

S C E

SCENE II.

Mr. DE LA PROTASE,
GABRILLON.

Mr. DE LA PROTASE.

Peut-on voir Madame Thibaut ?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

Mr. DE LA PROTASE.

J'aurois bien voulu lui parler.

GABRILLON.

Pour quelque habit de reneontre peut-être ?

Mr. DE LA PROTASE.

Pour qui me prenez-vous ?

GABRILLON.

Monsieur. . . .

Mr. DE LA PROTASE.

Sçavez-vous que vous parlez au premier homme du monde pour le Dramatique, à un Bel-esprit, à un Auteur du premier ordre ?

GABRILLON.

Vous êtes un Bel-esprit, Monsieur ? Oh je ne m'étonne plus de vous voir si deguenillé. Un habit en lambeaux est le juste-au-corps à brevet du Parnasse.

Mr. DE LA PROTASE.

Ce que vous dites là ne sont pas des vers à la louange de la fortune ; néanmoins il n'est que trop vrai, que c'est assez d'être Bel-esprit pour être mal avec elle.

GABRILLON.

Oh sur ce pied-là il faut que vous soyez plus bel-esprit qu'un autre, car il paroist qu'elle vous traite plus mal que pas un. J'ai bien vû des Auteurs, mais tout franc, je n'en ai point encore vû de si mal relié que vous.

90 LA FEMME D'INTRIGUES,

Mr. DE LA PROTASE.

Patience.

G A B R I L L O N.

Et si à le bien prendre, il vous en devoit coûter moins qu'à qui que ce soit, car vôtre taille ne peut passer, tout au plus, que pour un in douze.

Mr. DE LA PROTASE.

Laisse faire, si je puis parvenir à mettre une Piece sur le Theatre sans être siflée, on me verra aussi bien étoffé qu'un autre.

G A B R I L L O N.

Comment siflée ?

Mr. DE LA PROTASE.

J'ai ce malheur là. Je fais les meilleures Pieces du monde; elles charment tous ceux à qui je les lis; mais à peine passent-elles dans la bouche des Comediens, qu'on les siffe à faux-bourdon.

G A B R I L L O N.

Il y a de certaines Pieces comme cela, que les representations gâtent. Si j'étois de vous, puisqu'elles réussissent si bien sur le papier, je me ferois apporter un fauteuil, & je les lirois moi-même en plein Theatre.

Mr. DE LA PROTASE.

J'ai un bien meilleur expedient que cela.

G A B R I L L O N.

Qui est ?

Mr. DE LA PROTASE.

D'aller discrettement au Roi.

G A B R I L L O N.

Au Roi ?

Mr. DE LA PROTASE.

Oui-da, au Roi. Ce n'est point son intention qu'on siffe personne, & c'est dans cette vue-là que je viens faire un accommodement avec ta Maîtresse. Elle connoist toute la Cour, voici un placet, qu'elle le fasse presenter par qui elle voudra, & je lui promets un

quar.

COMEDIE. 98

quart de part dans toutes les Pièces qu'on jouera dorenavant de moi où l'on ne sifflera pas.

GABRILLON.

Eh mais, eh mais, voilà pour elle un profit tout clair. Un Placet, pourroit-on en avoir la lecture ?

Mr. DE LA PROTASE.

Pourquoy non, il n'est fait que pour estre vu. Nous verrons nous verrons, Messieurs du Parterre, si vous sifflerez à l'avenir les Auteurs & les Comediens, comme on sifflait les linotes & les perroquets. PLACET AU ROY. Comme je ne puis faire pour moy, que je ne fasse en mesme temps pour tous les autres Poëtes mes confreres, j'ay trouvé qu'il estoit à propos d'adresser mon Placet au nom de toute la Communauté, des Auteurs de Paris, s'entend.

GABRILLON.

Oh c'est l'entendre.

Mr. DE LA PROTASE lit.

A U R O Y.

S I R E,

Les Auteurs molestés en dramatique, tant en vers qu'en prose de votre bonne Ville & Faubourgs de Paris, Remontent très humblement à Vostre Majesté, qu'après avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles aux plaisirs du public, leur Zelo seroit sans les jours mal reconnu par certains Quiddams indiscrets; qui de despit & impudicité se transportent journellement es lieux où lesdits Auteurs sont représenter leurs Ouvrages avec des apas de perdrix, des siflets de Chaudronniers, & autres armes offensives, desquelles si ils chargent sans misericorde tout ce que est parvenu de Auteurs sur

92 LA FEMME D'INTRIGUES,

de Theatre, avec tant de fureur, que le Comedien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher pied, & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de sifflets.

G A B R I L L O N.

Malepeste, voilà un stile bien Rabler.

Mr. DE LA PROTASE

Toutes mes pièces estoient écrites de cette locution là.

G A B R I L L O N.

Et on les siffoit ?

Mr. DE LA PROTASE.

Il poursuit de lire

Ecoutez, écoutez cecy. *Ab, SIRE, souffrez vous que le Theatre, qui est le simbole de la joye, devienne celuy de la douleur ? Je ne doute point, SIRE, que les ennemis de la Science ne représentent à Votre Majesté que nous exigeons d'elle une chose impossible, qu'il est naturel au Parterre de siffler comme à nous de parler. Je n'ignore pas non plus qu'eux, SIRE, que Plîne le naturaliste, dans son traité des Animaux, au chapitre du mouvement vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, que le lion rugit, que le taureau mugle, que le cheval hannit, que l'asne bray, & que le Parterre siffle ; je sçay dis-je tout cela comme eux, SIRE, mais Votre Majesté fait tous les jours des choses si incroyables, que nous osons esperer. . . . & cetera. Qu'en dis-tu ?*

G A B R I L L O N.

Oh pour le coup, voilà les siffleurs pris pour dupes, & les Marchands de sifflets ruinez.

Mr. DE LA PROTASE.

Je le croy comme cela. Adieu, je te laisse mon Placet, fais le voir à ta Maîtresse ; si elle réussit, & que tu sois en goust de Comedies, tu n'as qu'à te renommer à la porte de Monsieur de la Protase, mon nom est le pas-partout du Theatre.

G A B R I L L O N.

Cela n'est pas de refus. Adieu Monsieur de la Protase.

Mr.

COMEDIE.

93

Mr. DE LA PROTASE.

Adieu, ma fille, adieu.

GABRILLON.

Ah, ah ah, l'extravagant personnage ! ce Monsieur de la Protase là m'a la mine de n'être pas le moins fou de la Communauté.

SCENE III.

GABRILLON, ERASTE.

ERASTE.

Bonjour, ma chere Gabrillon.

GABRILLON.

Ah, ah, c'est vous, Monsieur, je vous reconnois à present. Vous voila dans votre naturel, je vais vous apporter une de vos écharpes.

ERASTE.

Demeure folle, où est ta Maîtresse ?

GABRILLON.

La voici tout à propos, comme si nous l'avions mandée.

SCENE IV.

Mad. THIBAUT, ERASTE,
GABRILLON.

Mad. THIBAUT.

Quoi, c'est vous, Monsieur le Conseiller ; vous voila redevenu Officier !

ERASTE.

L'habit bourgeois me portoit malheur, Madame Thibaut ; je ne l'ai porté que vingt-quatre heures, il a pensé m'en coûter cher, je me suis remis dans mon centre.

Mad. THIBAUT.

Vous avez fort bien fait, le plumet vaut mille fois mieux que la Robe.

ERASTE.

24 LA FEMME D'INTRIGUES,

E R A S T E.

Le diable m'emporte si je le quitte. Je trouverai par ton moyen peut-être quelque femme qui n'aura point de frere.

Mad. THIBAUT.

Vos affaires sont en mauvais état.

E R A S T E.

J'ai cent mille francs de bien, je dois dix mille écus; faute d'un peu d'argent comptant je suis ruiné.

Mad. THIBAUT.

Vous comptez deux fois le fonds, & vous oubliez la moitié des dettes.

E R A S T E.

Non, je ne flate point, te dis-je; mais avec cela je suis oberé.

Mad. THIBAUT.

En verité c'est grand dommage, & si vous disiez vrai, je me ferois une viayé affaire d'accommoder toutes les vôtres, & de vous marier avantageusement même.

E R A S T E.

Tu plaisantes peut-être, Madame Thibaut; mais je t'aurois plus d'obligation qu'à ma famille, & je n'en serois pas ingrat, sur mon honneur.

Mad. THIBAUT.

Vos manieres m'ont gagné l'ame. Entrez là dedans, faites un memoise de votre bien, & de vos dettes sur tout; mais qu'il soit fidel-le: je me fais fort de trouver moyen de vous tirer de l'embaras où vous estes.

E R A S T E.

Tu es une femme adorable.

Mad. THIBAUT.

Entrez là-dedans, vous dis je, voilà des gens qui ont affaire à moi; quand j'aurai fini avec eux, je vous en dirai d'avantage.

SCENE V.

Mad. THIBAUT, ARDALISE,
ORGON, GABRILLON.

GABRILLON.

C'est la Maitresse de Lisette, Madame.

Mad. THIBAUT.

Songez à m'apporter ces dentelles.

ARDALISE.

Ma pauvre Madame Thibaut, je ne sçai pas ce que je ferois sans toi. Je ne puis me laisser de te venir voir.

Mad. THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame.

ORGON.

Il est vrai que toutes les fois qu'elle sort, c'est toujours pour aller au Palais, ou chez Madame Thibaut. Si j'étois d'un temperament jaloux...

Mad. THIBAUT.

D'un temperament jaloux! sy, Monsieur, vous êtes pour cela une trop bonne pâte d'homme.

ARDALISE.

Lui? croirois-tu bien, Madame Thibaut, qu'il a eu aujourd'hui la cruauté de me mettre de mauvaise humeur?

Mad. THIBAUT.

Ah! quel meurtre, Monsieur.

ORGON.

Je lui en ai demandé pardon, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

Ah! Madame, il n'y a rien à dire.

96 LA FEMME D'INTRIGUES,
A R D A L I S E.

Vous pensez donc en être quitte ? vous savez la peine que je vous ai imposée,

Mad. THIBAUT.

Comment ?

A R D A L I S E.

Quand il me fâche, je le mets à l'amende, & tu profites toujours de cet argent là toi.

O R G O N.

Elle fait de moi tout ce qu'elle veut ; pour l'affaire d'aujourd'hui elle m'a taxé à lui donner un bureau : ça voyons, ma petite femme, on t'a dit que Madame Thibaut en avoit un, n'est-ce pas ?

Mad. THIBAUT.

On ne me l'a point encore apporté. Je ne l'attens que dans deux jours.

A R D A L I S E.

Voilà nos pas perdus, je suis au désespoir.

O R G O N.

Ne te chagrines donc point, mignonne, tu te feras malade.

A R D A L I S E.

Cela vous est bien facile à dire, & vous vous croyez par là dégagé de payer l'amende.

O R G O N.

Non, je suis prest à configner, tu n'as qu'à vouloir.

G A B R I L L O N *revenant.*

Madame, voilà cette garniture qu'on vous renvoie.

A R D A L I S E.

Qu'est-ce, Madame Thibaut ? voyons cette garniture ; elle est à vendre ?

Mad. THIBAUT.

Vous qui êtes un si bon mari, Monsieur, vous devriez bien acheter cela pour Madame.

O R G O N.

Elle a tant de dentelles, Madame Thibaut.

Mad.

MAD. THIBAUT.

Elle n'en a point de si belles, sur ma parole;

ORGON.

Ah! fy voilà un dessein bien broüillé.

ARDALISE.

Ah! mon fils, vous n'y songez pas, il n'y a point du tout de confusion dans cet ouvrage.

ORGON.

Non, mais les fleurs sont trop détachées; elles courent trop les unes après les autres.

ARDALISE.

Que dites vous? c'est ce qui en fait la beauté, & pour moi je n'ay jamais rien vü de plus agreable.

Mad. THIBAUT.

Vous estes de fort bon goût, Madame.

ARDALISE.

Je n'aurais me lasser de le voir.

ORGON.

Repliez, repliez cela, Madame Thibaut. Trop moi, mignonne, rien n'use tant la veüe que de regarder fixement des dentelles.

GABRILLON.

Celle qui les a achetées est bien fâchée de ne les pouvoir porter.

ARDALISE.

Et qui l'en empêche?

GABRILLON.

son mari est mort subitement, il n'y a que trois jours qu'il est enterré.

ARDALISE.

Ah!

ORGON.

Mignonne, comme tu cries.

ARDALISE.

Ah! mon fils, pour peu qu'une femme aime son époux, peut-elle entendre parler de la mort d'un mari sans mourir elle même de douleur?

98 LA FEMME D'INTRIGUES,

O R G O N.

Voilà une femme qui m'aime bien, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

Affurément.

A R D A L I S E.

Ah Ciel ! que t'ont fait les maris, pour être sujets à la mort comme les autres hommes ?

O R G O N.

Là, ma mie, là, je ne mourrai point, siens, va, jete le prompt.

A R D A L I S E.

Je ne sçai comme vous l'entendez ; mais pour moi, cher petit mari, je pretens mourir la première.

O R G O N.

Hé bien oui, ma mie, tout ce que tu voudras. Elle avoit bien affaire aussi de lui parler de mort, & d'enterrement.

Mad. THIBAUT.

C'est une force qui ne sçait pas la conséquence des choses qu'elle dit.

G A B R I L L O N.

Dame, qui va deviner qu'une femme aime de cette force-là ?

O R G O N.

Cela n'est pas concevable.

A R D A L I S E.

Je serois bien injuste de ne vous pas aimer, un mari qui ne m'a jamais refusé la moindre chose.

O R G O N.

Pour cela non, elle n'a qu'à souhaiter, Madame Thibaut.

Mad. THIBAUT.

A qui le dites-vous ? je le sçai mieux que personne. Voilà un habit que je lui ai vendu, par exemple, elle le trouvoit trop cher, n'est-ce pas vous qui le lui avez fait prendre malgré elle ?

A R-

COMEDIE. 99

ARDALISE.

En fait-il d'autre ?

ORGON.

Je ne m'en repens point. Cet habit là lui a fait honneur.

GABRIELON.

Et à vous aussi, Monsieur.

ORGON.

Et si vous ne me l'avez fait payer que treize pistoles en treize pièces.

Mad. THIBAUT.

Je donne tout pour rien : ces dentelles ne sont que de dix pistoles encore.

ORGON.

Dix pistoles, mignonne, dix pistoles ! ah ! j'te les donne de tout mon cœur.

ARDALISE.

Non, mon petit ami ; croyez-moi, n'allez point mettre là de l'argent, j'te vous fais faire d'ailleurs tant de dépenses inutiles.

ORGON.

Tais-toi, mignonne, c'est avoir les choses pour rien. Tenez, Madame Thibaut, voilà dix louis d'or, la passe est pour le vin du marché.

Mad. THIBAUT.

Vous faites trop bien les choses, Monsieur.

ORGON.

Mais à condition que vous avertirez ma petite femme quand il vous viendra de ces rencontres-là.

Mad. THIBAUT.

Oh, Monsieur, je n'ai garde d'y manquer. Cascaret, portez cela dans le carrosse de Madame.

ARDALISE.

Au moins, mon fils, c'est sans préjudice de l'amende.

ORGON.

Quand ce bureau sera venu, que nous le sachions au moins.

100 LA FEMME D'INTRIGUES,

MAD. THIBAUT *bas.*

Que ferai-je de cet argent ?

ARDALISE.

Tu donneras cent francs à Lisette, le reste est pour toi.

O R G O N.

Allons, m'amour, allons essayer la garniture. Je meurs d'impatience de voir si cela te siéra bien.

ARDALISE.

Adieu, Madame Thibaut.

S C E N E VI.

Mad. THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

PAR ma foi, voilà un bon homme, & une habile femme.

MAD. THIBAUT.

Mais Erasme est long-temps après son mémoire, la liste de ses dettes est un peu longue. Ah, ah, voici notre vieille Marchande de marée, elle veut un mari à toute force, je ne sçai pas qui vaudra l'être. Va dire à Erasme qu'il se dépêche.

S C E N E VII.

Mad. TORQUETE, Mad.

THIBAUT.

Mad. TORQUETE.

HUM, hum, avez-vous songé à moi, ma chère Madame Thibaut ? vous avez tant d'affaires

Mad. THIBAUT.

Si j'y ai songé, Madame Torquete ; j'ai un

COMÉDIE

un magasin de maris à vous offrir. Vous n'avez qu'à me dire comme il vous le faut : car nous ne nous sommes point encore assez compliqués.

Mad. TORQUETE.

Comme il me le faut, hélas ! ma pauvre Madame Thibaut, j'aurai beau chercher, je n'en trouverai jamais qui vaille le défunt. Hum, hum.

Mad. THIBAUT.

He, qui vous contraint d'en chercher ? voilà de nos veuves. Le mari meurt à Pâque, portion de lit à louer pour la S. Jean.

Mad. TORQUETE.

Comment voulez-vous que je fasse ? Si vous sçavez le peu de cas que l'on fait d'une veuve & j'ai des enfans qui me manquent de respect, des Fermiers qui ne me payent point, des Creanciers qui me persecutent ! il n'y a pas jusqu'à un fripon d'Apôticairé, qui comme je sortois de chez moi a eü l'insolence de me donner ses parties en presence de dix personnes, Hum, hum.

Mad. THIBAUT.

Voilà une mauvaise tour, Madame Torquete.

Mad. TORQUETE.

J'en l'ay que par habitude.

Mad. THIBAUT.

Mais vraiment cela m'étonne que vous soyez ainsi persecutée, vous estes si riche.

Mad. TORQUETE.

J'aurai mes comptes faits plus de quatre cens & tant de mille livres ; mais comme il n'y a que cinq semaines & trois jours que le pauvre Monsieur-Torquete est défunt, nos affaires ne sont point encor réglées, mes enfans me sont enragés, & un mari, Madame Thibaut, m'est absolument nécessaire. Hum, hum.

102 LA FEMME D'INTRIGUES,

Mad. THIBAUT.

Je vous entens , vous ne vous mariez simplement que pour avoir un appuy.

Mad. TORQUÈTE.

Justement.

Mad. THIBAUT.

Ainsi vous ne vous souciez pas fort d'avoir un jeune homme.

Mad. TORQUÈTE.

Un jeune homme , ah l'horreur ! il seroit beau qu'on me prit pour la grand'mere de mon mary , comme il est arrivé à des femmes de ma connoissance.

Mad. THIBAUT.

Oui , mais il ne faut pas aussi qu'il soit si vieux ; car enfin quelle protection pourriez-vous attendre d'un homme de soixante ans , par exemple.

Mad. TORQUÈTE.

Ah ! soixante ans , sy.

Mad. THIBAUT.

Bien , cinquante-cinq.

Mad. TORQUÈTE.

Mais , Madame Thibaut , vous n'y songez pas. Qui est l'homme qui songe à se marier à cet âge-là ? Hem.

Mad. THIBAUT.

Et un de cinquante ?

Mad. TORQUÈTE.

Quelle est la femme qui en voudroit ?

Mad. THIBAUT.

C'est à dire que vous butez à un de quarante.

Mad. TORQUÈTE.

Voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert ?

Mad. THIBAUT.

Vraiment c'est plus votre affaire que la mienne.

Mad. TORQUÈTE.

C'est que comme mes enfans sont jeunes , pour les tenir plus long-temps dans leur devoir.

voir, ils auroient besoin d'un beaupere qui ne vicillit pas si-tôt.

Mad. THIBAUT.

Et vous dites que vous ne voulez pas d'un jeune homme.

Mad. TORQUETE.

Hé mais, un homme est-il si frune à vingt-sept ou vingt-huit ans, par exemple ? je sçay bien ce que je fais, voyez-vous.

Mad. THIBAUT.

On le voit bien.

Mad. TORQUETE.

Plus j'auray d'enfans de ce mariage, & plus ce sera me vanger des enfans du premier lit.

Mad. THIBAUT.

Vous avez du fiel, Madame Torqueté, vous aimez les vengeances qui durent.

Mad. TORQUETE.

Ce sont des coquins que je ne sçauois trop punir.

Mad. THIBAUT.

Tenez, voilà peut-être l'homme de Paris le plus propre à vous vanger de vos enfans.

Mad. TORQUETE.

Ah que voilà bien ce qu'il me faudroit.

Mad. THIBAUT.

Gardez-vous bien de tousser au moins.

Mad. TORQUETE.

Je me retiendray, laissez-moy faire.

SCENE VIII.

Mad. THIBAT, Mad. TORQUETE. ERASTE.

ERASTE.

Tien ma chere Madame Thibat, voilà le memoire de mes dettes aussi fidelle que tu me l'as demandé.

E 4

Mad.

104 LA FEMME D'INTRIGUES,

Mad. THIBAUT.

Paix, remettez ce papier dans votre poche. Voila une riche veuve que je pretens vous faire épouser.

Mad. TORQUETE.

Hem, hem, hem.

ERASTE.

Voila une riche veuve qui a un vilain flume.

Mad. THIBAUT.

Eh tant mieux. Combien de maris voudroient que leurs femmes en eussent un semblable!

ERASTE.

Mais tu vois bien.

Mad. THIBAUT.

Servez ce papies vous dis-je, & retournez dans ma chambre, j'ai à vous parler.

Mad. TORQUETE.

Comme il me regarde, ma physionomie luy revient sans doute.

Mad. THIBAUT. à Mad. Torquete.

Jé vai sonder un peu ses sentimens, & je reviendrai dans un moment vous en rendre compte.

SCENE IX.

Mad. TORQUETE seule.

Oui, oui, faites. Ah le beau jeune homme! il s'en faut bien ma foy que Monsieur Torquete fut coupé de ce senslà; mais qu'est-ce qui est tombé de ses poches, ne seroit-ce point quelque lettre de galanterie? Voyons un peu cela. La jeunesse est sujette à caution quelquefois.

Elle lit.

Memoire de ce que je dois.

Oh, oh, Voicy dequoy me rendre sçavante.

Pre-

Premierement, huit cens pistoles au Chevalier Codille pour argent du jeu.

Ab, ah! c'est doné un joüeur.

A la Loupeix pour façons de jupes & de manteaux, trois mille livres.

Ouida, je me souviens bien qu'il y avoit icy du corillon.

A Forel tant en bouteilles de vin que pour des repas portez en Ville.

Il est yvrogne par dessus le marché.

A la Pressaye

Voyons le total, je n'attrois jamais fait.

Où donc est-il? la légende est longue.

Somme totale vingt-neuf mille livres.

Et je voudrois après cela de ce Dancosteux, hem, hem, à quelque chose le malheur est bon, je n'ay qu'à souffler tout à mon aise.

S C E N E X.

Mad. THIBAUT, Mad. TORQUETE, ERASTE.

Mad. THIBAUT.

N Otre affaire va le mieux du Monde.

Mad. TORQUETE.

Hem, hem, hem.

Mad. THIBAUT.

Eh sy donc, vous n'y songez pas.

Mad. TORQUETE.

Laissez-moi souffler, l'affaire est rompue.

Mad. THIBAUT.

Comment donc?

ERASTE *resonnant.*

Vous voila terriblement enrhumée, Madame.

Mad. TORQUETE.

Vous voyez, Monsieur.

ERASTE.

Il est cruel qu'une aussi aimable personne...

106 LA FEMME D'INTRIGUES

Mad. TORQUETE.

Croyez moi, Monsieur, ne faites point de dépense en compliments. Je ne suis point d'humeur à payer, pour vous ny Forch, ny le Chevalier Codille.

Mad. THIBAUT.

En voici bien d'une autre.

ERASTE.

Que veut dire ceci ? aurais-je.....

Mad. TORQUETE.

Il faut vous tirer de peine, Monsieur. Tenez, voilà ce qui m'en a tant appris.

Mad. THIBAUT.

à Mad. Torquette.

à Eraste.

Vous jouez de bonheur. Quelle étourderie !

ERASTE lit.

Du septième Octobre. Quatre francs pour une médecine. Vous me donnez des parties d'Apoticaire, Madame.

Mad. TORQUETE.

Pardon, Monsieur, j'ai pris un papier pour l'autre.

ERASTE.

Non pas, s'il vous plaît. Vous avez vu mon mémoire, je profiterai de la méprise.

Mad. TORQUETE.

Cela ne se fait point.

ERASTE.

Mémoire des drogues & médicamens qui ont été fournis pour l'entretenement de la santé de Madame Torquette

Mad. TORQUETE.

Mais, Monsieur.

ERASTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Torquette.

Premièrement, pour avoir pendant quinze jours étudié le tempérament de Madame, deux cens cinquante livres.

Oh, oh, je ne croyois pas que les Apo-
ti-

COMEDIE. - 107

ticaires fissent payer leurs speculations.

Mad. TORQUETE.

Vous me poussez furieusement, Monsieur,
hem, hem.

ERASTE.

Donnez-vous patience, Madame Torquete.

Pour avoir trois fois la semaine pendant un
an, remonté de filasse neuve les pompes avec
quoi Madame prend ses remedes.

Vous vous faites pomper, Madame Tor-
quete ?

Mad. TORQUETE.

Mort de ma vie, rendez-moi mes parties,
onne les a pas faites pour vous divertir.

ERASTE.

En donnant donnant, Madame Torquete,
sendez-moi mon memoise, ce n'est pas pour
vous que je l'ai dressé.

Mad. TORQUETE.

Le voilà, Monsieur, votre memoire.

ERASTE.

Et voilà vos parties, Madame.

Mad. TORQUETE.

Ne me parlez jamais de mariage, Madame-
Thibaut, m'en voilà dégoutée pour toute ma
vie.

Mad. THIBAUT.

Si Monsieur ne vous accommode pas, je vous
en ferai voir d'autres.

ERASTE.

La vieille folle!



S C E N E X I.

Mad. THIBAUT, ERASTE.

Mad. THIBAUT.

Vous l'avez un peu trop poussé ; malgré votre mémoire les choses auroient pû faire encore.

E R A S T E.

Moi, j'aurois épousé Madame Torquete, ma pauvre Madame Thibaut. Voilà deux aventures dans le même jour qui me persuadent que je ne suis point né pour la société, & malgré le desordre de mes affaires, j'aime mieux vivre garçon mal-aisé, que d'avoir obligation à une vieille, ou à une coquette. Adieu, je re laisse mon mémoire, si tu peux me rendre service, je n'en serai pas méconnoissant.

S C E N E X I I.

Mad. THIBAUT, GABRILLON,

G A B R I L L O N.

J'Attendois qu'il sortit pour laisser entrer Cleante.

Mad. THIBAUT.

Y a-t-il long-temps qu'il est revenu ?

G A B R I L L O N.

Il ne fait que d'arriver, le voici.

SCENE XIII.

Mad. THIBAUT, LA RAME'E,
GRABILLON.

LA RAME'E.

LE Contrat est dressé, Madame, il ne man-
que plus rien à mon bonheur qu'un mot de
votre belle main. Montons dans mon carosse,
Madame, & venez le mettre ce mot précieux
qui va m'assurer toute la félicité de ma vie.

Mad. THIBAUT.

Ce moment me fait trembler, Cleante, &
la présence d'un Notaire.....

CASCARET.

Madame, voilà un Monsieur le Commis-
saire qui vient vous rendre visite en robe dé-
trouffée.

Mad. THIBAUT.

Ah juste Ciel ! que pourroit-ce être ?

LA RAME'E.

Qu'est-ce, Madame ?

SCENE XIV.

Mad. THIBAUT, LE COMISSAIRE,
DORANTE, LA RA-
ME'E, GABRILLON.

LE COMMISSAIRE.

N'Est-ce pas vous qu'on appelle Madame
Thibaut Madame ?

Mad. THIBAUT.

Ne me perdez pas, Monsieur, je vous en
conjure.

LA FEMME D'INTRIGUES,

LA RAME'E.

Ceci ne prend pas un bon train.

DORANTE.

Oui, Monsieur; c'est une coquine qui a recélé de la vaisselle que mon fils a volée à sa mère.

LA RAME'E.

Messieurs, prenez garde à ce que vous faites. Madame est une femme de qualité.

DORANTE.

Point, Monsieur, mon fils m'a tout dit; c'est une malheureuse qui sous prétexte de revendre des hardes, a mille nippes à un chaum dont elle se fait honneur, pour attrapper quelque drape.

LA RAME'E.

Comment, Madame de Bretagne, vous vous jouez à un Gasteon, & à un Gasteon Capitaine.

SCENE DERNIERE.

Mad. THIBAUT, LE COMMIS-
SAIRE, JOLICOEUR, DO-
RANTE, LA RAME'E.

LA RAME'E.

Voilà, mon plume Jolicoeur, le plus infortuné de tous les hommes.

JOLICOEUR.

Comment donc? Sçais-tu déjà que Cleante notre Capitaine est là-bas?

LA RAME'E.

Que me dis-tu?

JOLICOEUR.

Que voilà pris comme un sot. Le Guet à cheval est à la grande porte, & le Guet à pied

COMEDIE. III

à pied à celle de derrière , regarde par où tu veux sortir.

L A R A M M E ' E.

Moi sortir ? quelque sot. Je m'enfonce dans l'appartement ; s'ils ont affaire de moi , qu'ils y viennent.

Mad. T H I B A U T.

Quoi , vous n'êtes donc pas Cleante ?

L A R A M M E ' E.

Ce ne sont plus là vos affaires. A fourbe , fourbe & demi , Madame : finissez avec ces Messieurs , je vous le conseille.

Mad. T H I B A U T.

Quelles aventures !

D O R A N T E.

Vous voyez bien , Monsieur , qu'on ne peut manquer de s'asseuser de cette coquine-là.

Mad. T H I B A U T.

Hé point de bruit , Messieurs , je vous prie ; je rendrai la vaisselle & les trois cens pistoles. Passons là-dedans , vous serez contents de moi.

L E C O M M I S S A I R E.

Allons , Monsieur , il faut que chacun vive.

F I N.



1. The first part of the document is a letter from the Director of the Bureau of the Census to the Director of the Bureau of the Interior, dated August 1, 1954. The letter discusses the Bureau's plans to conduct a study of the land use patterns in the United States.

2. The second part of the document is a report by the Director of the Bureau of the Census, dated August 1, 1954. The report discusses the Bureau's plans to conduct a study of the land use patterns in the United States.

3. The third part of the document is a report by the Director of the Bureau of the Census, dated August 1, 1954. The report discusses the Bureau's plans to conduct a study of the land use patterns in the United States.

4. The fourth part of the document is a report by the Director of the Bureau of the Census, dated August 1, 1954. The report discusses the Bureau's plans to conduct a study of the land use patterns in the United States.

5. The fifth part of the document is a report by the Director of the Bureau of the Census, dated August 1, 1954. The report discusses the Bureau's plans to conduct a study of the land use patterns in the United States.

L E S
C U R I E U X
D E
C O M P I E G N E .
C O M E D I E .

De MR. D A N C O U R T .



A L A H A Y E ,
Chez E T I E N N E F O U L Q U E , Mar
chand Libraire dans le Pooten.

M. D C. X C I X

ACTEURS.

LE CHEVALIER de Fourbignac, }
CLITANDRE, } Off.
Aors.

FRONTIN, valet de Clitandre.

Mad. PINUIN, Hôteſſe des trois Rois.

GUILLAUME, Conſin de Mad. Pinuin.

Mad. ROBIN, Bourgeoiſe de Paris.

Mad. VALENTIN.

ANGELIQUE, Fille de Mad. Valentin.

Mr. MOUFLARD, Marchand de galon d'or.

Mr. VALENTIN, Marchand de Drap.

Plusieurs Soldats, Officiers, Vivandiers, &c.

Un petit Greffier.

La Scène eſt au Camp de Compiègne.



L E S
C U R I E U X
D E
C O M P I E G N E .
C O M E D I E .

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *seul.*

H cadedis , je n'y comprends rien ; comment , parce que j'ai perdu mon argent ; je deviens triste au milieu des plaisirs & des agrémens d'un Camp paisible ; hé , où est donc ton esprit , Chevalier de Fouabignac ? qu'est-il devenu , mon enfant , crains-tu de demeurer court , toi dont la

4 LES CURIEUX

cervelle est le magazin des expediens, Ah! te voilà, bon jour l'ami Frontin, comment se porte ton Excellence ?



S C E N E I I.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

FORT au service de la vôtre, Monsieur le Chevalier : Mais vous, comment vous en va ?

LE CHEVALIER.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde, toujours gay, gaillard, accablé d'honneurs & comblé de dettes, sans amour Dieu merci, sans argent de par tous les diables.

FRONTIN.

C'est tout comme chez nous, & à l'amour près, dont mon Maître a bonne provision, vos destinées sont assez pareilles.

LE CHEVALIER.

Oh cadedis ! je le défie d'être aussi gueux que je le suis, je te parle confidemment, je fais figure en apparence, toujours bonne table, beaucoup de vin, les Hautbois du Regiment, force Bergeres de Paris, quelques Provinciales, maintes Villageoises dansent les soirs devant ma Tente, je me donne ainsi le Bal à peu de frais, je n'ai pas quatre pistoles,

DE COMPIEGNE. 5

les, & je me divertis toujours, tout coup
vaille.

FRONTIN.

Vous êtes heureux d'avoir bon credit.

LE CHEVALIER.

Sandis je le prens à telle fin que de raison,
& je ne suis embarassé que d'une certaine gros-
se hôtesse chez qui j'ai mis loger à mes dépens
des incommodes de Paris, moitié Bourgeois,
moitié Bourgeoises, qui sont très indiscre-
tement venu me rendre ici visite.

FRONTIN.

Hé de quoi diantre vous avifez-vous de dé-
frayer cette caravane, ce sont bien là les al-
lures d'un homme de votre pais.

LE CHEVALIER.

Paix, tay toi, je leur garde bonne, ce
sont de bonnes connoissances subalternes de
robe Marchands, usuriers, pour la plûpart,
je suis un peu sur leurs parties; je m'y veux
mettre pour davantage, & je leur paye con-
scientieusement par avance l'interest de leur
argent, parce que le principal est mal assuré.

FRONTIN.

Cela est de bonne foi pour un Chevalier de
Gascogne, & je croyois qu'il n'y avoit que
mon Maître capable d'une si grande délicates-
se de conscience.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

Nous sommes dans la même chryse que
vous, Monsieur, Monsieur Nicolas Valen-

6 LES CURIeux

un honnête Marchand qui fournit le Regiment, Madame Judith Valentin sa femme, Mademoiselle Angelique Valentin leur fille, avec d'autres Bourgeois & Bourgeoises des environs de la rue du Roule se sont avisés de venir voir le Camp, Monsieur mon Maître, qui est fort liberal, quoi qu'il n'ait pas le double, les a generousement regalez presque tous les jours : On a fait de grands repas, nous en avons fait les honneurs ; mais je serois d'avis d'en laisser payer la dépense à nos bourgeois, qu'en dites-vous.

LE CHEVALIER.

J'opinerois de même pour les miens si je n'envisageois les suites.

FRONTIN.

Ce qui nous embarasse le plus nous autres, c'est que mon Maître est amoureux de Mademoiselle Valentin la fille, cela nous pique d'honneur, voyez-vous, & il faut ou crever, ou faire bien les choses.

LE CHEVALIER.

Tu as raison, le voici ton Maître.



SCE-



S C E N E I I I.

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

CLITANDRE.

AH, mon pauvre Frontin, je suis au desespoir. Bonjour, Chevalier, comment te portes-tu ?

LE CHEVALIER.

Aussi mal que toi : Qui te desesperes ?

CLITANDRE.

Je suis dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie.

LE CHEVALIER.

Hé bien, donne la main, je t'en offre autant, je ne suis pas mieux.

CLITANDRE.

Sçais tu la cause de mes chagrins ?

LE CHEVALIER.

Si je la sçais, je la ressens comme toi-même, je suis dans le cas, te dis-je.

CLITANDRE.

Toi, Chevalier, tu serois amoureux.

LE CHEVALIER.

Amoureux moi, je ne connois l'amour que chez autrui, ce n'est point par le cœur que nous nous ressemblons, mon ami, c'est par la bourse.

8 LES CURIÉUX
CLITANDRE.

Ah, c'est encore un surcroît à mon malheur, je n'ai pas un sol, mon pauvre Chevalier.

LE CHEVALIER.

Amoureux & gueux, ces deux qualitez séparément ne sont pas fort bonnes, c'est bien diable quand le hazard les met ensemble.

CLITANDRE.

Mon pauvre Frontin que ferons-nous, parle ?

FRONTIN.

Ma foi je ne sçai, Monsieur : ce qui me paroît de plus facile, c'est que vous consoliez Monsieur le Chevalier, que Monsieur le Chevalier vous console, & que je vous exhorte tous deux à prendre patience ; car je ne voy pas que nous soyons en état de nous rendre réciproquement d'autre service.

LE CHEVALIER.

Cadedis pourquoi non, associons nos infortunes & nos sçavoir faire ; allons, un coup de desespoir, Frontin

CLITANDRE.

Il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour me tirer de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Moi, j'escaladerois le Firmament pour en sortir avec honneur.

FRONTIN.

Mais si vous vous trouvez tant de résolution, il y auroit un moyen....

CLITANDRE.

Quel est il, parle?

FRONTIN.

Il est un peu scabreux, à la vérité; mais pour franchir un mauvais pas.

LE CHEVALIER.

Explique toi seulement, dépêche.

FRONTIN.

Ne pourrions-nous point aller en parti sur le grand chemin de Paris, il y auroit-là de bons coups à faire.

CLITANDRE.

Tu perds l'esprit, Frontin.

FRONTIN.

Point du tout, Monsieur, aux environs d'un Camp il n'y a point de mal d'aller en parti; la curiosité a rendu la Bourgeoisie de Paris très-voyageuse: quel inconvenient trouveriez-vous de faire payer au premier venu les frais que nous sont venu faire ici leurs Camarades.

LE CHEVALIER.

L'expédient me plairoit assez, si je n'aprehendois les conséquences.

FRONTIN.

Mais écoutez, cela peut avoir des suites, vous avez raison, voyez.

CLITANDRE.

Si tu n'imagines pas autre chose, je ne vois pas...

LE CHEVALIER.

Oh cadedis, je tiens une idée qui vaut je croy son pesant d'or.

A 5

FRON

10 LES CURIEUX
FRONTIN.

Je ne suis point jaloux de l'invention, parlez.

CLITANDRE.

Dy nous ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Tu ne veux pas te broïiller ouvertement avec ta compagnie Bourgeoise, j'ai quelque sorte de ménagement pour la mienne, tout cela est dans les regles, il faut de la bonne foy, de la politesse, & du sçavoir vivre : Mais...

FRONTIN.

Où ce mais là nous menera-t'il ? voyons.

LE CHEVALIER.

Abandonnons nous réciproquement nos curieux, vous ferez ce que vous pourrez des miens & des vôtres, moi j'en tirerai raison, sur ma parole.

CLITANDRE.

Que dis-tu de cette imagination, Frontin ?

FRONTIN.

Cela m'ouvre l'esprit, Monsieur ; nôtre Monsieur Valentin, à son négoce près, est un Bourgeois aussi bourgeois & aussi neuf...

LE CHEVALIER.

Les miens sont à peu près de même, habiles gens dans leur commerce ; mais d'autre part très imbecilles.

FRONTIN.

Voilà de bons sujets, il faudroit un peu raisonner là-dessus.

LE

DE COMPIEGNE. II
LE CHEVALIER.

Allez raisonner de cecôté, je vous rejoins
dans le moment même.

CLITANDRE.

Qui t'empêche de venir avec nous.

LE CHEVALIER.

Une grosse Hôteſſe de ces quartiers que je
vois venir, comme je lui dois, je la ménage,
& je voudrois bien, en cas de beſoin, qu'elle
fut femme d'accommodement.

FRONTIN.

Comment, & c'eſt Madame Pinuin, la
Maîtreſſe des trois Rois.

CLITANDRE.

Madame Pinuin !

LE CHEVALIER.

Juſtement, vous la connoiſſez.

FRONTIN.

Si nous la connoiſſons, elle a été Femme
de Charge d'une fille d'Opera, chez qui nous
ſoupiſſons quelquefois ; c'eſt une fort bonne
pâte de femme, & dans le deſſein que nous
avons, nous pourrions bien avoir beſoin
d'elle.

LE CHEVALIER.

Ouy : je vais la mettre dans ma manche,
laiſſez faire, & retirez-vous, je ne vous ferai
pas attendre.



SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, Mad. PINUIN.

LE CHEVALIER.

HE bien, qu'est-ce, la belle Hôteſſe, fi-tôt que je vous apperçois j'écarte les importuns, comme vous voyez, & je connois à vôtre phifionomie que je ne vous fais pas chagrin, ſimpathiferions-nous enſemble quelque tant ſoit peu par aventure.

Mad. PINUIN.

Pourquoi non, Monsieur le Chevalier, j'aime les gens de bonne humeur, & de tous les Gaſcons que j'ai jamais vû vous me paroiffez le plus drôle & le plus divertiffant, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Auſſi ſuis-je, quel goût de femme, Devenez veuve, Mad. Pinuin, je fais vôtre fortune, devenez veuve encore une fois, & je vous épouſe.

Mad. PINUIN.

Que je devienne veuve, il y a trois ans que je le ſais, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment vous l'êtes ? quoi ce gros vivant qui ordonne tout dans la maiſon, qui tranche, qui taille, qui rogne.

Mad. PINUIN.

Ce n'eſt que mon Compere, Monsieur le Chevalier.

L E.

DE COMPIEGNE. 13
LE CHEVALIER.

Vôtre Compere ! Hé bien devenez veuve
du Compere , & nous ferons nos conditions.

Mad. PINUIN.

Il n'y a point de conditions à faire entre
vous & moi , j'ai d'autres vûes pour vous ,
Monsieur le Chevalier , je veux faire vôtre for-
tune à vous qui m'offrez de faire la mienne.

LE CHEVALIER.

Ma fortune à moi , cadedis , je vous mets
à même , parlez.

Mad. PINUIN.

Avez-vous le cœur libre , Monsieur le Che-
valier ?

LE CHEVALIER.

Si j'ai le cœur libre ; j'entens ; j'ai fait quel-
que passion dans le país , & cadedis , pauvre
Chevalier , ne seras tu jamais corrigé de trop
d'ascendant sur les Dames.

Mad. PINUIN.

Cela viendra , ne vous affligez point ; &
dites moi naturellement si vous pouvez dispo-
ser de vous.

LE CHEVALIER.

En faveur de qui , ma chere enfant , si c'est
une vieille neant , je suis loué ; si c'est une jeu-
ne nous passerons bail quand il lui plaira.

Mad. PINUIN.

Ce n'est point un bail dont il est question ,
c'est un bon Contract de mariage.

LE CHEVALIER.

Bail ou Contract , je ne dispute point des ter-
mes , sçachons seulement qui ce peut être.

14 LES CURIEUX.

Mad. PINUIN.

C'est Madame Robin.

LE CHEVALIER.

Qui cette gaillarde Bourgeoise qui a tousjours un pied en l'air.

Mad. PINUIN.

Elle-même justement.

LE CHEVALIER.

Hé c'est la Maîtresse de Monsieur Mouflard, un de ces Messieurs que j'ai logé chez vous ; c'est avec lui qu'elle est venue de Paris, ils sont fiancez depuis quatre jours.

Mad. PINUIN.

Elle se défiancera si vous voulez, l'air du Camp lui a donné une noble aversion pour son fiancé, & un goût pour tout ce qui s'appelle homme d'épée.

LE CHEVALIER.

Oh cadedis, le goût est trop general.

Mad. PINUIN.

Vous en profiterez seul, & de trente mil écus d'argent comptant que je vous offre de sa part, aux conditions de l'épouser.

LE CHEVALIER.

Trente mil écus, Madame Pinuin, je ne me sens point de répugnance dans cette affaire ; agis donc, acheve, termine, je me repose sur tes soins, & sur mon mérite ; elle m'aime sans trop me connoître, quand elle me connoitra qui pourroit elle me préférer.

Mad. PINUIN.

Il n'a pas mauvaise opinion de sa petite personne.

LE

DE COMPIEGNE. 15.
LE CHEVALIER.

Ecoute, au moins vois où tu m'embarque, je compte là dessus ; si l'affaire manque il faudra me faire credit, j'en avertis : sans adieu mon aimable Hôteffe.

Mad. PINUIN.

Jusqu'au revoir, Monsieur le Chevalier.



S C E N E V.

Mad. PINUIN, GUILLAUME

Mad. PINUIN.

L'Affaire ne manquera pas, à ce que je prévois ; la Dame est éprise du Galcon, le Galcon est fort épris des trente mil écus. Oh par ma foy, Monsieur Moufflard, vous vous repentirez à Compiègne de m'avoir refusé credit à Paris quand je n'étois que femme de chambre.



S C E N E VI.

GUILLAUME, Mad. PINUIN.

GUILLAUME.

Serviteur à la Conscience Pinuin, comment se porte-t-elle ? est-ce qu'elle est devenue folle, il m'est avis qu'elle parle toute seule.

Mad.

Mad. PINUIN.

Je réfreshissois sur certaines petites affaires.

GUILLAUME.

Parguenne vous les faites bien vos petites affaires, & vous êtes une futée comere pour une Compiegnoise.

Mad. PINUIN.

Hela, Monsieur Guillaume, vous n'êtes pas trop nigant pour un Picard, & vous entendez assez bien vos petits interêts, aussi bien que moi.

GUILLAUME.

Dame acôtez, quand je sommes une fois déniaisez nous autres Picards, je ne nous changerions pas contre certains badauts qui n'ont rien vû, tatigné la plaisante eugeance.

Mad. PINUIN.

Vous n'avez pas mal fait vôtre compte avec eux, & le voisinage du Camp ne vous vous a point apporté de dommage.

GUILLAUME.

Oh pour stila, non, je me suis avisé de tenir Cabaret dans nostre Farme, c'est un bon mestier Coufcine, n'angagne ce qu'on veut, j'avons morgué eu du monde jusques dans nos étables, & si ils y couchoient tretous sur de la litiere à vingt sols par teste tant qu'ils en voulient: oh morgué j'ay bien vendu mes danrées.

Mad. PINUIN.

Et n'est il pas jstte que ces Curieux de Paris payent un peu cher le plaisir de voir un Camp.

GUIL

DE COMPIEGNE. 17
GUILLAUME.

Parguenne ils seraint encore trop heureux quand il leur en coûteroit dix fois davantage ; ils avont vû une armée une fois comme alle campe, comme alle file, comme alle marche, comme alle décampe, comme alle... que sçais je moi tatigné ; quand ils seront retournez chez eux comme ils debagouleront tout ça dans leur voisinage.

Mad. PINUIN.

Ceux qui ne l'auront pas vû seront fâchez d'en avoir manqué l'occasion, je gage.

GUILLAUME.

C'a se pourra fort bien pour les hommes, encore passe, n'an leur pardonne; mais ces Bourgeoises que venont-elles faire icy ?

Mad. PINUIN.

La curiosité est plus pardonnable aux femmes, qu'aux hommes, &...

GUILLAUME.

Hé fy morgué, c'est se moquer, la curiosité est permise à de certaines femmes ; mais à des Marchandes, à des Cabarriers, à des Procureuses: Filt-ce que c'est leur besogne de quitter leur ménage, & de s'en venir à l'Armée.

Mad. PINUIN.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison.

GUILLAUME.

Il y a morgué desces maïques là qui avont fait garder la maison aux Procureurs pendant qu'elles s'en venont icy courir la prerantaine avec des Maïstres Clercs.

Mad.

18. LES CURIEUX.

Mad. PINUIN.

Cela n'est pas bien.

GUILLAUME.

Je voudrois parguenee , pour la rareté de
faire qu'on en fit tant seulement passer queuques
demy douzaine par les baguettes , ça leur ap-
prendroit à demourer cheux elles.

Mad. PINUIN.

C'est dommage que le Cousin n'ait pas
grande autorité , il s'en serviroit bien judi-
ciellement.

GUILLAUME.

Tatiguenne oüy , je n'aime point les fortes
gens , & je ne fis jamais plus ravy que quand on
les batte.

Mad. PINUIN.

Cela est de bon sens.

GUILLAUME.

Tenez , Cousine , j'estois ces jours cy dans
la joie de mon cœur.

Mad. PINUIN.

Et à propos , dequoy ?

GUILLAUME.

Deux nigants qui logient chez nous , un Ar-
vocat & un Apotiquaire.

Mad. PINUIN.

Mé bien ?

GUILLAUME.

Ils avoient morgué de blancs justaucorps tout
chamarez d'or , & ils etoient moitez comme
des Saint George , ils fesoient les olibrius dans
les commencemens , mais ils avont le caquet
bien rabattu à l'heure qu'il est.

Mad.

Mad. PINUIN.

Comment donc ?

GUILLAUME.

Des egrefins de ce Camp les-avont fait joïter & ils leurs avont tout gagné l'argent, les justaucorps, & les montures, les badauts s'en retournont en veste à Paris par des chemins de traverse, & si ils ne feront pas grand che-
re sur la route, morgué que c'est bien fait.

Mad. PINUIN.

Mais ces gens là dont vous vous moquez vous apportent de l'argent, Cousin.

GUILLAUME.

Bien entendu voicement, je profite de leurs sottises ; mais je m'en goberge, ainsi va le monde, ç'est-il deffendu.

Mad. PINUIN.

Non vraiment.

GUILLAUME.

Il y a encore chez vous des originaux, à qui j'ay opinion qu'on jouëra quelque piece.

Mad. PINUIN.

Et qui sont-ils ces originaux là ?

GUILLAUME.

Je ne sçais morgué pas bien, mais ils sont de la connoissance d'un certain Officier que je viens chercher icy, & ce certain Officier a un certain valer: Hé parquô le vela tenez, Cousine, ce n'est morgué pas un sot que ce diô-
le-là.

Mad. PINUIN.

Non vraiment, c'est un parçon de ma con-
noissance, & vous me ferez plaisir de me laisser
avec luy.

GUIL.

20 DES CURIEUX
GUILLAUME.

Ouy, Mais quand vous en aurais fait vous me le livrerai, j'ay aussi queuque affaire avec ly moy, Couseine.

SCENE VII.

FRONTIN, GUILLAUME.

FRONTIN.

AH! ah! c'est vous, Monsieur Guillaume.
GUILLAUME.

Vôtre Maître m'a dit que je me trouville icy, qu'il avoit queuque chose à me dire; & comme ces personnes qu'il a logé cheux nous s'en allont demain, je croy qu'ils ne demandont point à compter; je voudrois bian sçavoir ou d'eux ou de ly qui me baillera de l'argent; est je suis homme d'accommodement, il ne m'importe pas qui m'en baille, pourvû que j'en aye.

FRONTIN.

Vous en aurez, je regleray cela moy: Quand boirons nous ensemble.

GUILLAUME.

Pargué tout à l'heure, le plûtoft vaut le mieux; finissez avec la Couseine, je m'en vois cheux elle faire tirer du meilleur: si vous tardez trop je boiray tout seul en vous attendant, & vous me trouverais peut être yvre. Sans adieu, Monsieur Frontin, vôtre valet, Couseine.

SCÈ-



S C E N E VIII.

FRONTIN, Mad. PINUIN.

FRONTIN.

QUoy ! c'est vôt're Cousin que ce Monsieur Guillaume, Madame Pinuin ?

Mad. PINUIN.

Fort à vôt're service, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Ce Gentilhomme-là ne fait point de dés-honneur à la famille, au moins, & jecroi qu'avec un peu de vos lumieres il pourroit faire quelque chose dans le monde.

Mad. PINUIN.

S'il avoit pris quelques-unes de vos leçons seulement.

FRONTIN.

J'ay envie de luy en donner pour voir, & de luy faire dès aujourd'huy son apresentif-
fage ; mais toy en faveur de l'ancienne con-
noissance serois-tu d'humeur à rendre un bon
office à mon Maître.

Mad. PINUIN.

De tout mon cœur ? Dequoy s'agit-il ?

FRONTIN.

Je vais te l'expliquer, il est amoureux, pré-
mierement.

Mad. PINUIN.

Amoureux ; Mais écouté donc, Frontin.

FRON

22 LES CURIEUX
FRONTIN.

Oh il n'est pas icy question d'un mariage d'Opera, nous avons des veuës raisonnables.

Mad. PINUIN.

Sur ce pied là tu n'as qu'à parler, quel est l'objet de son amour?

FRONTIN.

Une petite personne qui, avec son pere, & sa mere, est logée chez le Cousin Guillaume.

Mad. PINUIN.

Et quelles gens sont ce que le pere & la mere?

FRONTIN.

Le pere est Monsieur Valentin un honnête homme Marchand de nos amis, & la mere, la mere est femme du Pere.

Mad. PINUIN.

Je comprends cela : mais si ton Maistre est dans le dessein d'épouser leur fille, il leur fait honneur ; quelles difficultez y-a-il à vaincre. je n'y en vois pas pour moy.

FRONTIN.

Tu n'y en vois pas, je vais t'y en faire trouver moy, donne-toy patience, cet honnête Marchand est un Bourgeois fort riche, & mon Maistre est un Gentilhomme fort guenx.

Mad. PINUIN.

Cela rend l'affaire épineuse. tu as raison.

FRONTIN.

Autre difficulté ; le bon-homme sçait le mauvais état de nos affaires, il a aidé luy même à les deranger, en nous vendant tres-cher,

DE COMPIEGNE. 23

trés-cher, à crédit, de mauvaises marchandises, qu'il nous faisoit revendre comptant à très bon marché, & en nous prêtant quelquefois cent pistolles dans le besoin, dont il tiroit des billets de mille écus.

Mad. PINUIN.

Mais vraiment c'est un usurier que ce Marchand-là.

FRONTIN.

Un usurier, oh parlez mieux, c'est bien un fripon, Madame Pinuin.

Mad. PINUIN.

Et ton maître veut épouser la fille d'un fripon.

FRONTIN.

Le pere est un fripon, mais la fille est un bon parti ; ces sortes de mariages ne sont pas sans exemple.

Mad. PINUIN.

Mais que puis-je là-dedans moy : Quel est l'employ que tu me destines ?

FRONTIN.

Celui d'apprendre à la petite Fille que mon Maître est amoureux d'elle.

Mad. PINUIN.

Comment elle n'en est pas informée ?

FRONTIN.

Non, mon enfant, on ne s'est encore fait que des mines de part & d'autre ; & outre que nous ne savons pas bien si elle entend les nôtres, nous ne comprenons pas trop ce que les siennes signifient.

Mad.

Mad. PINUIN.

Quoi vous n'avez pû ménager un moment de conversation , trouver le moyen de rendre un billet.

FRONTIN.

Non , la mère est un diable qui ne la quitte pas ; c'est une de ces Bourgeoises de la vieille roche , une pigrièche , un dragon surveillant , qu'il n'y a pas moyen d'endormir , & que tu auras peine à tromper toi-même , quelque talent & quelque expérience que tu ayes.

Mad. PINUIN.

Il faudra donc que cela soit bien difficile.



S C E N E I X.

FRONTIN, Mad. ROBIN,
Mad. PINUIN.

Mad. ROBIN.

A H la charmante chose , la magnifique chose qu'une Armée & le délicieux séjour que celui d'un Camp.

FRONTIN.

Quelle est cette femme , la connois tu , dis ?

Mad. PINUIN.

Paix , tay-toy , c'est une riche Bourgeoise , que je veux faire épouser au Chevalier de Fourbignac.

FRON-

DE COMPIEGNE, 25
FRONTIN.

Ah je sçais ce que c'est, il vient de nous le dire.

Mad. ROBIN.

On ne doit plus se soucier de mourir quand on a vu cela ; pour moi je ne m'en sens pas, je suis ravie, je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir.

Mad. PINUIN.

Comment donc ? qu'avez vous, Madame, est-ce que le Camp vous donne des vapeurs ?

Mad. ROBIN.

Ah ! ma chere Madame Pinuin, il fait dans mon cœur & dans mon esprit des révolutions à quoi je ne m'étois pas attenduë, je suis dans des ravissements. Quel charmant spectacle ! Madame Pinuin, quel charmant spectacle !

FRONTIN.

On ne voit point de cela à Paris, Madame.

Mad. ROBIN.

Oh vraiment non, il y a bien de la différence : nous vîmes avant hier passer tous les équipages de l'Armée, il n'y a point d'Ambassadeur qui en ait un si beau.

Mad. PINUIN.

Non assurément, ni si nombreux, Madame.

Mad. ROBIN.

Cela est vrai, au moins : Que de chevaux, que de chariots, que de mulets.

FRONTIN.

Que de harnois, que de grelots, que de sonnettes, Madame.

B. Mad.

Mad. ROBIN.

Ouy : quel agreable tintamare ! la satisfer, fante chose ! quel ordre ! quelle magnificence ! cela plait , cela charme , cela ravit : Que cela est beau , que cela est grand , que cela est excellent , que cela est superbe !

Mad. PINUIN.

Vous n'avez pas de regret à votre voyage , Madame ?

Mad. ROBIN.

Non , je t'assure : y a-t'il rien de plus gracieux que tout ce que j'ai vû ; ce mélange de bataillons confus , ces escadrons épars , ces Officiers , ces valets , ces Vivandiers , ces gens de Condition.

FRONTIN.

Il y a là de la marchandise à choisir ; c'est une belle Foire , n'est ce pas , Madame ?

Mad. ROBIN.

Je ne m'étonne pas s'il y vient tant de monde.

Mad. PINUIN.

Et moi je ne suis pas surprise qu'après avoir vû tant de belles choses la Bourgeoisie soit si peu de votre goût.

Mad. ROBIN.

Ah je t'ai fait confidence de ma foiblesse , la Bourgeoisie me put horriblement à l'heure qu'il est , & je m'aimerois mieux simple Cavaliere , que la plus honorable Bourgeoisie de Paris.

FRONTIN.

Les voyages font bien des gens , Madame
D'uin. Mad.

Mad. ROBIN.

N'as-tu point vu ce petit badin de Chevalier?

Mad. PINUIN.

Si je l'ai vu?

Mad. ROBIN.

Paix, parle bas.

Mad. PINUIN.

Ne craignez rien, on peut tout dire devant cet honnête garçon là.

FRONTIN.

Oüy, Madame, je suis un des amis de Monsieur le Chevalier, Confident ordinaire de toutes les Bourgeoises suivant l'Armée.

Mad. ROBIN.

Tu n'as pas mal d'occupation. Hé bien mon enfant.

Mad. PINUIN.

Hé bien, Madame, vous devez être la personne du monde la plus contente; Monsieur le Chevalier, m'a prévenu sur tout ce que je m'étois proposé de lui dire de votre part, il est amoureux de vous à la folie.

Mad. ROBIN.

Le petit fripon!

FRONTIN.

Elle vous dit vrai, Madame, il me l'a dit aussi à moi; c'est bien la passion la plus péculeuse!

Mad. ROBIN.

Je n'en fais jamais d'autre; & je me suis toujours bien doutée qu'il m'en venoit.

puis huit jours que nous sommes ici, il n'a jamais manqué l'occasion de médire les plus jolies choses, les plus jolies choses: Oh nous avons beaucoup de sympathie; il est si bouffon, si bouffon dans la conversation, & moi je suis si folle, si folle dans mes manières.

Mad. PINUIN.

Si ce mariage-là se fait, Madame, vous deviendrez le charme de la garnison.

Mad. ROBIN.

De la garnison, de la garnison; quoi, Monsieur le Chevalier me menera en garnison?

FRONTIN.

Ouy vraiment; & sur la frontière même, & comme il est un des plus anciens Officiers du Regiment, le moins que vous puissiez espérer, c'est de vous trouver au premier jour la Commandante d'un bataillon.

Mad. ROBIN.

La Commandante d'un bataillon, je commanderois un bataillon moi sur la frontière; mais ma chere Madame Robin?

Mad. PINUIN.

Cela vaut bien mieux que de ne commander que des garçons de boutique.

Mad. ROBIN.

Il n'y a pas de comparaison, vraiment! Ah je ne suis pas ce que je ne desinerois point pour être défaire de ce vilain Monsieur Mouslard.

FRONTIN.

Nous nous en déferons, Madame, ne vous

vous mettez pas en peine, j'en ai bien expédié d'autres.

Mad. ROBIN.

Ouy ; mais je ne voudrois pas qu'on le tuât ; car cela me feroit des affaires.

FRONTIN.

Non, non ; Madame.

Mad. ROBIN.

Il est bon d'avoir un peu de conduite dans la vie.

FRONTIN.

Nous n'en manquerons pas plus que vous, Madame, laissez-nous faire.

Mad. ROBIN.

Faites donc, mes enfans, faites, mais réüfissez, je vais retrouver ma Tante, & ma Sœur, pour leur faire part de ma bonne fortune, & tâcher, en me promenant, de rencontrer ce petit étourdi de Chevalier, ma chere Madame Pinuin ?

Mad. PINUIN.

Madame ?

Mad. ROBIN.

Je serai Commandante d'un bataillon en garnison moi sur la frontiere, que je vais faire des miennes, que je vais faire des miennes, que je vais faire des miennes.



SCENE X.

FRONTIN, Mad. PINUIN.

FRONTIN.

VOilà une belle folle au moins, & je ne
sçai si c'est rendre un bon office au Che-
valier.

Mad. PINUIN.

Et mort de ma vie c'est l'argent qu'il épou-
se, ce n'est pas la folle, ne te mets pas en
peine.



SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN,
Mad. PINUIN.

LE CHEVALIER.

HE' cadedis, l'ami Frontin, tu t'endors,
je pense, ou tout au moins tu t'oublies
auprès des charmes de ma chere Hôteffe, à
quoi diantre songes-tu donc?

FRONTIN.

A vos affaires, Monsieur.

Mad. PINUIN.

Nous n'avons parlé d'autre chose, & si vous étiez venu de ce côté, vous auriez trouvé Madame Robin toute charmante de l'esperance qu'elle a de vous posséder.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme ! je l'adore. Les trente mil écus sont comptans au moins ?

Mad. PINUIN.

Et sans cela seroit-elle adorable ? Allez vous en la joindre, Monsieur, & prenez soin de l'entretenir dans les agreables idées que nous lui avons données de son bonheur.

LE CHEVALIER.

Laisse moi faire, je veux la ravir en extase ; mais écoute Frontin, le Monnard & le Valentin n'ont plus gueres à rester ici. . . . Il faudroit se hâter.

FRONTIN.

Et allez, Monsieur, quand ils partiroient demain, nous leur donnerons ce soit un petit Bal d'Armée pour leur faire nos adieux ; songez seulement à vous rendre au plutôt dans la Tente de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Tu peux compter que j'y suis déjà, j'y cours, j'y vole, & j'y mene la Dame Robin dont je me nantis par avance.



SCENE XII.

Mad. PINUIN, FRONTIN.

Mad. PINUIN.

TU n'as maintenant qu'à me faire connoître la femme & la fille de Monsieur Valentin, je trouverai bien tôt les moyens d'apprendre à la petite personne ce qu'il faut qu'elle sçache, & de pénétrer ce qu'elle a dans l'ame.

FRONTIN.

Nous ne te demandons pas autre chose. Hé parbleu je crois que les voilà, le hazard nous les amene ici le plus à propos du monde ; cela est d'un heureux présage pour notre entreprise.

Mad. PINUIN.

Où te trouverai-je ?

FRONTIN.

Dans notre Tente : Tu sçais bien où campe le Regiment.

Mad. PINUIN.

Bon, n'y déjeûnâmes-nous pas l'autre jour ensemble : les voilà qui approchent ; laisse-moi, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.



SCENE XIII.

Mad. VALENTIN, Mad. PINUIN,
ANGELIQUE.

Mad. VALENTIN.

AH que je suis lassé de tout ceci, quel charivari, quelle peste de cohue, votre pere est un plaisant animal vrayment, de nous avoir fait faire un si sot voyage.

Mad. PINUIN.

Madame je suis votre très humble servante.

Mad. VALENTIN.

Je suis la vôtre, Madame.

ANGELIQUE.

Frontin étoit avec cette Dame-là, & elle me fait des signes, cela veut dire quelque chose, ne seroit-elle point des amies de son Maître ?

Mad. VALENTIN.

Hem, plaît-il ? quoi ?

ANGELIQUE.

Rien ma mere.

Mad. VALENTIN.

Hé bien, qu'est il devenu ce visage là ? Son animal de Frere, votre imbecille de Tante, son grand benef de fils, qui ne nous donne pas seulement la main, ou tout cela

B §

s'est

34 LES CURIEUX

s'est il fourré ; il faudra les attendre , cela est bien agréable : Ah que je suis lasse de tout ce train ci , que j'en suis lasse. Hem !

Madame Valentin surprend Madame Pinuin qui fait des signes à Angelique.

Mad. PINUIN.

Vous êtes Madame Valentin , Madame , apparemment ?

Mad. VALENTIN.

à Angelique.

Oùy , je suis Madame Valentin ; baïllez les yeux petite fille ?

Mad. PINUIN.

Et Madame Valentin de très-mauvaise humeur , si je ne me trompe.

Mad. VALENTIN.

Oh , pour cela oùy , je vous en répons.

Mad. PINUIN.

Hélas , ma chere Madame , que je vous trouve changée.

Mad. VALENTIN.

Changée , Madame , voilà un fort sot compliment , & je ne suis point en âge de paroître changée.

Mad. PINUIN.

Mais vrayment c'est en bien que vous l'êtes , Madame , & vous embellissez à vûe d'œil.

Mad. VALENTIN.

Comment , j'embellis , tredame , Madame , un visage taillé comme le mien , n'a pas grand besoin d'embellir.

Mad.

Mad. PINUIN.
Ne vous fâchez donc point, Madame, ce n'est pas mon dessein.

Mad. VALENTIN.
J'étois à quinze ans toute aussi aimable que que je suis, Madame, & si vous m'avez vûe au Jalmin fleuri dans la boutique de feu mon papa... c'étoit moi qu'on appelloit la belle Parfumeuse, afin que vous le sçachiez.

Mad. PINUIN.
Hé vraiment ouï, je le sçais bien; c'est de ce temps là que j'ai l'honneur de vous connoître, Madame.

Mad. VALENTIN.
à Angelique.
Hé bien donc: Tenez vous droite, bouvier.

Mad. PINUIN.
Vous avez là une aimable enfant, Madame, qui paroît bien sage, & bien élevée.

Mad. VALENTIN.
Elle, c'est une fournoisè que son pere me gâte.

Mad. PINUIN.
Vous songez bien tôt à la marier, sans doute?

Mad. VALENTIN.
A la marier, Madame, à la marier, cela ne presse pas.

ANGELIQUE.
Oh vraiment non, Madame, je n'ai encore

core que seize ans , & ma mere n'a été mariée qu'à trente-neuf.

Mad. VALENTIN.

Hé bien tenez , cette impertinente , avec ses seize ans , & ses trente-neuf , on va s'imaginer que j'en ai soixante : je ne vous menerai jamais avec moi , votre pere aura beau dire & beau faire.

Mad. PINUIN.

Je ne vous conseillerois pourtant pas , Madame , de la laisser seule en ce pais-ci sur tout ; l'air d'une Armée est si dangereux , & pour de jeunes personnes de Paris encore , dès qu'il s'en égare quelqu'une dans ce Camp pour trois ou quatre jours seulement , il faut savoir toutes les sottises qu'on en dit.

Mad. VALENTIN.

Je le croy bien vrayment , mais pour moi je veille la mieux de près , & je ne crains pas que le voyage du Camp fasse aucun tort ni à sa réputation , ni à la mienne.

Mad. PINUIN.

Oh je sçais dans quelle retenue & dans quelle contrainte vous l'élevez , Madame , & cela est fort louable allons je vous assure.

ANGELIQUE.

Et fort chagrinant pour moi , Madame , qu'on n'ait pas assez bonne opinion de ma conduite.

Mad.

Mad. VALENTIN.

Je la crois fort bonne, mais le soin que j'en prens ne la rendra pas plus mauvaise.

Mad. PINUIN.

Non assurément, on ne scauroit prendre trop de précautions pour empêcher de jeunes personnes de répondre aux témoignages d'estime & de tendresse que de jeunes gens peuvent leur donner.

Mad. VALENTIN.

Je suis toujours en garde la contre.

Mad. PINUIN.

Et vous faites fort bien, le siècle est si pervers, & les hommes d'aujourd'huy sont si rusez & si adroits ...

Mad. VALENTIN.

Je défile qui que ce soit de m'attraper.

Mad. PINUIN.

Il faudroit estre bien fin, à moins que de se faire entendre avec des mines...

Mad. VALENTIN.

Vous entendez les mines, Mademoiselle ma fille.

ANGELIQUE.

C'est vous qui m'avez montré à les entendre, ma mere.

Mad. VALENTIN.

Je vous ay montré cela, moi ?

ANGELIQUE.

Oüy vraiment, ne faites-vous pas presque toujours la grimace à mon pere.

Mad. VALENTIN.

Hé bien ?

28. L'ESCURIEUX

ANGÉLIQUE.

Hé bien, ma mère, cela veut dire que vous êtes fâchée, n'est-ce pas, & par conséquent un visage gracieux doit signifier que l'on est contente.

Mad. PINUIN.

Il n'y a rien de plus naturel.

Mad. VALENTIN.

Elle ne manque pas d'esprit au moins.

Mad. PINUIN.

Si jamais elle est sensible à l'amour elle en aura bien plus encore.

ANGÉLIQUE.

Je n'en aurai jamais davantage, Madame, je vous assure.

Mad. PINUIN.

Quoy si vous aviez un Amant incertain de sa destinée, que quelque personne s'intéressât à s'en éclaircir, vous trouveriez moyen de lui faire sçavoir...

ANGÉLIQUE.

Ouy, Madame, je l'instruisois de mes sentimens, & en présence de ma mère même.

Mad. VALENTIN.

En ma présence ?

Mad. PINUIN.

Je le voudrois pour la rareté du fait, cela seroit trop plaisant.

Mad. VALENTIN.

Je ne lui conseillerois pas de s'y hasarder.

ANGÉLIQUE.

Quoi vous trouveriez mauvais, ma mère, que j'avoüasse naturellement que je ne suis point.

point insensible à une passion respectueuse.

Mad. VALENTIN.

Personne n'a de passion pour vous, Mademoiselle, voilà des discours inutiles.

ANGELIQUE.

Si quelque jour en avois une mère, des devoirs honnêtes, & des règles raisonnables, lui feroient véritablement trouver le chemin de mon

coeur. Mais sans l'aveu de ma famille, Madame, il ne devois jamais rien prétendre.

Mad. PINUIN.

Que cela est louable ; que cela est respectueux, vous devez être bien contente de cette belle enfant-là, Madame.

Mad. VALENTIN.

Votre ce que fait la bonne éducation, cela ne fera jamais que ce que je voudray.

Mad. PINUIN.

Je suis si charitable que je voudrois faire du-
ror la conversation jusque'à demain. Que sans
l'aveu de vos parents on n'auroit donc rien à
espérer, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Non, Madame, je vous assure.

Mad. PINUIN.

Vous n'êtes pas charitable d'entendre cela,

Madame ; si vous aviez des parents bizarres
qui s'opposassent à votre bonheur, qui vou-
lissent forcer votre inclination ?

ANGELIQUE.

Je n'ai rien à craindre de ce côté-là, Madame.

Mad. PINUIN.

Il n'y a pas d'apparence, vous avez raison ; mais il arrive des choses si peu prévues quelquefois, supposons que cela fut (avec tout son

à Mad. Valentin.

esprit je vais l'embarasser, je gage) quelqu'un qui vous aimeroit tendrement entreprendroit tout pour vous posséder, vous defendriez-vous de pardonner à ce quelqu'un là....

ANGELIQUE.

Hé, Madame ; l'amour ne doit il pas pardonner tout ce que l'amour fait entreprendre.

Mad. PINUIN.

Le pauvre enfant ! voilà une jolie maxime, n'est-ce pas, Madame.

Mad. VALENTIN.

Non vraiment ; elle n'est point jolie, & je la trouve fort impertinente au contraire.

Mad. PINUIN.

Impertinente, Madame ; un pauvre Amant seroit ravi de sçavoir qu'on pense cela.

ANGELIQUE.

Ah je voudrois de tout mon cœur que vous m'en connussiez quelqu'un, Madame, je vous permettrois tout de ce pas de luy aller dire.

Mad. PINUIN.

Oh je n'y manquerois pas ; je vous en réponds ; Votre tres-humble servante, Madame Valentin : Adieu Mademoiselle.



SCENE XIV.

Mr MOUFLARD, Mad. VALENTIN, ANGELIQUE.

Mad. VALENTIN.

Voilà une diablesse qui a la langue bien pendue, à ce qu'il me semble, & vous êtes aussi furieusement jaseuse, elle fera bien de n'y pas revenir.

ANGELIQUE.

Elle me paroît si bonne personne, & de si bon conseil, je crois pour moy, ma mere, qu'il y auroit beaucoup à profiter avec elle.

Mad. VALENTIN.

Je le erois, il y auroit à profiter, mais je ne veux point que vous fassiez de ces profits-là.



SCENE XV.

Mr MOUFLARD, Mad. VALENTIN, ANGELIQUE.

Mr. MOUFLARD.

Ah je n'en puis plus, j'en mourray de chagrin mais voyez ces brutaux, ces canailles.

ANGELIQUE.

Hé ma mere, Voilà Monsieur Mouflard nôtre voisin, il est déguisé en Gentilhomme aussi bien que mon pere, nous ne sommes pas
les

44 LES CURIEUX

Mr. MOUFLARD.

Ah ce qui me chagrine le plus, c'est le cousin & le beau-frere que j'ay persecutez pour faire le voyage, & qu'on a mis en chemise; leurs femmes ne me le pardonneront jamais.

ANGELIQUE.

On les a mis en chemise!

Mr. MOUFLARD.

Oùy, nous nous sauvions de Regiment en Regiment pour éviter le tumulte & le scandale, il est desagréable de se faire des affaires avec une Armée, voyez vous?

Mad. VALENTIN.

Il faut céder à la force, vous avez raison.

Mr. MOUFLARD.

En chemin faisant nous sommes malheureusement tombez dans un diable de bataillon dont les Officiers étoient à peu près vêtus comme ces deux Messieurs.

ANGELIQUE.

Cela devoit vous faire respecter.

Mr. MOUFLARD.

Cela a fait tout le contraire, quatre grands pendards de soldats leur ont fait une querelle d'Allemand, sur ce qu'ils ont contre-fait les habits uniformes du Regiment, ils les ont dépouillez en un clin d'œil, & on les a mis au Drapeau pour vingt-quatre heures.

Mad. VALENTIN.

Mais cela ne se fait point, il faut s'aller plaindre, il y a bonne Justice.

Mr.

DE COMPAGNE

Mr. MOUFLARD.

Il faut s'aller plaindre? se plaindra qui voudra, pour moi je pars demain, & de grand matin même: jusqu'au revoir Mesdames.

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons à Paris, Monsieur Moufflard.

Mr. MOUFLARD.

Où, mais nous ne nous retrouverons jamais au Camp sur ma parole: Ah la vilaine chose qu'une revue, la vilaine chose, je n'en verray de ma vie; pas même à la plaine de Grenelle:

SCÈNE XVI.

Mad. VALENTIN, ANGÉLIQUE.

Mad. VALENTIN.

Ah que votre père m'enfermoit bien qu'il lui en arrivât autant; voyez un peu ce vieux fou plaisir la femme & sa fille pour aller voir des tambours & des trompettes, des chevaux, des mousquets, des hommes & des piques; ça n'est que ça dans le fond, ne voilà-t-il pas une belle curiosité.

ANGÉLIQUE.

Voilà mon père.

SCE.

SCENE XVII.

Mr. VALENTIN, Mad. VALENTIN, AN-
GELIQUE, FRONTIN.

Mr. VALENTIN.

Mon cher Monsieur Frontin, que je vous
ay d'obligation.

FRONTIN.

Oh point du tout, je vous assure.

Mr. VALENTIN.

Ah c'est toy ma petite femme, ma mie, je
te croyois avec mon neveu, pourquoy nous
as-tu quittez donc? tu as bien perdu va.

Mad. VALENTIN.

Ça non vraiment, tirez Bourgeois à la
boutique, cela est bien plaisant de s'aller faire
dire au nez de ces sottises-là.

Mr. VALENTIN.

Ah, ah, cela est vray, on a crié cela, &
tout auprès de moi, mais ce n'étoit pas à moi
que cela s'adressoit au moins.

Mad. VALENTIN.

Non, car cela ne vous convient pas aussi
bien qu'aux autres.

FRONTIN.

Oh il y a Bourgeois & Bourgeois, Madame,
& Monsieur Valentin est un homme aussi res-
pecté parmy les Troupes....

Mr. VALENTIN.

J'ay rencontré Monsieur Frontin le plus
heu-

DE COMPIEGNE

heureusement du monde, & sous les auspices
j'ay vû assez commodément tout ce qui le
pouvoit voir.

FRONTIN.

Vous vous moquez, Monsieur, je suis
seulement fâché de vous avoir voulu faire pas-
ser imprudemment par cet endroit qui gar-
doient ces deux sentinelles.

Mr. VALENTIN.

C'étoit notre plus court.

FRONTIN.

Cela est vray; mais en prenant le plus long
cela vous auroit épargné les bourades que ces
brutaux là vous ont données.

Mad. VALENTIN.

Des bourades, Monsieur Valentin?

Mr. VALENTIN.

Oh j'ay fort bien soutenu cela je ne me suis
point defféré, je les aurois forcéz si j'avois
voulu.

FRONTIN.

Vous avez bien fait de ne le pas vouloir.

Mad. VALENTIN.

Le beau plaisir de faire vingt lieues pour se
faire battre par des sentinelles.

Mr. VALENTIN.

Je vous dis que je m'en suis fort bien tiré
encore une fois.

FRONTIN.

Oùy, oùy Madame, & tout cela ce seroit
fort bien passé, Monsieur, sans ce brutal d'ay-
de-Major qui vous a fort vilainement appli-
qué une vingtaine de coups de canne en pas-
sant là.

Mad.

48 DES CURIEUX

Mad. VALENTIN.

Une vingtaine de coups de canne !

ANGÉLIQUE.

Comment mon père !

Mr. VALENTIN.

C'est une méprise, il l'a fait par mégarde, cet Ayde Major là est un de mes amis, & qui me doi. de l'argent même ; il ne me voyoit que par le dos quand il frapoit, dès que j'ay retourné le visage, & qu'il m'a reconnu, il s'est mis à rire comme un fou, il n'étoit point du tout fâché contre moi.

FRONTIN.

Monsieur votre mary à l'esprit bien fait, Madame Valentin, vous devez être bien heureuse avec cet honnête homme-là.

Mr. VALENTIN.

Sçavez-vous bien ce qui me chagrine le plus de tout cela, Monsieur Frontin ?

FRONTIN.

Hé quoy, Monsieur ?

Mr. VALENTIN.

C'est le coup de pied que ce Cheval m'a donné dans l'estomach.

FRONTIN.

Ecoûtez ce cheval là poustroit bien l'avoir fait exprès lui, car il vous à vû au visage ;

Mr. VALENTIN.

Enfin tout compté, tout rabattu, je suis fort comptant de mon petit voyage, & après tout ce que j'ay vû je commanderois une Armée en cas de besoin, il n'y a rien de plus facile.

SCE.



S C E N E X V I I I.

GUILLAUME, FRONTIN,
ANGELIQUE.

GUILLAUME.

A H-pallangué, Monsieur Frontin, je nous
en allons bian rire.

FRONTIN.

Comment donc, qu'est-il arrivé, Mon-
sieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Rarguene il y a une douzaine d'Officiers à
qui l'on a baillé ordre de faire la recherche de
tous les Curieux qui se trouveront ici, & qui
n'y'avont que faire.

FRONTIN.

La recherche des Curieux qui n'ont que fai-
re ici ! Et pourquoi cela, Monsieur Guil-
laume.

GUILLAUME.

Mergué n'an les mettra tretous sur le Che-
val de bois, n'an dit que ce sont des espions.

Mad. VALENTIN.

Monsieur Valentin.

ANGELIQUE.

Sur le cheval de bois mon pere !

Mr. VALENTIN.

Ey donc vous êtes folle, cela ne me regar-

de

70 LES CURIEUX

de point, je ne suis point un espion.

GUILLAUME.

Tatigué vous en avez pourtant bien la meinne, Dame, acoutez, songez à vôtre conscience, autant de grimpe, il n'y a pas là de façons.

Mr. VALENTIN.

Mais voyez cet animal, avec son grimpe.

FRONTIN.

Il ne sçait ce qu'il dit, Monsieur, il n'y a jamais eu de cheval de bois dans un Camp.

GUILLAUME.

On en a fait faire tout exprés.

Mad. VALENTIN.

Tout exprés, Monsieur Frontin.

On fera entendre raison à ces Officiers-là, Monsieur, ne vous mettez pas en peine?

GUILLAUME.

Oh pafanguenne oüy, raison, ils n'écôntent raison que le lendemain, & ils fêlont toujours monter à cheval la veille, oh ces gens-là abregeont bien la procedore.

Mad. VALENTIN.

Il faut partir, Monsieur Valentin, regagnons Paris, je serois au defespoir si par quelque mal, entendu il vous arrivoit un accident à Compiègne.

Mr. VALENTIN.

Vous me feriez enrager Madame Valentin; On me connoît une fois, quand je dirai qui je suis.

FRON

DE COMPIEGNE. 51
FRONTIN.

Au pis aller, Monsieur, si on vous faisoit ce chagrin là, il ne dureroit pas, du moins mon Maître a des amis, & vous ne seriez pas là plus de trois ou quatre heures.



S C E N E X I X.

Mad. VALENTIN, LE CHEVALIER, Mr. VALENTIN, FRONTIN, FUZILLARD, quatre Soldats avec des Pertuisannes.

LE CHEVALIER.

DOacement, Camarades, point de tumulte ni de méprise, & qu'on fasse les choses dans l'ordre?

GUILLAUME.

Ah tâtigé vela un de ces perfectueux de Curieux, je gage, vous n'avez morgué qu'à vous bian tenir.

Mr. VALENTIN.

Ne vous éloignez pas, ma femme, tenez-vous auprès de moi, ma fille. Ne nous quistez pas, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Monsieur, laissez moi faire, voilà au Bourgeois bien en sureté?

LE CHEVALIER.

Ah, cadcdis, la déplaisante occupation,

52 LES CURIEUX
sera-ce bien-tôt fait ; que je suis las de ces cor-
vées , hé Boisansois , Fuzillard , la Tailla-
de ?

FUZILLARD.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Combien avons-nous déjà de Messieurs les
Curieux à cheval ?

FUZILLARD.

Dix neuf , je pense , & un que voilà que
nous y aurons bien tôt mis , ce sera la ving-
taine.

Mr. VALENTIN.

Monsieur Frontin , ce n'est point une rail-
lerie vraiment.

FRONTIN.

Paix , je connois cet Officier là , laissez-
moi faire , Monsieur , je vous donne le bon-
jour ?

LE CHEVALIER.

Ton valet , Frontin , qui sout ces gens ,
connois-tu ce visage ?

Mad. VALENTIN.

Comment visage ?

Mr. VALENTIN.

Taisez vous , ma femme , ne vous faites
point d'affaire.

LE CHEVALIER.

Il a mauvaise-phisionomie.

FRONTIN.

C'est pourtant un fort honnête homme ,
un des intimes amis de mon Maître.

L'E.

LE CHEVALIER.

Quand il seroit l'intime du diable, allons enfans ? que l'on commence par s'en assurer.

Mad. VALENTIN.

Hé, Monsieur, faites-moi la grace de m'écouter.

LE CHEVALIER.

Il fait rebellion, je pense, qu'on me lui fende l'estomac de trente coups de pertuisanne ?

MR. VALENTIN.

Hé, Monsieur, ayez pitié de moi, je suis un honnête Bourgeois, qui soarnis je ne sçai combien de Regimens.

LE CHEVALIER.

Un Bourgeois dans cet équipage, déguisé dans un Camp, pris en flagrant délict, le procès est tout fait.

Mad. VALENTIN.

Mais, Monsieur....

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas bien vous-même que vous êtes trop bien vêtu pour rester à pied ; allons enfans que l'on fasse venir en ceremonie une mouture pour ce galand homme ?

Mad. VALENTIN.

C'est mon mari, Monsieur l'Officier ?

ANGELIQUE.

C'est mon pere, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Votre mari, votre pere ? les aimables personnes : A votre consideration, Mesdames, on ne lui mettra que vingt livres pesant de

54 LES CURIÉUX

boulet à chaque jambe.

Mr. VALENTIN.

Misericorde ! Hé mon pauvre Monsieur Frontin où est votre Maître ? c'est lui qui m'a fait venir ici , cela crie vengeance.

FRONTIN.

Cela est bien chagrinant , je vous l'avouë , tâchez de ne point monter à cheval si tôt , je m'en vais le chercher.

Mr. VALENTIN.

Ah le maudit voyage , qu'on se va moquer de moi , le maudit voyage.



SCENE XX.

Marche de Soldats , de Vivandiers , de Bourgeoises , de Bourgeois & de Paysannes qui apportent en ceremonie un Cheval de bois.

M. VALENTIN, Mad. VALENTIN,
LE CHEVALIER.

Mr. VALENTIN.

Ouais , tout ceci est trop bien concerté pour être naturel , c'est un tour qu'on me joue assurément.

Mad. VALENTIN.

Hom ? que c'est bien employé.

Mr. VALENTIN.

Vous tairez-vous ?

LE

DE COMPIEGNE. 55
LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Monsieur, sans façon, donnez la main que je vous serve d'Ecuyer, venez ?

Mr. VALENTIN.

Monsieur ceci n'est qu'une plaisanterie que vous voulez me faire, je le vois bien ; mais tout en riant vous allez me deshonnorer & le ridicule m'en demeurera ?

LE CHEVALIER.

Comment une plaisanterie ? ouy riez ? & bien fort, je vous le conseille ; nous perdons ici le temps, hola hé Fuzillard ?



S C E N E X X I.

Mr. MOUFLARD, CLITANDRE.

Mr. MOUFLARD *entre deux Soldats.*

JE ne fais point de résistance, Monsieur, mais que je sçache du moins pourquoi l'on m'arrête ?

CLITANDRE.

On vous le dira marchez, Monsieur, Marchez.



SCENE XXII.

FRONTIN, Mr. VALENTIN,
Mr. MOUFLARD, LE CHEVA-
LIER, GUILLAUME, CLITAN-
DRE, Mad. VALENTIN, ANGE-
LIQUE.

FRONTIN.

AH, Monsieur, il y a une heure que je vous
cherche, où diable êtes-vous donc? voilà
le pauvre Monsieur Valentin qu'on prend
pour un espion.

Mr. VALENTIN.

Oùy, Monsieur, vous sçavez ce qui en est.
veuez ils me veulent faire grimper là dessus?

Mr. MOUFLARD.

Et moi, Monsieur le Chevalier, on me
meine en prison sans que je sçache pourquoi.

LE CHEVALIER.

On vous arrête aussi, Monsieur Mouflard!
ah cadedis la cruelle affaire.

GUILLAUME.

Ils le mettront morgué en croupe darrriere
vous, ne vous chagreignez point?

CLITANDRE.

Ecoure, Chevalier, voilà ton ami, voilà
le mieu, j'ai les mêmes ordres que toi, l'un
me répondra de l'autre.

FRON-

FRONTIN.

Si vous montez celuy-cy, nous monterons
celuy-là par repesailles!

GUILLAUME.

Hé jarnigné laissez les à pied tous deux,
puisqu'ils s'y trouvent bian, ils aimeront
peut-estre mieux porter la tarre à cette forti-
fication que n'an va faire.

Mr. MOUFLARD.

Porter la terre! Hé Monsieur le Chevalier
ayez pitié de moy?

Mr. VALENTIN.

Me laisserez-vous recevoir cet affront-là,
Monsieur Clitandre?

CLITANDRE.

Un peu d'humanité mon pauvre Cheva-
lier.

LE CHEVALIER.

Mais un peu de reflexion toy. Cela ne peut
manquer d'estre scû, l'ordre est exprés, si nous
y manquons demain nous voila cassez, je t'en
avertis: hé donc qui nous dédommagera de
cet inconvenient!

Mr. MOUFLARD.

Ah! s'il ne tenoit qu'à de l'argent, j'ay
quatre vingt-dix Louis dans ma bourse.

Mr. VALENTIN.

Et j'en ay cent trente moy, Monsieur.

CLITANDRE.

Vous vous mocquez de nous je pense, avec
votre argent.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point l'intérest qui nous gouverne.

58 LES CURIEUX

ne, à moins qu'on ne nous fasse un établissement solide...

Mr. MOUFLARD.

Un établissement solide!

Mr. VALENTIN.

Tout mon bien n'y suffiroit pas.

LE CHEVALIER.

Oh que si fait, voila vôtre fille, que mon amy l'épouse.

Mr. VALENTIN.

Qu'il épouse ma fille!

LE CHEVALIER.

Vous hezitez? hé donc rien n'est trop avancé, voyez?

Mr. VALENTIN.

Madame Valentin!

Mad. VALENTIN.

Que ma fille épouse un homme de guerre j'aime mieux que vous soyez pendu, Monsieur Valentin.

GUILLAUME.

La bonne femme que vela.

ANGELIQUE.

Et moi ma mère je suis d'un bien meilleur naturel, & pour tirer mon pere d'un mauvais pas il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Mr. PINUIN.

Ma chere enfant.

LE CHEVALIER.

La pauvre petite personne, elle en épouseroit vingt en cas de besoin pour faire plaisir à son pere.

Mad.

DE COMPIEGNE. 59

Mad. VALENTIN.

Je me moque de cela moi, & je ne consentiray point....

LE CHEVALIER.

Oh si vous faites la retive je vous mets à deda, vous maman Valentin.

Mad. VALENTIN.

Hom !

CLITANDRE.

Y consentirez-vous sans repugnance, & puis je me flater...

LE CHEVALIER.

Repugnance, ou non te voila pourvû, mais moi je reste, & Monsieur Moufflard n'a point de fille.

GUILLAUME.

Hé bian palfanguianne épousez la femme; il y a une Madame icy qui ne l'est pas encore; mais qui n'an dit qui alloit bien-tôt l'être, faut-il tant de façon, qu'alle devienne la vôtre.

LE CHEVALIER.

Madame Robin l'avis n'est pas mauvais, je m'en accomode.

Mr. MOUFLARD.

Mais il ne dépend pas de moy, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Il ne depend pas de vous? A cheval, Monsieur Moufflard, à cheval, allons, enfans, le boute selle.

Les Hauts bois sonnent le boute-selle.

Mr. MOUFLARD.

Hé voila Madame Robin, Monsieur, qu'elle y consente, je voudray tout ce qu'elle voudra moi, je vous le promets.

S. C E.



SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, Mad. PINUIN,
GUILLAUME, Mad. ROBIN,
Mr. MOUFLARD.

LE CHEVALIER.

HE bien voila parler raison , aprochez aimable personne , que la voila gracieusement déguisée.

Mad. PINUIN.

C'est pour faire honneur à un certain petit Bal dont on nous a parlé.

GUILLAUME.

Oh ratiguenne il est bien question de Bal Cousine , vela Monsieur Moufflard que n'an va mettre sur le Cheval de bois , à moins que Madame n'épouse Monsieur le Chevalier.

Mad. ROBIN.

On feroit un tel affront à Monsieur Moufflard, luy que j'aime plus que ma vie.

Mr. MOUFLARD.

Hé bien , Monsieur je luy fais pas dire, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Sa destinée depend de vous , allonstost, décidez charmante ?

Mad. ROBIN.

Je ne balance point , & pour faire plaisir à Monsieur Moufflard je me determine à tout.

D E C O M P I E G N E. 67

ce que vous voudrez , voila ma main , Monsieur le Chevalier ?

Mr. MOUFLARD.

Comment Madame ?

LE CHEVALIER.

Le bout selle , Monsieur Moufflard.

Mr. MOUFLARD.

Mais nous sommes liez Madame & moy par des engagemens.

LE CHEVALIER.

Oh cadedis , fassiez vous liez du nœud gordien je le coupe , c'est mon affaire , & nous ne nous quitterons pas que toutes nos conventions ne soient bien signées de part & d'autre , je les garde à veüe.

Mr. MOUFLARD.

Pour moi je veux m'en retourner à Paris , je me déplaist trop icy.

GUILLAUME.

Oh passangoe vous y resterais , vous estes un incivil , Monsieur Moufflard , ces Messieurs vous auroient fait l'honneur de vous voir a cheval , il faut bian que vous leur fassiez sti de les voir marier.

LE CHEVALIER.

C'est excellemment bien parler , que les plaisirs succedent à la crainte , nous avons icy des Hautsbois , bonne compagnie , allons Frontin , ce petit Bal d'armée que nous avons tantost projecté , & nous irons ensuite souper tous ensemble chez le cousin Guillaume , où il aura soin de faire trouver un Notaire.

GUIL:

62 LES CURIEUX
GUILLAUME.

Oh parguenne oïy, je vous en répons, si
tous les Curieux qui n'ayons que faire au
Camp y sont regalez comme ceux-cy les
Officiers ne seront morgué pas ruinez de ces
visites là sur ma parole.

DIVERTISSEMENT
DES CURIEUX
DE COMPIEGNE.

Mr. TOUVENELLE.

*Le bruit éclatant des Trompettes,
Et le son bruyant des Tambours,
Dans ces aimables retrastes
Ne menacent point vos jours ;
Venez Bourgeois, venez Grisettes,
Venez Guerriers, venez Coquettes
Tout invite aux plaisirs, aux festins, aux
amours.*

ENTRÉE DE QUATRE
Officiers.

Mad. ROBIN.

*Que j'aime un Camp près de Paris,
Là le plaisir vous accompagne,
Et l'on y trouve des Mairs
Chastis, polis,
De tout Pais ;*

Pour

*Pour moi je prétens si je vis,
Tous les mois faire une Campagne.*

LE CHEVALIER.

*Heureuse Madame Robin,
Il n'estoit fait que pour Bellonne,
Ce cœur si fier que je vous donne,
Rendez grâce à votre destin.*



*De cette gaillarde aventure,
Que direz-vous race future,
L'amour à mis dans le milieu d'un Camp
Le cœur d'un Gascon à l'encan.*

ENTRÉE DE Mad. ROBIN, ET
d'un Officier.

A I R.

*Beutez qui dans le champ de Mars
Cherchez à faire des conquêtes,
Au milieu de ses Postes,
Vous courez bien des hazards.*



*Prenez le party du mystere,
Et si vous voulez toujours plaire,
Ce n'est point au son du tambour,
Que vous devez faire l'amour.*

ENTRÉE DE DEUX OFFICIERS
& d'une Paysanne.

BRANLE.

Mr. TOUVENEL.

*Que de Bourgeois viennent à l'avanture,
Voir dans le Camp la guerre en miniature qui
Si ce n'estoit en peinture,
Se tiendroient bien loin d'icy,*

qui, &c.

GUIL-

64 LES CURIEUX
GUILLAUME.

*Je fons ici d'une façon courtoise,
De tres-grand cœur accueil à la Bourgeoise-
Mais*

*D'une manière grivoise,
Je regalans le Bourgeois. Mais, &c.*

Mlle DESMARES.

*Monsieur Moustard vraiment c'est grand
dommage,*

*Qu'un peu trop tard la guerre vous engage- Car
Si vous avez du courage,*

On vous prendroit pour Cesar.

LE CHEVALIER.

On a parlé de Camp & de Revenes,

*Bourgeoises sont aussi-tôt accourues--- Pour
Travailler a des recrues*

Qui pourront servir un jour.

FRONTIN.

D'explois guerriers on voit ici l'image,

*Et se d'assant on prenoit quelque ouvrage,--- les
Bourgeoises du voisinage*

Verroient l'action de près.

Mad. ROBIN.

Mons. Valentin vous avez la figure

*D'aller bien loim pour peu que le Camp dure
pains*

Vostre beste est a une allure,

Qui n'avance pas chemin.

GUILLAUME:

Vous aviais-la une noble monture.

Un grand dada de fait belle encolure,--- Ouais

La selle eût esté bien dure,

Pour des derxeres bourgeois.

EIN.

LE MARY

RETROUVÉ,

COMÉDIE,

DE MR. DANCOURT.



Suivant la Copie de Paris.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE,
Marchand Libraire dans le
Pooten.

M. DC. XCIX.

A C T E U R S.

JULIEN, Meunier.

JULIENNE, sa femme.

COLETTE, leur Niece:

CLITANDRE, Amant de Colette.

LEPINE, son Valet.

Mad. AGATHE, Amoureuse de Charlot.

CHARLOT, Amoureux de Colette.

LE BAILLY,

MATURIN, Garçon du Moulin.

MYAMAS

La Scene est au Moulin.

FIN DE LA PIÈCE



LE MARY
RETROUVÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.
LEPINE, CLITANDRE.

LEPINE.



A foi, Monsieur, c'est une
sotte chose que l'amour,
convencez-en de bonne foi,
tant que vous n'avez été que
libertin, vous avez vécu
le plus heureux homme du
monde : Pourquoi diantre changer des
manières dont vous vous êtes si bien
trouvé ?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre
Lepine, il ne dépend pas de moi de résister
aux charmes de l'aimable Colette, & son
mérite & sa beauté me paroissent dignes
d'une

A 2

4 LE MARY RETROUVE ;
d'une fortune bien plus considérable que
celle que je puis lui faire.

L E P I N E.

Comment diable , voila une passion
bien sérieuse au moins ; & pour la petite
niece d'une Meunière encore ; cette avan-
ture-là fera du bruit , Monsieur , & ce se-
ra un des beaux Chapitres du Roman de
vôtre vie.

C L I T A N D R E.

C'en sera la conclusion , mon enfant ,
& je borne tous mes desirs , toute ma fé-
licité au seul plaisir de me faire aimer d'u-
ne si charmante personne.

L E P I N E.

Hé ! si donc , Monsieur , c'est bien à
moi qu'il faut dire cela.

C L I T A N D R E.

Je te dis vrai.

L E P I N E.

Quoi ! vous qui avez passé de si doux
momens dans les plus agréables compa-
gnies de la Province , vous qui êtes la Co-
queluché de tout le Gâtinois , & les déli-
ces de toutes les Coquettes de Montargis ;
vous allez vous borner ici , & vous amu-
ser à filer le parfait amour dans un Mou-
lin. Vous vous moquez , je pense.

C L I T A N D R E.

Je ne me moque point , je m'abandon-
ne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vû
de plus aimable que Colette , & jamais je
n'aimerai qu'elle.

L E-

COMEDIE. 5

LEPINE.

C'est à dire que vous voila déterminé à ne vous point marier ; car apparemment vous ne voulez pas faire de la petite Meunière autre chose qu'une Maîtresse.

CLITANDRE.

Pourquoi non ? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme ? C'est le mérite & la vertu qui font des mariages , & je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il faut pour me rendre heureux.

LEPINE.

Puis que vous êtes absolument dans ce goût-là , Monsieur , j'en suis ravi , je vous assure ; je vous en félicite , & je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment , mon oncle ?

LEPINE.

Oui , Monsieur , Madame Julienne la Meunière est , comme vous sçavez , la Tante de votre charmant Colette.

CLITANDRE.

Hé bien.

LEPINE.

Hé bien , Monsieur , je trouve dans la personne de la Tante tout ce que vous trouvez dans celle de la Nièce , & comme je ne m'oppose point à votre satisfaction , vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune peut-être.

6 LE MARY RETROUVE,
CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête !
toi épouser Madame Julienne. Il faut au-
paravant qu'elle devienne veuve.

LEPINE.

Oh ! elle l'est , Monsieur , le Meunier
est défunt , sur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne sçais ce que tu dis , cela n'est point.

LEPINE.

Que diantre feroit-il donc devenu ? On
l'a assommé quelque part , sur ma parole ;
tout le monde le croit du moins , & il faut
que Madame Julienne en soit bien sûre,
elle ; car depuis quelques jours elle est
d'un contentement , d'une gayeté.....

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regret-
ter : un fou , un imbécile , qui sans la ré-
sistance de sa femme auroit rendu la pau-
vre petite Nièce malheureuse.

LEPINE.

Il prétendoit la marier à Monsieur le
Baillly , & ce Monsieur le Baillly n'a pas en-
core renoncé tout à fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flater tant qu'il lui plaira ;
mais la Tante est dans mes intérêts.

LEPINE.

Vos affaires sont en bonne main ; c'est
une maîtresse femme. La voici , Mon-
sieur.

SCENE

SCÈNE II.

Mad. JULIENNE, CLITANDRÉ, LEPINE.

Mad. JULIENNE.

Votre servante, Monsieur Clitandre. Hé bien qu'est-ce ? Etes-vous toujours bien amoureux de ma Nièce ? Terminerons-je cette affaire-là ? Il ne faut point tant barguigner ; je ferons le Contract quand vous voudrez. A quand la nûce ? Que j'y danserai de bon cœur.  me suis jamais sentie si fort en joye.

LEPINE.

Oh ! le bon homme Julien est trépassé, il n'y a pas de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chère Madame Julienne, de vous trouver dans ces sentimens. Si ceux de vôtre charmante Nièce m'étoient aussi favorables.

Mad. JULIENNE.

Seriez-vous encore à vous en appercevoir, & depuis un mois que son bourru d'Oncle a quitté le Moulin, n'avez-vous pas eu tout le tems & toute la commodité de lui conter vos raisons, & de sçavoir ce qu'elle a dans l'âme.

CLITANDRE.

Je croi lire dans ses yeux, & dans ses manières qu'elle n'est pas insensible à ma

8 - LE MARY RETROUVE,

tendresse ; mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire. L'éloignement de votre Mary, le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux Bailly ; la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous.

Mad. JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle ? Sont-ce là ses affaires. Je veux le facher moi, je veux qu'il me querelle, en cas qu'il revienne de car.

L E P I N E.

Oh ! Madame Julienne sçait bien ce qu'elle fait, Monsieur.

Mad. JULIENNE.

Oh ! pour cela oui. J'ai toujours voulu être la Maîtresse. Quand Julien me faisoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon serviteur, que je n'en avais jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés il a voulu faire le maître. Oh ! Dame, je nous sommes trouvé deux. Je nous sommes querellés. Je nous sommes battus. Aussi ç'a fait que je ne nous aimons guères : A la parfin je l'y ai fait delàtter la maison, & de cette manière-là je suis demeurée la maîtresse moi, comme vous voyez.

L E P I N E.

Si la Nièce suit l'exemple & les leçons de la Tante, vous allez faire un beau mariage, Monsieur.

C L I.

COMÉDIE.
CLITANDRE.

Paix, tai-toi.

Mad. JULIENNE.

M'en croirez-vous, Monsieur Clitandre, sachez-vous de l'occasion. Vous aimez Colette, elle est gentille, elle a de bon bien, j'en ai vingt mille francs à elle, ç'a est bon à prendre: je vous la veux bailler, parce que Julian la vouloit bailler à un autre. Si par aventure je n'avois plus personne qui m'obstinist, je changerois d'avis, peut-être, & vous en entragerais je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serois au desespoir si vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable Nièce. Je fais tout mon bonheur de la posséder, disposez-là seulement à ce mariage, nous en ferons quand il vous plaira la cérémonie.

Mad. JULIENNE.

Dame accourez, je prétens que ç'a fasse fracas dans le País, & que tout le monde sçache que vous serez mon Neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne m'en pas faire honneur, je vous assure.

Mad. JULIENNE.

Bon, tant mieux. Le Bailly en crévera de dépit, & je m'en vais faire prier de la nôce toutes les Meunières des environs, pour qu'elles ayent la rage au cœur, de voir Colette devenir grosse Madame.

A J

LE

10 LE MARY RETROUVE,
L E P I N E.

La bonne personne que Madame Julien-
ne.

Mad. J U L I E N N E.

Il faut faire les fiançailles dès aujourd'hui, Monsieur Clitandre, je baillerai le festin moi, ayez nous des Menestriers tant seulement.

L E P I N E.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

C L I T A N D R E.

Et moi je vais avertir ma Famille de la résolution que j'ai prise, les inviter à venir prendre part à mon bonheur, & je me rends ensuite auprès de votre charmante Nièce, pour ne la quitter de ma vie.

Mad. J U L I E N N E.

L'aimable petit homme. Adieu, mon Neveu.

S C E N E I I I.

Mad. J U L I E N N E, L E P I N E.

Mad. J U L I E N N E.

Cette parenté-là ne fera point de deshonneur à la profession, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Non vraiment, & voila votre Moulin illustre, Madame Julienne.

Mad. J U L I E N N E.

Vous ne scaurais croire le plaisir que ç'a
me

COMÉDIE. 11

me fait, & si pourtant je ne tis pas glorieuse.

L E P I N E.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

Mad. J U L I E N N E.

C'a ne me tourmente point, & je voudrois que mon pauvre Mary fût mort, au verroit bien que ce n'est pas la vanité qui me gouverne.

L E P I N E.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, Madame Julienne.

Mad. J U L I E N N E.

Il m'est avis que non, Monsieur de Lepine, Je croi que ça est drôle. Je ne l'ai jamais été, ç'a me seroit nouveau, & les femmes ne haïssent pas la nouveauté, comme vous sçavez.

L E P I N E.

Non, vraiment.

Mad. J U L I E N N E.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julien fût défunt. . . . Je ne lui souhaite point de mal, le Ciel m'en préserve.

L E P I N E.

Vous avez le cœur trop bon pour cela assurément; mais si le mal étoit arrivé par aventure.

Mad. J U L I E N N E.

Oh dame en cas de ça, Dieu veuille avoir son ame, cet homme-là m'a bien tourmentée.

L E P I N E.

Vous ne vous remarierez pas, je gage.

A 6

Mad.

12 LE MARY RETROUVE,

Mad. JULIENNE.

Vous croyez cela, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Oui, vous vous êtes si mal trouvée de ce Mary-là.

JULIENNE.

Hé voirement, ce seroit pour être mieux que je voudrois en prendre un autre.

L E P I N E.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai?

L E P I N E.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déjà tout fait, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Il est déjà fait ! quelle précaution de femme !

JULIENNE.

Oh dame, je ne fis point une barguigneuse, moi.

L E P I N E.

Parbleu c'est à moi qu'elle en verra, je l'avois bien prévu, je serai l'oncle de mon Maître.

JULIENNE.

Dés que je fis menacée de quelque accident, je songe d'abord au remède, voyez-vous.

L E P I N E.

C'est fort prudemment fait, Et quel heu-

COMEDIE. 13

heureux mortel , Madame Julienne , seroit l'antidote de votre veuvage ?

JULIENNE.

Un bon garçon de qui je ferai la fortune, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune , & de bonne humeur.

LEPINE.

Justement , c'est moi.

JULIENNE.

Beau , bien fait.

LEPINE.

Oh , c'est moi , sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je suis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LEPINE.

Oui , Madame Julienne , je vous en réponds , & vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux , & le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous verrai amoureux ! de qui ? & reconnoissant ! de quoi ?

LEPINE.

De toutes les bontez que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Hé voirement , je n'en ai point , ce n'est pas vous que ç'a regarde.

LEPINE.

Cen'est pas moi ,

JU.

14. LE MARY RETROUVE,
JULIENNE.

Hé si donc, vous vous gaussez je pense. Oh vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir Meunier, le Moulin déperiroit entre vos mains. Je sis bien vôtre servante; je ne veux pas quitter la profession. Allez nous charcher des Menestriers. Jusqu'au revoir, Monsieur de Lepine.

S C E N E I V.

LEPINE *seul.*

MAugrébleu de la malque avec son Moulin, ce sera quelque jeune Meunier du voisinage qui lui aura donné dans la vûë. A la peinture qu'elle a faite pourtant je me suis reconnu trait pour trait; beau, bien fait. Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit & du mérite, c'est quelque Manant dont elle est coëffée, & voila l'erreur de la plupart des femmes; ce n'est ni le mérite, ni l'esprit, c'est la taille & la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

S C E N E V.

Mad. AGATHE, LEPINE.

Mad. A G A T H E.

Bonjour, Monsieur de Lepine, comment vous en va?

L E P I N E.

Vôtre valet, Madame Agathe, fort à
vôtre service.

MAD. A G A T H E.

N'auriez-vous point vû la commère Ju-
lienne par aventure.

L E P I N E.

La voila qui s'en va de ce côté.

MAD. A G A T H E.

Je m'en vai courir après elle: j'ai une
plaisante nouvelle à lui apprendre.

L E P I N E.

Et quelle?

MAD. A G A T H E.

Son Mary n'est pas mort, Monsieur de
Lepine.

L E P I N E.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point,
Madame Agathe, ne vous pressez point de
la lui donner.

MAD. A G A T H E.

Hé le plaisant n'est pas qu'il soit en vie,
c'est qu'il va se marier.

L E P I N E.

Du vivant de sa femme?

MAD. A G A T H E.

Oui vraiment, il ne s'embarasse pas d'e-
ça, & il faut y mettre empêchement,
n'est-ce pas?

L E P I N E.

Oh point du tout, il n'y a qu'à le laisser
faire, elle lui rendra bien le change, sur
ma parole.

MAD.

16 LE MARY RETROUVE,

MAD. A G A T H E.

Je sçais bien qu'ils ne s'aiment guères ; mais ç'a ne fait rien ; une femme a beau ne se pas soucier de son Mary , elle aime toujours bien mieux qu'il soit mort , que non pas qu'il en épouse d'autres.

L E P I N E.

Mais êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là , Madame Agathe.

MAD. A G A T H E.

Si j'en suis sûre ; c'est le Cousin Vincent qui me l'a dit. Il revient de Nemours , comme vous sçavez.

L E P I N E.

Hé bien ?

MAD. A G A T H E.

Hé bien , il a trouvé-là le Meunier , qui s'est fait Rat de Cave. Ils ont joué bouteille à la boule ensemble , & en la bûvant le Meunier lui a tout conté ; qu'il est amoureux de la fille d'un Cabarettier , qu'il y a trois ans que cet amour là lui trotte dans la charvelle ; & que comme il n'aime point Madame Julienne , & que Madame Julienne ne l'aime point , il a trouvé à propos de devenir veuf sans qu'il mourut parlonne , & de se remarier en survivance.

L E P I N E.

Cela est fort commode ; mais le Meunier est fort indiscret.

MAD. A G A T H E.

Oh il a bien recommandé le secret au Cousin , aussi la Cousine ne l'a dit qu'à moi,

COMEDIE. 17

moi, je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la Commère Julienne.

LEPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis moi.

Mad. AGATHE.

Priez les bien de n'en point parler Monsieur de Lepine. Je meurs d'impatience de le conter à la Commère. Il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus, & je croi qu'il ne seroit pas mal de faire avertir celle de son Mary, qu'en dites-vous ?

LEPTINE.

Oui, oui, vous avez raison; un secret est bien entre vos mains, Madame Agathe.

Mad. AGATHE.

Oh je ne manque ni de discrétion, ni de jugement, ni de conduite. Je ne vous dis pas adieu, Monsieur de Lepine.

SCENE VI.

LEPINE, *seul.*

Voilà un incident qui change la situation de nos affaires. Il faut en faire part à mon Maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les Menestriers jusqu'à nouvel ordre; les fiançailles & le festin pourront bien être retardez, & Madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyoit, sur ma parole.

SCE-

18 LE MARY RETROUVE,

S C E N E V I I.

J U L I E N , L E P I N E.

J U L I E N.

PAllanguenne il faut jouer de nôtre reste,
Allons, bonne meine, & mauvais jeu.

L E P I N E.

Hé parbleu voila le Meunier qui revient
de Nemours. Il lui a pris quelque remords
de conscience, apparemment.

J U L I E N.

Je viens prendre congé de mon ancien
ménage, & je tâcherai d'emporter de (bi-
ci de quoi commencer à tenir le nouveau.
Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y
a pas de mal à se tourner de l'autre.

L E P I N E.

Serviteur à Monsieur Julien.

J U L I E N.

Ah vôtre valet, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Hé d'où diatre venez-vous donc ?

J U L I E N.

Je viens de voyager. Le Monde est bian
grand, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Oui vraiment, & vous aimez fort à
voyager vous, Monsieur Julien.

J U L I E N.

Dés que Julianne & moi j'avons queuque
grabuge, je me divartis à ça, c'est ma
cou-

COMÉDIE. 19

coûtume. Tatigué que de Villes & de Villages, & si parmi tout ça charchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez morgué pas tant seulement la queuë d'une.

L E P I N E.

Vous êtes prévenu contre le sexe, Monsieur Julien : j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonne pâte de Filles, & qui promettoient.....

J U L I E N.

A Nemours! Ce drôle-là est forcier, ou bian la méche est découverte. Faisons bonne contenance.

L E P I N E.

Vous y avez passé à Nemours?

J U L I E N.

Oui, mais je n'y ai passé qu'en passant..... Comment le porte Julianne, Monsieur de Lepine, j'aime toujours cette masque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble, & vela déjà la troisiéme fois qu'alle me fait desarter la maison.

L E P I N E.

Et vous desertez toujours du côté de Nemours, Monsieur Julien.

J U L I E N.

Il a morgué queuque soupçon de l'affaire.

L E P I N E.

Vous avez un grand foible pour cette Ville là, Monsieur Julien.

Ju-

20 LE MARY RETROUVE;

J U L I E N.

Et vous itou , Monsieur de Lepine, vous en parlez souvent , y auriais vous queuque connoissance ?

L E P I N E.

Si j'y en ai , j'y ai été Rat de cave.

J U L I E N.

Rat de cave , il se gausse pargué de moi.

L E P I N E.

Il y avoit dans ce tems-là une jolie fille dans une certaine Hôtellerie-là : comment appelez-vous , aidez moi à dire.

J U L I E N.

La Fille de l'Ecu.

L E P I N E.

Oui justement , la Fille de l'Ecu.

J U L I E N.

Ce drôle-là me veut faire parler. Défions-nous de l'y.

L E P I N E.

Elle s'appelle, je pense , Mademoiselle... j'aurai oublié son nom , Mademoiselle... Mademoiselle...

J U L I E N.

Mademoiselle Margot.

L E P I N E.

La voila , Mademoiselle Margot de l'Ecu , c'est elle-même.

J U L I E N.

Il me tire morgué les vars du nez. Bail-lons-nous de garde.

L E P I N E.

C'étoit une aimable personne dans le s que je l'ai vûë.

Ju-

COMEDIE. 21

JULIEN.

Oh parguene alle l'est plus que jamais ;
si vous la voyais c'est un petit charme.

LEPINE.

Ah que j'ai été vivement amoureux
d'elle, Monsieur Julien.

JULIEN.

pas tant que moi je gage, j'en pars l'es-
prit, pis qu'il faut vous le dire

LEPINE.

Oui ! vraiment, je vous en félicite ; voi-
la donc la cause de vos fréquentes prome-
nades, Monsieur Julien.

JULIEN.

Morgué je jale trop ; mais je ne scau-
rois m'en tenir.

LEPINE.

Et si Madame Julienne vient à sçavoir...

JULIEN.

Oh palsangué ne l'y en parlez pas, ne me
jouez pas ce tour-là, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Promettez-moi, donc de ne vous plus
oppoler au mariage de mon Maître avec
votre Nièce, & je vous promets moi de
vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué de tout mon cœur. Touchez-là,
voila qui est fait : je baille ma parole ; mais
motus au moins.

LEPINE.

Je vous répons de moi ; Mais si d'ailleurs
on venoit à découvrir.....

Ju-

22 LE MARY RETROUVE,

JULIEN.

On ne sçauroit : je fis trop dissimulé. Il y a morgué trois ans que ça dure , & parsonne ne se doute de rien. Vous n'en sçavez pas le plus principal vous-même. Oh pour ce qui est de ça , je fis un rusé manœuvre.

S C E N E V I I I.

Mr. & Mad: JULIEN, LEPINE,
Mad. A G A T H E.

JULIENNE.

AH, ah, te voilà, je pense. Hé de quoi t'avises-tu de revenir ici, bou vaurien.

JULIEN.

Madame Julienne.

LEPINE.

Voilà un Mary bien reçu chez lui.

MAD. A G A T H E.

On disoit que vous étiez mort, Monsieur Julien, cela n'est donc pas ?

JULIEN.

Non vraiment, je ne le suis pas.

JULIENNE.

Hé pourquoi ne l'es-tu pas, dis ; je ne sçais qui me tient que je ne te dévisage.

LEPINE.

Hé, la, la, sans emportement.

JULIENNE.

Vela coujours de vos manières, Madame Julienne.

COMEDIE. 23

JULIENNE *pleurant.*

Il vaudroit bien mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu mènes.

MAD. AGATHE.

Oh ! pour cela, Monsieur Julien, vous êtes un méchant homme, d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme, qui vous adoreroit si vous étiez raisonnable.

JULIENNE *pleurant.*

Vous sçavez mieux que parsonne, ma Commère, toutes les pièces que ce Libarzin là m'a faites, & si pourtant l'autre jour quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, quelle inquiétude est-ce que ça me donnoit, je vous en fais Juge.

MAD. AGATHE.

Et moi, ma Commère, il falloit nous voir, nous étions toutes deux dans des impatiences de sçavoir ce qui en étoit ; l'incertitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Cela est vrai. Tout le monde étoit d'une affliction. . . . Vous êtes furieusement aimé, Monsieur Julien, & quand vous êtes arrivé je m'en allois moi chercher des Menestriers pour nous aider ce soir à consoler tout le Village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bien malheureuse.

Ju-

24 LE MARY RETROUVE,

JULIEN.

Entrons dans la maison, Madame Julienne, & nous parlerons....

JULIENNE.

Dans la maison ! Oh ne t'avises pas d'y mettre le pied, je ne veux pas que tu en approches; si tu regardes la porte seulement....

JULIEN.

Comment ! comment donc, qu'est-ce que cela signifie ?

LEPINE.

Le Meunier ne sera pas le maître dans le Moulin, sur ma parole.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu que non pas qu'il y fût.

JULIEN.

Quelle enragée ! Mais acquêtez donc, Madame ma femme, vous le prenez-là sur un ton....

JULIENNE.

Ta femme moi ? moi ta femme ? Ah le bon traître, il croit parler à la Cabarettière de Nemours, ma Commère.

LEPINE.

A la Cabarettière de Nemours !

JULIEN.

La meine est inventée; mais chut.

MAD. AGATHE.

Etes vous bien content de votre nouveau ménage, Monsieur Julien.

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre

COMEDIE. 25

tre nouveau ménage. Morgué vous avez une langue de vipère, madame Agathe, vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne.

JULIENNE.

Des contes, bon pendard: Oh la gueule du Juge en pettera: tu seras pendu, je t'en répons.

JULIEN.

Je serai pendu moi?

Mad. AGATHE.

Oui par votre cou, mon Compère Julien.

JULIEN.

Madame Julianne.

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines, je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe.

Mad. AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes, au diable, au diable, point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi vela deux méchantes carognes.

JULIENNE.

Mais voyez ce fripon, cet insolent qui nous injurie.

Mad. AGATHE.

Ce débauché, ce misérable. Il perd le respect qu'il nous doit, ma Commère.

JULIEN.

Comment du respect. Je me donne au diable si vous me faites prendre un tricot.

B

je

26 LE MARY RETROUVE',
je le pardrai morgué bian davantage, prenez-y garde.

J U L I E N N E.

Un tricot ! au secours, à la force, on me rouë de coups, on m'assassine, à la Justice, à la Justice.

Mad. A G A T H E.

Un tricot ! Bon, ferme, courage, ma Commère, à la Justice ; à la Justice.

S C E N E IX.

J U L I E N , L E P I N E.

J U L I E N.

A Les avons le diable au corps, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Oui vraiment, & je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux masques là.

J U L I E N.

Moi ? Palsangué je ne les crains point, je les mets à pis-faire.

L E P I N E.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé cette Mademoiselle Marget de l'Écu, l'affaire seroit facheuse.

J U L I E N.

Où ! ç'a n'est morgué pas fait à demeurer ; il n'y a encore que le Contrat de dressé, voyez-vous.

L E P I N E.

Quo le Contrat de dressé ! Où ce n'est qu'une

qu'une bagatelle ; on ne ſçauroit vous faire un crime que de l'intention , & je vois bien que cela n'ira qu'aux galères.

JULIEN.

Aux galères , Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Oui , à moins que vôtre femme n'eût pour ami quelque Juge , qui eût l'adrèſſe de donner un tour à l'affaire , & de vous faire pendre à la conſidération.

JULIEN.

Elle eſt morguene aſſez malicieuſe pour ça : mais vela une extravagante créature , elle voudroit être déſaite de moi , je voudrois être débaraffé d'elle ; qu'elle me paſſe veuf , je la paſſerai veuve ; il m'eſt auiſ qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement ſous ſeing privé , & quand je ſerions d'accord une fois : ce ne ſeroit l'affaire de perſonne ; qu'eſt-ce qui ſ'aviſeroit de nous plaider ?

LEPINE.

Vous avez raiſon. Mais Madame Julienne eſt une femme régulièrre qui veut être veuve dans toutes les formes. C'eſt là ſa folie.

JULIEN.

Ce ſeroit bian la mienne itou ; mais comment ſ'y prendre ?

LEPINE.

Elle va faire ſa plainte , & l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en ſûreté , Monsieur Julien , ſi vous m'en croyez. . . .

28 LE MARY RETROUVE'.

JULIEN.

Parguenne à bon chat bon rat, pis qu'alle le prend comme ça je m'en vas l'y jouer d'un tour à quoi alle ne s'attend pas; le Bailly est plus de mes amis que des siens, alle n'a qu'à se bien tenir.

LEPINE.

Comment? quel est vôtre dessein.

JULIEN.

Tatigué je n'en dirai mot de stila. En arrivera ce qui pourra. Je varrons lequel ce sera de nous deux qui aura plûtôt l'esprit de faire peudre l'autre; vôtre valet, Monsieur de Lepine, jusqu'au revoir.

SCENE X.

LEPINE, CHARLOT.

LEPINE.

JE vous baise les mains, Monsieur Julien. Voila une agréable société. Il y a d'heureux mariages dans le monde.

CHARLOT.

L'amour & la jalouïe me feront devenir fou, moi qui sis si sage, & si raisonnable.

LEPINE.

Voila le garçon du Moulin de Madame Julienne. Ah ventrebleu ne seroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vûe, & qu'elle coucheroit en jouë en cas de veuvage.

CHARLOT.

N'est-ce pas là le valet de ce Houberiau, qui

COMEDIE. 29

qui fait l'amoureux de ma chère Colette.

L E P I N E.

Que parle-t-il de Colette?

C H A R L O T.

Je ne l'y ôterai morgué pas mon cha-
peau le premier, je l'y en veux trop.

L E P I N E.

Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur
Charlot, vous me paroissez bien fier au-
jourd'hui.

C H A R L O T.

Pargué comme de coûtume, & si ça ne
vous convient pas je m'en gausse; je ne
vous charçons pas, laissez-nous en repos.

L E P I N E.

Vous avez quelque chose dans la tête à
ce qu'il me semble.

C H A R L O T.

C'est vrai, il vous semble bian, j'y ai
la volonté de vous paumer la gueule, Mou-
sieur de Lepine.

L E P I N E.

A moi?

C H A R L O T.

Oui palfanguienne à vous. Vous êtes
un débaucheur de filles. Je sis garde mou-
lin, le Méuvier n'y est pas, vous en vou-
lez à la Nièce; mais si vous me faites pren-
dre un gourdin. . . .

L E P I N E.

Qu'est-ce à dire un gourdin?

C H A R L O T.

Je ne parle pas pour à stheure, c'est une

30 LE MARY RETROUVE,
magnière d'avertissement pour en cas que
vous y revenais.

L E P I N E.

J'y reviendrai quand il me plaira, Mon-
sieur Charlot.

C H A R L O T.

Quand il vous plaira, Monsieur de Le-
pine.

L E P I N E.

Assurément quand il me plaira.

C H A R L O T.

Hé bian revenez-y, ce sont vos affaires,
vous êtes le maître.

L E P I N E.

Et si vous vous avisez de faire le raison-
neur, sçavez-vous bien que vous vous at-
tirerez mille coups de bâton, mon petit
ami.

C H A R L O T.

Mille coups de bâton! c'est biancoup,
Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

C H A R L O T.

Hé bian je ne raisonnerai point, vela
qui est fini.

L E P I N E.

Vous ferez sagement. Et pour vous fai-
re voir qu'on ne vous craint guères, c'est
que je veux bien vous avertir que mon Maî-
tre épouse aujourd'hui Colette, entendez-
vous.

C H A R L O T.

Il épouse aujourd'hui Colette, Mon-
sieur de Lepine?

L E.

COMEDIE. 31.
LEPINE.

Oui, vous dis je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage.

LEPINE.

En vrai mariage ! Le festin est commandé, les parens & les amis priez, je m'en vais chercher les Violons moi.

CHARLOT.

Eh, mais morgué que vôtre Maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentiroit, Colette est amoureuse de moi, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Colette est amoureuse de vous !

CHARLOT.

Dés le Berciau, vous dit-on, je l'ai élevée à la brochette: Et tenez la vela qu'à v'iant, je m'en vais vous le faire dire. ! !

LEPINE.

Parbleu je le voudrois de tout mon cœur, mon Maître n'auroit que ce qu'il mérite.

SCENE XI.

COLETTE, LEPINE,
CHARLOT.

COLETTE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT.

Comme alle me dit toujours de bonne amitié, voyez vous ?

B 4

LE-

32 LE MARY RETROUVE',
L E P I N E.

Cela est fort tendre.

C O L E T T E.

Vôtre servante, Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Je vous baise bien les mains, Mademoi-
selle Colette.

C O L E T T E.

Qu'est-ce donc, mon garçon, tu me
parois tout triste ?

C H A R L O T.

Hé tâtigué comment ne le serois jepas,
n'en veut bailler un croe-en-jambes à l'a-
mour que j'avons l'un pour l'autre.

C O L E T T E.

Nous avons de l'amour l'un pour l'au-
tre ! qui t'a dit cela Charlot ?

C H A R L O T.

Hé patgué je sens biau le mien, par son-
nen n'a que faire de me le dire, & pour ce
qui est du vôtre, il m'est ayis que du de-
puis quatre ans vous m'en avez baillé tant
de signifiante. . . .

L E P I N E.

Haye, haye, haye.

C O L E T T E.

Je t'ai donné des signifiantees d'amour
moi ? Hé, qu'est-ce que c'est que l'amour,
Charlot, je ne le connois pas encore.

C H A R L O T.

Oh tâtigué non, queule ignorante ! al-
le en sçait morgué biau plus qu'alle ne dit,
Monsieur de Lepine.

C O-

COMÉDIE. 33

COLETTÉ.

Mais vraiment, Charlot, tu pers l'esprit; & tu ferois croire des choses...

CHARLOT.

Pargué je le fais exprés. Je fis bien aise qu'on sçache ce qui en est, & je ne veux pas que vous attrapais parlonne. Oh j'ai de la conscience moi.

LEPINE.

Voilà un honnête garçon,

COLETTÉ.

J'en ai aussi, je t'assure, & pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, & que je ne t'aimerai de ma vie.

LEPINE.

Cela est fort clair, Monsieur Charlot, & voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh parlanguenne alle ne pense point ça. C'est pour vous le faire accroire; morgué, c'est un animal bien trompeux que la femelle d'un homme.

LEPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, Monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la manière; allez cela n'est ni biau, ni honnête; après tout ce qui s'est passé depuis que je vous connois.

COLETTÉ.

Hé que s'est-il passé, dis marouffe, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi?

B 5

CHAR-

34 LE MARY RETROUVE,

C H A R L O T.

Quoi je n'ons pas joué ensemble à la Madame, à Colin Maillard, à la queue-leu, à petangueule.

C O L E T T E.

Hé bien ?

C H A R L O T.

Ce n'est riau que ça, n'est-ce pas, & quand je jouyons à la cleumissette, acouïtez, ne me faites pas parler.

C O L E T T E.

Parle, parle, je ne te crains point, quand nous jouyons à la cleumissette, que veux-tu dire ?

C H A R L O T.

On nous trouvoit toujours tous deux dans la même cache ; font-ce des preunes que ça, Monsieur de Lepine ?

L E P I N E.

Non vraiment.

C O L E T T E.

Voyez le grand malheur. Hé pourquoi m'y venois-tu trouver, dis.

C H A R L O T.

Parce que je vous aime : Mais pourquoi ne me chassais-vous pas vous ?

C O L E T T E.

Parce que je ne sçavois pas que tu m'aimasses, & que je ne t'aimois pas moi.

C H A R L O T.

Alle ne m'aimbit pas, qu'alle est tri-gande ! Quand je dansions aux chansons, alle étoit toujours la première à me prendre, & si alle auroit voulu pouvoir me ré-

nir

COMÉDIE. 35

nir par les deux mains, tant elle étoit al-
sottée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Char-
lot.

CHARLOT.

Oh pargué non, je sçais bien ce que je
dis. Tenez, Monsieur de Lepine, elle
faisoit cent fois plus de caresses aux francs
moigniaux que je l'y dénichois, qu'à tous
les marles que lui baïlloient les autres.
Moiq' n'est ce pas là de l'amour? Je vous
en fais juge.

LEPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous
avez raison: Mais il n'y a pas de quoi re-
buter mon Maître, & ces bagatelles-là ne
l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Cela ne l'en empêchera pas?

LEPINE.

Non vraiment.

CHARLOT.

Tatigué que je sis faché de ce qu'il n'y en
a pas davantage.

COLETTE.

J'en sis fort contente moi, tu l'aurois
dit de même.

CHARLOT.

Oh pour stila oui, je vous en répons.

COLETTE.

Où est votre Maître, Monsieur de Le-
pine?

LEPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir. Je vais

36 LE MARY RETROUVE,
vous l'amener dans le moment même.

C O L E T T E.

Et moi je vai l'attendre avec impatience.

C H A R L O T.

Hon la maſque.

S C E N E X I I.

COLETTE, CHARLOT.

C O L E T T E.

A Dieu Charlot, ne te chagrine point.
Jet'aime toujours un peu. Va, tien,
baïſe ma main.

C H A R L O T.

Non morgué jen'en ferai riau, je cra-
cherois plutôt deſſus. Fy, pouas, la per-
ſide, la vilaine.

C O L E T T E.

Tu fais le mauvais? tant pis pour toi, je
ne m'en ſoucie guères.

S C E N E X I I I.

CHARLOT *ſeul.*

CEs carognes de filles! être déjà traî-
tées à cet âge-là. Ça neſ'apprend
point ça-leur vient tout ſeul. Tien baïſe
ma main, le beau régal. C'eſt Madame
Julienne qui fait ce mariage là pour me
faire pièce. Car alle eſt fâchée que j'aime
Colette. Marguenne alle me le payera,
le Bailly l'aime iron cette Colette, c'eſt un

ma-

matois qui en sçait bian long ; je m'en vois le trouver , je leur baillerons du fil à retordre.

S C E N E X I V.

Mad. AGATHE , CHARLOT.

MAD. A G A T H E.

HE' où vas-tu si vite , Charlot ; attens , attens , j'ai quelque chose à te dire.

C H A R L O T.

Dépêchez-vous donc , car j'ai quecuque chose à faire moi.

MAD. A G A T H E.

Colette va être mariée avec un Monsieur ; sçais-tu bien cela ?

C H A R L O T.

Oh ! morguene ça n'est pas bian sûr j'y boutrons quecuque empêchement où je ne pourrons.

MAD. A G A T H E.

Hé pourquoi ça , qu'est-ce que ça te fait ?

C H A R L O T.

Comment morgué qu'est-ce que ça me fait ? Ne seroit-ce point vous qui aurais baillé conseil à nôtre Maîtresse de me jouer ce rouf-là.

MAD. A G A T H E.

Moi , par quelle raison ?

C H A R L O T.

Morgué que sçais-je , pour m'avoir peut-être , car vous êtes folle de moi , Madame Agathe,

Mad.

38 LE MARY RETROUVE,

Mad. A G A T H E.

Je suis folle de toi, tu ne le mérites guères.

C H A R L O T.

Si fait-parguene, il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'é-touffe.

Mad. A G A T H E.

Et pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis?

C H A R L O T.

Pargué parce qu'elle me plaît davantage.

Que voulez-vous que je vous dise?

Mad. A G A T H E.

Elle te plaît davantage? Une petite Coquette.

C H A R L O T.

C'est vrai.

Mad. A G A T H E.

Qui te préfère un autre amoureux.

C H A R L O T.

Vous avez raison.

Mad. A G A T H E.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle.

C H A R L O T.

Pargué non. Et je vous préfère bien Colette moi, ça vous corrige-t-il?

Mad. A G A T H E.

Cela le devrait bien faire.

C H A R L O T.

Oui, mais ça ne le fait pas, & pourquoi voulez-vous que je ne sois pas aussi mal-aisé à corriger que vous Madame Agathe?

Mad. A G A T H E.

Mais promets-moi donc que tu m'épou-seras, si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

C H A R L O T.

COMEDIE. 39

CHARLOT.

Oh pour ce qui est d'en cas de ça je le veux bien. Si Colette m'échape je me baille à vous par desespoir, yela qui est fini..

Mad. AGATHE.

Par desespoir ! Je ne te devrois qu'à ton desespoir.

CHARLOT.

Tatigué qu'importe à qui ? Vous ne voulez que m'avoir une fois, vous m'aurais, & je vous bailleraï la préférence sur Madame Julienne, qui me marchande itou.

Mad. AGATHE.

La Commère Julienne est amoureuse de toi ?

CHARLOT.

Oui, alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve ; mais queuque sot, je ne m'y frotte pas. Drés que je serions mariez alle en mitonneroit peut-être queuque autre pour être veuve de moi. J'en ai (ne m'orgué point ces prévoyeuses-là, Madame Agathe.

Mad. AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué je l'y en veux plus qu'à une autre à stelle-là, c'est elle qui fait le mariage de Colette.

Mad. AGATHE.

Toujours Colette. Cela te tien bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'ademi consolé si alle époufoit queuque autre que te Houberiat, & que je trouvisse la magnière de me vanger de Madame Justente. Morguenné ai-

dez.

40 LE MARY RETROUVE',
dez-moi à ça Madame Agathe.

Mad. A G A T H E.

Très-volontiers ; mais comment s'y
prendre ?

C H A R L O T.

Comment morguene ? Allons deman-
der conseil à Monsieur le Bailly, c'est bien
le meilleur homme, le plus honnête hom-
me, le plus habile homme pour faire du
mal à quequ'un, da. Il sçait morgué
sur le bout du doigt toutes les rubriques de
la Justice.

Mad. A G A T H E.

C'a n'est pas mal imaginé, allons, vien.

C H A R L O T.

Non ne bougeons, ne bougeons, le vela
li-même tout à point, comme si je l'avions
mandé ; serviteur, Monsieur le Bailly.

S C E N E X V.

Mad. AGATHE, LE BAIL-
LY, CHARLOT.

L E B A I L L Y.

Bonjour, Monsieur Charlot, bonjour.

Mad. A G A T H E.

Monsieur le Bailly, je suis bien vôtre ser-
vante. L E B A I L L Y.

Vôtre valet, Madame Agathe. Hé bien,
qu'est-ce mes enfans, voila d'étranges
nouvelles, cette scélérate de Julienne.

C H A R L O T.

Morgué bon, il enforne bien, j'au-
rons

— C O M E D I E. 41

rons bonne issue. Vous savez déjà ça ;
Monsieur le Bailly.

L E B A I L L Y.

Il y a plus de quinze jours que je le soup-
çonne ; mais je n'ay point voulu faire d'é-
clat que je n'en eusse quelque certitude.

C O L E T T E.

Oh pargué n'y a point à en douter à pre-
sent, c'est une affaire sûre.

Mad. A G A T H E.

On ne parle d'autre chose dans tout le
Village. L E B A I L L Y.

En sçavez-vous quelque particularité, &
ne pourriez-vous point servir de témoins
dans tout ceci vous autres ?

C H A R L O T.

Pargué vous en sarpirez vous-même. Ils
allont faire la Nôce, & vela les Menes-
triers qui allont venir.

L E B A I L L Y.

Comment les Menestriers, la Nôce de
qui ? Mad. A G A T H E.

La Nôce de Colette, que madame Ju-
lienne fait épouser à ce monsieur Clitandre.

L E B A I L L Y.

Vraiment, vraiment, elle prend bien
son tems pour faire une Nôce. Oh je
troublerai la fête sur ma parole.

C H A R L O T.

Et vous ferez fort bien monsieur le Bailly.

L E B A I L L Y.

La malheureuse.

C H A R L O T.

Acoutez, c'est une méchante femme.

Est

42 LE MARY RETROUVE,

Est-ce que vous sçauriais quequ'une de ses petites fredaines ?

L E B A I L L Y.

Oui de ses petites fredaines , une bagatelle. Elle a fait noyer son mary seulement.

C H A R L O T.

Elle a fait noyer monsieur Julian ; vela pourquoi elle me mitonnoit , voyez-vous.

Mad. A G A T H E.

C'a ne se peut pas , monsieur le Bailly , je vians de le voir.

L E B A I L L Y.

Vous avez rêvé cela , madame Agathe , il y a plus d'un mois qu'il est défunt , je le sçais de bonne part.

Mad. A G A T H E.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai quitté monsieur Julien , vous dis-je.

L E B A I L L Y.

Oui un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

Mad. A G A T H E.

Oh point du tout , c'est le véritable. Elle l'a reçu comme un vrai mary ; je l'ai aidée à le battre moi , monsieur le Bailly , pis qu'il faut vous le dire.

L E B A I L L Y.

Bagatelle , je ne donne point là dedans , & nous avons , le Procureur Fiscal & moi , commencé une procédure que nous soustiendrons vigoureusement.

C H A R L O T.

Je vous le disois bian , madame Agathe ,
c'est

C O M E D I È. 43

c'est un bian honnête homme , un bian habile homme que nôtre Mr le Bailly.

mad. A G A T H E.

Mais le compère Julien n'est point défunt , ce sont des contes.

C H A R L O T.

Je croi pargué bian que si moi , & s'il ne l'étoit pas , il faudroit qu'il le devint , puis que monsieur le Bailly le dit: Est-ce que la Justice est une menteuse , madame Agathe ? L E B A I L L Y.

monsieur Charlot prend fort bien la chose , & il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

C H A R L O T.

moi, monsieur le Bailly.

L E B A I L L Y.

Où vous. Votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire ci.

C H A R L O T.

Mon témoignage sera de poids ?

L E B A I L L Y.

Sans doute.

C H A R L O T.

Pargué bon , tant mieux , vela de quoi me vanger de Madame Julienne : ça , voyons , qu'est-ce qu'il faut que je témoigne , monsieur le Bailly ?

L E B A I L L Y.

Ce que vous sçavez. On ne vous demande pas autre chose.

C H A R L O T.

Morgué je ne sçais rien : mais tout coup
vail-

44 LE MARY RETROUVE,
vaille, si vous voulez que je nous aimions,
il faut dire comme moi, madame Agathe.

MAD. A G A T H E.

Je dirai la vérité.

C H A R L O T.

Et moi itou. Mais aidez nous à la dire,
Monsieur le Bailly; car ce que je sçavons
nous, vous qui sçavez tout, vous le sça-
vez peut-être mieux que nous paravanture.

L B B A I L L Y.

Mais le meunier & la meunière vivoient
en très-mauvaise intelligence première-
ment.

C H A R L O T.

Oh pour stila oui. Tous les jours ils se
battioient, ou ils quéréllions très-régulie-
rement à une certaine heure, je fus témoin
de ça.

MAD. A G A T H E.

Et moi aussi, Monsieur le Bailly.

L E B A I L L Y.

Bon, le reste est une suite de cela, mes
enfants. Le pauvre Julien s'enyvroit quel-
quefois.

C H A R L O T.

Queuquefois? Pargué très-souvent. Il
étoit coûtumier de ça quasiment autant que
vous, Monsieur le Bailly.

L E B A I L L Y.

Voilà le fait. La femme aura pris le tems
de l'yvresse du Mary pour exécuter son
mauvais dessein.

C H A R L O T.

Justement. Il avoit trop bù de vin, alle li
aura

COMEDIE. 45

aura voulu faire boire de liau, il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout seul.

MAD. A G A T H E.

Si ça est ça est comme ça, Mr. le Bailly.

L E B A I L L Y.

Oui, on l'a jetté dans la rivière, & il ne se trouve point; voila ce qui est d'embarassant.

C H A R L O T.

On l'y a mise une pierre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une pierre, en vela un gros tas tout proche du Moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

L E B A I L L Y.

Où il en manque quelqu'une? Voila un bon indice: mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

C H A R L O T.

Non voirement, il faut l'y bailler des camarades. Hé pargué cet amoureux de Collette & son valet Mr. de Lepine, le défunt ne vouloit pas qu'il épousist sa Nièce. C'est eux qui ayons fait le coup, Mr. le Bailly.

L E B A I L L Y.

Vous croyez ça, Monsieur Charlot?

C H A R L O T.

Si je le croi? Je li en veux morgué trop pour ne le pas croire, & vous le croyez itou vous, je gage. C'est nôtre Rival Monsieur le Bailly, j'en jurerois moi en cas de besoin; ça suffira-t-il pour le faire pendre?

L E B A I L L Y.

Voila une cruelle affaire pour ces gens-là.

C H A R L O T.

J'allons pargué leur tailler de la besogne.

Le

46 LE MARY RETROUVE',

L E B A I L L Y.

Je les ferai arrêter sur votre Jéposition & je vais tout de ce pas faire chercher le Greffier pour la venir recevoir.

C H A R L O T.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout, ne vous bouitez pas en peine; pargué je nous en allons biau rire.

S C E N E X V I.

Mad. AGATHE, CHARLOT.

Mad. A G A T H E.

MAis sçais-tu bien que tu fais là une tort méchante action, mon pauvre Charlot.

C H A R L O T.

Bon queu conte, ce n'est pas par méchanceté, ce n'est que pour troubler la Nôce, & faire enrager madame Julienne.

Mad. A G A T H E.

Ce ne sont pas-là des Bagatelles: il y a là de quoi la ruiner tout au moins, & cela pourroit aller plus loin même.

C H A R L O T.

Oh que point, point, Madame Agathe, je nous dédirons quand on sera prêt de la pendre. La voici. Si vous m'aimez laissez-moi faire, ou sans ça la paille est rompuë.

SCENE XVII.

Mad JULIENNE , Mad. AGA-
THE , CHARLOT.

JULIENNE.

Alions gai , gai , mes enfans , alle-
gresse , ma Commère , Julien est re-
décampé , je l'y avons fait peur , & vela nos
parens & nos amis qui s'en allont venir
aux Fiançailles , je ferons nôtre Nôce tout
à gogo , sans rabat-joye.

CHARLOT.

Oh pargué je gage que non. Il faudroit
pour ça qu'il n'y eût point de Charlot ,
ni de Bailly , Madame Julianne ; mais
Dieu merci je ne sis pas noyé moi , tatigué
que je l'ai échapé belle.

JULIEN.

Tu n'es pas noyé vraiment , je le vois bien.

CHARLOT.

Non tatigué je ne le sis pas , ni le Bailly
nan plus , je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le seroit il n'y auroit pas grand
dommage ; mais voyez ce qu'il veut dire
avec son noyé , est-ce qu'il a perdu l'esprit
ma Commère.

Mad. AGATHE.

Dame acoûtez , si stila est fou , mon-
sieur le Bailly n'est pas trop sage. Ils di-
sont comme ça tous deux , que vous avez
fait noyer vôtre mary.

JU.

48 LE MARY RETROUVE,
JULIENNE.

Jel'ay fait noyer moi ! Vous venez de le voir , ma Commère.

Mad. A G A T H E.

C, a est vrai , je l'ai vû ; mais le Bailly dit que non , & Charlot dit de même , & comme ils sont deux contre un , je ne sçai qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça toi.

C H A R L O T.

Parguenne oui , je l'ose dire , & je suis seur que ça est , j'en boutrois morgué la main au feu.

JULIENNE.

Ah le malheureux.

S C E N E X V I I I.

Mad. JULIENNE , Mad. AGATHE, COLETTE, CHARLOT.

C O L E T T E.

AH ma chère Tante , sauvez-vous , vous êtes perduë.

JULIENNE.

Comment ? qu'est ce qu'il y a ?

C O L E T T E.

Enfuyez-vous-en vîtement , vous dis-je , voila le Bailly qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonnière.

JULIENNE.

Prisonniere moi ?

C H A R-

CHARLOT.
Pargué bou ça commence bian.

COLETTE.

Tout le Village dit que mon Oncle est noyé, & que c'est vous & Charlot qui avez fait cette belle affaire pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi ? Mad. AGATHE.

Charlot. COLETTE.

Oui, toi-même, & si cela est tu feras bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué ça n'est point, c'est votre Monsieur Clitandre que vous velez dire.

COLETTE.

Clitandre ! CHARLOT.

Oui le Bailly est convenu que je le dirions comme ça. Oh dame l'on si fait un *quid pro quo*, je tire mon épingle du jeu, Mr. Julian n'est point noyé, je m'en dédis.

SCENE XIX.

Mad. JULIENNE, Mad. AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur, mais j'ai donné les ordres nécessaires... mais que vois-je, quelle consternation ! qu'avez-vous ?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre Mr Clitandre, voici

G de

50 LE MARY RETROUVE;
de terribles affaires.

CLITANDRE.

Comment? JULIENNE.

Ce Bailly de malheur qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mary.

CLITANDRE.

Ah quelle noirceur!

S C E N E X X.

Mad. JULIENNE, Mad. AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

LEPINE.

Voilà des Violons que je vous amenois, Monsieur; mais il faudra les renvoyer, je pense, & Monsieur le Bailly nous prépare d'autres occupations à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fonds de cette affaire?

LEPINE.

Non, Monsieur, je sçai seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meunier, & que sur la déposition de ce marouffe on a décrété contre vous & moi.

CLITANDRE.

Decrété contre nous?

CHARLOT.

Ah bon, passe pour stula.

CLITANDRE.

Comment margut...

CHAR-

COMEDIE. 51

CHARLOT.

Hé miséricorde, monsieur, ne me tuez pas. Mad. AGATHE.

Hé pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'érouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable.

CHARLOT.

Ah! je suis mort. LEPINE.

Ne vous emportez point, monsieur, ceci n'aura pas de suites. Laissez-moi faire seulement, j'y vais donner ordre.

SCENE XXI.

Mad. JULIENNE, Mad. AGATHE, CLITANDRE, COLLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin de quelque façon que ce soit, je suis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien, cette affaire est plus désagréable que dangereuse, & le retour de votre mary.

JULIENNE.

Il est revenu, mr Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu! l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

52 LE MARY RETROUVE,
JULIENNE.

Ce malheureux Bailly, & ce coquin-là
disent que ce n'est pas ly.

CLITANDRE.

Tu dis cela pendard.

CHARLOT.

moi je ne dis plus rien, j'ai perdu la pa-
role.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer où est-il.

JULIENNE.

Il s'en est déjà retourné, je l'ai trop mal
reçu, où l'aller rechercher. Ah s'il étoit
ici! que je fis malheureuse.

COLETTE.

Voilà ce vilain Bailly avec toute sa se-
quelle, ma Tante.

SCENE XXII.

Mad. JULIENNE, Mad. AGA-
THE, CLITANDRE, COLET-
TE, LE BAILLY, CHAR-
LOT. Suite du Bailly.

CLITANDRE.

A Vancez, Mr le Bailly, avancez ;
mais que vos records se tiennent écar-
rez sur tout ; car je donnerai de l'épée dans
le ventre au premier qui hazardera de s'a-
procher.

LE BAILLY.

Ah! monsieur, point d'emportement.
Ce ne sont ici que de petites formalitez,
dont le devoir de ma Charge ne me permet
pas de me dispenser.

CLI-

Oui , vous êtes fort exact , je le voi bien. LE BAILLY.

L'affaire est importante , monsieur , il y a ici mort d'homme , & supposition , voyez-vous. CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un , ni l'autre ; mais il pourroit arriver , si vous vous mettez en devoir.

SCENE XXIII.

M. JULIEN, Mad. JULIENNE,
Mad. AGATHE, CLITANDRE,
COLETTE, LE BAILLY, LE-
PINE, CHARLOT.

LEPINE.

Tirez , tirez , monsieur le Bailly , & rengraissez vos procédures. Le défunt n'est pas mort , le voila que je vous amène.

JULIENNE *embrassant son Mary.*

Mon pauvre Julien , mon cher Mary.

JULIEN.

Comment fatigué , quel changement ? Julianne est devenuë bonne femme : En vous remerciant , Mr le Bailly , je n'avois plus que faire de vos écritures.

LE BAILLY.

Comment ! hé qui êtes-vous donc mon ami vous qui raisonnez ?

JULIEN.

Qui je sis ? Hé pargué je sis moi , avez-vous la barluë. C 3 LE

54 LE MARY RETROUVE,
LE BAILLY.

Hé qui vous, je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué tant pis pour vous, vous êtes plus malade que vous ne croyez, pisque vous avez perdu connoissance.

JULIENNE.

Vous ne reconnoissez pas mon Mary, monsieur le Bailly.

LE BAILLY.

Ce ne l'est point là, Mad. Julienne.

MAD. AGATHE.

Ce n'est point là le Compère Julien ?

LE BAILLY.

Non, il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je suis noyé moi ? Palsangné vous en avez menti, Mr le Bailly.

LE BAILLY.

Il y a un bon procès verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh ratigné je certifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gauffons du procès verbal.

LE BAILLY.

C'est ce qui faudra voir.

CLITANDRE.

Ecoutez, Mr le Bailly, vous vous engagez-là dans une affaire.....

LE BAILLY.

Le meunier est noyé, cela aura des suites.

JULIEN.

Oh bian morgué , si je sis nayé , c'est vous qu'il faut pendre : car c'est de vôtre façon puis qu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment de la façon ?

JULIEN.

Oui voirement , c'est lui qui m'a conseillé de laisser croire ça , pour faire pendre Julianne. JULIENNE.

Pour me faire pendre , tu as eu ce cœur-là cher petit mary. JULIEN.

Morgué je ne l'ai pas eu long tems , comme tu vois , je sis sans rancune , ne me fais plus enrager , je n'irai plus à Nemours , vivons bian ensemble , la Justice en aura un pied de nez , & si alle ne le boutera morgué pas dans nos affaires.

SCENE DERNIERE.

Mr. JULIEN , Mad. JULIENNE ,
CLITANDRE , COLETTE , LE-
PINE , Mad. AGATHE ,
CHARLOT , MATURIN.

MATURIN.

MAdame Julianne , vela ces personnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette , qui n'osont approcher , parce qu'ils voyont ici des gens de Justice.

JULIEN.

Ils avont morgué raison. C'est une vilaine

ne

56 LE MARY RETROUVE',
ne vision : Mais parle donc hé femme , est-
ce que tu maries comme ça nôtre Nièce ,
sans que j'en sçache rien.

J U L I E N N E.

Oui , Julien , & si tu n'y bailles pas ton
consentement , je recommencerons à que-
reller mon enfant , tu n'as qu'à dire.

J U L I E N.

Oh palsangué non , ne querellons point,
j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

C L I T A N D R E.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher
cette complaisance.

J U L I E N.

Je le veux bien , vela qui est fini , Mon-
sieur Clitandre.

Mad. A G A T H E.

Tu sçais bien ce que tu m'as promis,
Charlot. C H A R L O T.

Hé bien , touchez-là , je suis garçon de
parole. J U L I E N.

A la franquette , Monsieur le Bailly. Je
serai moi maugré vous , vous avez beau
faire. Hé morgué laissez-nous en paix , je
vous baillerons de bonne amitié ce que
vous pourrais gagner à nous persécuter ;
n'est-ce pas être raisonnable.

C H A R L O T.

Allons , Monsieur le Bailly , Julien n'a
pas tort , c'est vous & moi qui l'avions
tantôt jetté à liau. Morgué repêchons-le ,
qu'est-ce que ça nous coûtera.

L E B A I L L Y.

Je suis trop humain pour un Bailly , qu'il
n'en

COMEDIE. 57

n'en soit plus parlé, mais au moins.

JULIEN.

Je ferons bien les choses, ne vous bou-
tez pas en peine. Touche-là Julianne,
avec les Fiançailles de Collette j'allons fai-
re nôtre remariage. Allons pas sangué que
tout le monde vienne, & que les Méné-
triers jouyent queuque drôlerie qui fasse un
peu tremousser ces jeunes Filles.

F I N.



DIVER-

58 LE MARY RETROUVE,

DIVERTISSEMENT

D U

MARY RETROUVÉ.

Mr TOUVENELLE.

Pour célébrer les Noces de Colette,
Folâtrons, chantons, & dansons,
Qu'on fasse retentir les sons,
Du Haut-bois & de la Musette,
Et que par tout l'Echo repette
Nos agréables Chansons.

ENTRÉE DE DEUX MEUNIERs,
& de deux Meunières.

Mad. A G A T H E.

Les Maris qu'on voit parmi nous
Sont Marchandise bien mêlée,
Pour bien faire il faudroit les noyer presque
tous,
Et la France faite d'Epoux
N'en seroit pas moins peuplée.

ENTRÉE D'UN MEUNIER,
& de Madame Agathe.

C H A R L O T.

Palsangué si j'avois bien fait,

Lors

COMEDIE. 59

Lors que vous caressez ma petite Meunière,
J'aurois sur vous lâché mon Chien ;
Quoi ! me ravir Collette ! à moi de la
manière !

C'a me déplaît , C'a ne vaut rien ;
C'est morguenne empêcher le cours de la
Rivière.

Pargué c'est être bien malin ,
De détourner l'eau d'un Moulin.

ENTRÉE DE PLUSIEURS
Meuniers & Meunières.

Mlle LOLOTTE.

Je ne suis qu'une Meunière ;
Mais si l'Amour
Vouloit un jour ,
Me ranger sous sa loi sévère ;
Je me rirois de son dessein ,
Et pour punir ce petit téméraire ,
J'en ferois mon garde moulin.

ENTRÉE.

Mr TOUVENELLE.

Tu croyois en aimant Colette,
Que tu n'aurois point de Rival :
Mais le Moulin d'une Coquette,
Est toujours un Moulin banal.

EN-

60 LE MARY RETROUVE,

E N T R E E.

Ms. T O U V E N E L L E.

*Monsieur Clitandre, a bon génie,
En faisant même un mauvais pas,
Il prend Meunière bien jolie,
Son Moulin ne chommera pas.*

Mlle. L O L O T T E.

*Avoir deux Amans en nature,
Cela se peut selon les loix,
C'est tirer d'un sac deux moutures,
Qu'avoir deux Epoux à la fois.*

Mr. T O U V E N E L L E.

*Vous qu'amour à l'hymen destine,
Ecoûtez bien cette leçon,
Tel crois en avoir la farine
Qui servent à en a que la son.*

F I N.

LA FOIRE

SAINT

GERMAIN,

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M, D C C Y.

LAITON AJ

ACTEURS,

Mad. MOUSET, Marchande de robes de
chambres.

L'ORANGE, Marchand de Café, vestu
en Armenien.

Mefd. MIMONNE, MIMI,
LOLOTTE, } Marchandes de la
Foire.

LE CHEVALIER de Castagnac, Gascon.
URBINE, } Sœur du Chevalier.

CLITANDRE, Amant d'Angelique.

LE BRETON, Valet de Clitandre.

ANGELIQUE, Maîtresse de Clitandre.

Mad. ISAC, Gouvernante d'Angelique.

JASMIN, Laquais d'Angelique.

Mr. FARFADEL, Financier.

Mad. DE KERMONIN, Sœur de Breton.

MAROTTE, petite Grisette.

Mad. BARDOUX, Mère d'Angelique.

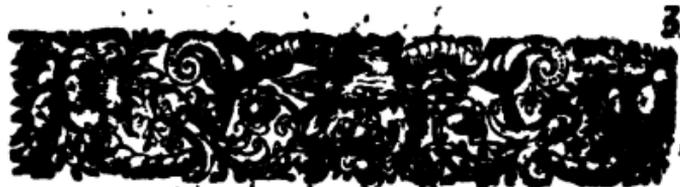
Plusieurs Acteurs du Cercle qui compo-
sent le Divertissement.

*La Scene est dans un des Carrefours de la
Voie St Germain.*

— 257 —

— 257 —

— 257 —



L A
F O I R E
S A I N T
G E R M A I N ,
C O M E D I E

*Le Theatre represente un des Cou-
surs de la Foire.*

Mademoiselle MOUSSET, L'O-
RANGE, MANON, MIMI,
LOLOTTES dans Vêtrés Bâti-
tiques.

Mad. MOUSSET.

DE belles robes de cham-
bres, Messieurs, des étof-
fes de la Chine, des bon-
nets à la Beneficite, des
deshabillez à bonne fortu-
ne. Voyez icy Mesdames.

A 2

M I-

4 LA FOIRE S. GERMAIN,
M I M I.

Des rubans d'or ; des tabliers, des fichus, de belles écharpes, Messieurs.

L O L O T T E.

Des tabatieres, des cannes, des cordons de chapeau, des nœuds d'épée, Mesdames.

M A N O N *en Turque.*

Marchandises du Levant, Messieurs, eaux de senteur de Constantinople, baume de Perse, mastic, pour les trous de petite verole, ciment pour recrépir les visages ; nous avons ce qu'il vous faut, Mesdames.

G A R C O N *Limonaier.*

Caffé, Thé, Chocolat, Vin de Saint Laurent, Vin de Latiota, Vin de Canarie.



S C E N E II.

LE CHEVALIER DE CASTAGNAC, URBINE.

U R B I N E.

V. En ce tant de bonne heure à la Foire Saint Germain, vous n'y portez pas attention, Chevalier.

LE CHEVALIER.

A toutes les heures du jour, gens de chez nous, ma sœur, pensent à leurs af-

COMEDIE. 5

affaires, & sont très-bien. Nous sommes d'une Noblesse tellement ancienne, que tous nos biens en sont usez, nous n'avons vous & moi d'autre patrimoine que le sçavoir faire, mais qu'importe, les sots doivent tribut aux gens d'esprit; & il y a dans cette Foire-Saint Germain quantité de Bureaux où je me fais payer mes rentes.

U R B I N E.

Hé donc en venez-vous toucher quelque chose aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis, ma chere sœur, je suis sans cesse à l'affus de la fortune, je lui ay donné la chasse à la Cour, j'ay crû la tenir par le toupet, la coquine s'est trouvée chaude. A la guerre je l'ay poursuivie, & je lui ai fait peur apparemment, Elle s'est tenue close & couverte pour me faire piéce, on ne l'a point veüe pendant la campagne, mais grace au Ciel je l'a retrouve en quartier d'hyver, & pour ne l'effaroucher pas en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison, je la mène tout doucement icy, & je l'attrape par les menus.

U R B I N E.

Vous seriez amoureux moi frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux moi, de richesses ouïy, de femmes non, je vous proteste. Hola hé

A 3 Ma-

8 LA FOIRE S. GERMAIN;
Mademoiselle Mouffet serviteur; un mot
icy je vous en conjure.



S C E N E I I I .

Mad. MOUSSET, LE CHEVALIER, URBINE.

Mad. M O U S S E T .

C'Est déjà vous. Monsieur le Chevalier, on ne sera icy que dans une heure.

LE CHEVALIER.

Mais y sera t'on? Car je n'ai point de temps à perdre, je ne veux pas qu'on m'attende.

Mad. M O U S S E T .

On m'a bien promis de s'y rendre.

LE CHEVALIER.

As-tu touché la grosse corde, & peut-on appuyer ferme dessus sans la rompre.

Mad. M O U S S E T .

Toutes chastes, sont bien disposées, & vous en aurez bonne issue. Ne voulez-vous pas rentrer?

LE CHEVALIER.

Non, mon enfant, ta Boutique est plus incommode que le carrefour, elle est toujours pleine de cent personnes à qui tu crois vendre des robes de chambre.

COMÉDIE
bret, & qui n'ont pas de quoi payer un
bonnet.

Mad. **M O U S S E T.**

Cette Dame est de votre compagnie
apparemment ?

LE CHEVALIER.

C'est ma sœur Urbine de Castagnac,
ma chère Mademoiselle Monsieur.

U R B I N E.

Cette Marchandé paroît bien de vos
amies, mon frere, je lui suis tant &
plus acquise.

Mad. **M O U S S E T.**

Je fais votre très-humble servante Ma-
dame.

LE CHEVALIER.

Envisagez bien votre femme-là, ma
sœur, c'est une illustre de Paris au
moins.

U R B I N E.

Tant nouvelle je suis à la Ville, que
je n'en connois pas encore les me-
veilles.

Mad. **M O U S S E T.**

Vous en allez faire un des plus beaux
ornemens Madame.

HIRADINE.

Hélas, Madame, j'ai confusion d'estre
sortie de la Province, mais je m'y recache
dans le moment que j'aurai mis quelque
fin à mes affaires.

Mad. **M O U S S E T.**

Vous avez des affaires en ce pays-ci ?

LE CHEVALIER.

Bon des affaires, c'est moins que
rien.

8 LA FOIRE S. GERMAIN,
rien, tu conçois cet homme peut-être.

Mad. MOUSSET.

Quel homme Monsieur.

LE CHEVALIER.

Un certain Monsieur Farfadet de par
le monde.

Mad. MOUSSET.

Ce veillard si riche & si fon qui en con-
te à toute la terre.

LE CHEVALIER.

Justement, ce grand époureur, en pa-
roles, ce fameux honnisseur de filles.

Mad. MOUSSET.

Il en a fait accroire depuis six mois à
plus de quatre de ma connoissance,

LE CHEVALIER.

Voilà l'homme, il y a quelques mois
qu'il vint en Province, il vit ma sœur
Urbine, il prit du goût pour elle, il lui
fit une promesse de mariage par manière
de conversation, dit-il, & parce que je
méprisai de l'affommer, ma sœur Urbine
par manière d'acquit le va faire per-
dre : Cela fera bien tost vuide.

Mad. MOUSSET.

Et vous appelez cela moins que rien.

LE CHEVALIER.

Ohy, mon enfant, la Domtesse de
Merepillerious, notre parente, tient
toute la robe dans sa manche, je vais
accompagner ma sœur chez elle pour
son affaire, & je reviens dans l'instant
ici pour la nôtre.



SCÈNE IV.

Mad. MOUSSET.

LA sœur Urbine est une trop aimable personne pour la Province, il faut trouver moyen de la fixer à Paris.



SCÈNE V.

Mad. MOUSSET, LORANGE
en Armenien.

LORANGE.

JE donne le bon jour à mon agréable voisin.

(Mad. MOUSSET.)

Ah, ah! vous vous en avisez, Monsieur l'Armenien, depuis huit jours que la Foire est ouverte, à peine m'avez-vous fait l'honneur de me saluer. Quel heureux caprice vous porte à chercher à faire aujourd'hui connoissance.

LORANGE.

Parbleu je ne cherche point à la faire, je cherche à la renouveler ma voisine.

A S

Mad.

10 LA FOIRE S. GERMAIN,

Mad. MOUSSET.

A la renouveler, nous nous sommes donc connus, à votre compte?

LORANGE.

Quelquefois un peu par cy par-là: mais cependant je vous l'avoue, j'ay eu toutes les peines du monde à vous remettre, parce que je ne pouvois me figurer que Madame la Marquise de la Pape-lardiere du Marais fut devenue Marchande de robes de chambre à la Foire.

Mad. MOUSSET.

Les fortans de marais ne sont pas si solides comme vous voyez.

LORANGE.

J'en fais l'expérience par moi-même. Je n'ay pas toujours vendu du Caffé, & je n'ay d'Armenien que la barbe. Il offre sa barbe.

Mad. MOUSSET.

Ah, juste Dieu! Quelle surprise, c'est le Chevalier de Goutdrevilliers, la Colporteur de la rue la Fontaine.

LORANGE.

C'est lui-même ma chère Marquise. Toujours fidèle, toujours amoureux de ses charmes.

Il veut l'embrasser.

Mad. MOUSSET.

He qu'as-tu donc fait de ta Chevalerie, mon pauvre Chevalier?

LORANGE.

Elle est allée dans la compagnie à l'on Monsieur, ma chère Marquise.

Mad,

COMÉDIE DE L'ÉTAT

Mad. MOUSSET.

Tu as fait de grands voyages, à ce que l'on m'a dit, depuis que nous ne nous sommes vus.

LORANGE.

Comment morbleu de grands voyages !

Mad. MOUSSET.

Tu as pensé mourir ?

LORANGE.

Ouy vraiment, il y a eu des ordres exprès pour cela, & ils ont été affichés même, mais je n'ai pas voulu les suivre. J'aime à vivre moi, comme tu sens.

Mad. MOUSSET.

Tu as raison, mais ne ris-que-tu rien ici ?

LORANGE.

La chose est problématique ; comme enfant de Paris, Eleu et Bieur de Lotange, & Chevalier de Gourdanwilliers, des ordres sont précis : mais comme Armeuica naturalisé depuis trois semaines, il n'y a rien à craindre : c'est pourquoi mon enfant supprime, s'il te plaît, le nom de Lotange, & ne me nomme que l'Armeuica.

Tres-volontiers, tu n'as qu'à dire. Mais toi ne m'appelle point Marton, je te prie.

LORANGE.

J'entends bien, il y a aussi quelques ordres expédiés sous ce nom là, n'est-ce pas. C'est la même étoille qui nous domine, nous finirons ensemble de manière ou d'autre.



SCENE VI.

CLITANDRE, Mad. MOUSSET,
LORANGE.

CLITANDRE.

Les Valets sont bien nés pour nous im-
patienter, à quoi diantre se maraut
là s'amuse-t-il ?

Mad. MOUSSET.

Hé qui avez-vous aujourd'hui, Monsieur ?
Vous voilà bien sombre.

CLITANDRE. Diable !
Mon coquin de Breton, se moque de
moi, ma chère Mademoiselle Mousset,
je lui ai dit de me venir rendre réponse
il y a deux heures que je l'attens, je suis
sur des épines.

LORANGE.

Si vous voulez Monsieur rafraîchir
votre impatience de quelque petite verre
de liqueurs, j'en ai des meilleures de la
Foire.

CLITANDRE.

Non, mon enfant, je vous remer-
cie.



SCÈNE VII.

CLITANDRE, LE BRETON,

Mad. MOUSSET,

LORANGE.

CLITANDRE.

AH te voila boursreau.

LE BRETON.

Ouy, Monsieur, c'est moy-même qui ne veux plus me meller de vos affaires, & qui vien vous demander mon congé.

CLITANDRE.

Comment miserable.

Mad. MOUSSET.

Hé, Monsieur!

CLITANDRE.

Et quelles nouvelles m'apportes-tu encore, ç'a voyons.

LE BRETON.

Je ne vous en apporte aucune, il n'y a rien affaire, j'y renonce, il faut nous separer, & vous n'avez qu'à chercher fortune.

CLITANDRE *vent* Je jetter sur luy.

Quoy pendart.

LORANGE.

Hé point d'emportement.

LA FOIRE S. GERMAIN,
LE BRETON.

Ne le lâchez pas au moins, il devient fou, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Je te ferai nourrir sous le bâton.

LE BRETON.

Il ne s'en étoit point aperçu, mais cela ne laisse pas d'être.

CLITANDRE.

Ah je n'en puis plus (1) qui je perds l'esprit, je l'avouë; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mad. **MOÛSSET.**

Lui, Monsieur

L'ORANGE.

Comment donc?

LE BRETON.

Il ne sçait ce qu'il dit, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Je vous en fais juges vous-mêmes; depuis un mois je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

LE BRETON.

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui lui gâle l'esprit, que diable.

CLITANDRE.

Monsieur le Breton, Ce charmant Monsieur le Breton que vous voyez connoît tous l'excès de mon amour. Il est témoin de tous les tourmens que me fait souffrir l'impossibilité d'avoir accès chez cette belle,

COMÉDIE.

LE BRETON.

Où, je vois de belles choses assurément.

CLITANDRE.

Et le belistre a la constance & la malice de ne pas imaginer aucune chose pour me rendre le moindre service.

LE BRETON.

Monfieur l'Arménien.

LORRAN GIL.

Oh vous avez tort, Monsieur le Breton, il faut passer condamnation. Cela n'est pas bien.

LE BRETON.

Mademoiselle Mouffier.

Mademoiselle Mouffier, je suis contre vous aussi. Vous n'êtes point un valet zélé.

LE BRETON.

Je me donne au diable vous y seriez bien empêché, vous autres; & pour tant les Marchands Bretons ne sont pas les moins habiles pour ces affaires là.

LORRAN GIL.

Je gage en deux jours d'emporter l'affaire; quelque difficile qu'elle puisse être.

Monsieur Mouffier.

Je parie d'y réussir en vingt-quatre heures.

CLITANDRE.

Tu vois, infame.

LE BRETON.

Je ne suis point jaloux, Monsieur.

LA FOIRE S. GERMAIN,
je cede l'entreprise, & je leur servirai de cronpler même en cas de besoin.

CLITANDRE.

Ah, mesamis de grace, unissez-vous tous trois pour me rendre service. Si vous pouvez y réussir vous pouvez aussi compter sur une parfaite reconnoissance.

Mad. **MOUSSET.**

Il faut commencer par sçavoir les personnes à qui nous avons affaire.

LORANGE.

Cela est de conséquence.

LEBRETON.

Je m'en vai vous en informer. Premièrement la fille est une jeune personne.

CLITANDRE.

Toute charmante, toute adorable.

LEBRETON.

Où toute adorable : d'une physionomie tres-vive & tres coquette.

LORANGE.

Cela promet quelque chose.

LEBRETON.

La mere est une veuve entre deux âges, un exemple de regularité, femme tres-prude, & tres rebarbarative de son métier.

Mad. **MOUSSET.**

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

LEBRETON.

La suivante est un monstre de laideur,

&

COMEDIE 17
& un dragon de vertu, plus affreuse que
le diable, & par conséquent plus mé-
chante.

LE BRETON.

Cet animal-là sera difficile à appri-
voiser.

LE BRETON.

Avec cela il y a dans la maison une
espece d'Abbé qui sert d'Intendant, un
valet de chambre qui a les gorges, un
Cuisinier manchot, un Cocher borgne,
& trois vieux laquais qui n'ont jamais bû
de vin, le moyen de faire connoissance
avec ces gens-là?

Mad. **MOUSSET.**

Voilà un agreable petit domestique.

LE BRETON.

Ils sont tous zelez pour la mere, & gar-
dent tous la fille à veüe; les entrepre-
neurs n'ont qu'à tablet là-dessus, & à
faire leurs diligences.

Mad. **MOUSSET.**

Monsieur l'Armenien;

LORANGE.

Mademoiselle Mouffet.

Mad. **MOUSSET.**

Il faut plus de deux jours pour cette af-
faire-là.

LORANGE.

Vous n'en sortirez pas en vingt-quatre
heures.

LE BRETON.

Bon. Il y a prés d'un mois que j'y
travaille, & je n'ai pû l'entamer en-
cote.

CLI-

18 LA FOIRE S. GERMAIN,

CLITANDRE.

Hé mes chers enfans, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure.

Mad. MOUSSET.

Mort de ma vie nous sommes trois, il ne faut pas en avoir le démanty.

LORANGE.

Non, assurément.

LE BRETON.

Ah! Monsieur, voilà Mademoiselle Angelique je pense; elle vient de ce côté ci même.

CLITANDRE.

Ah, mon cher Breton, je n'en puis plus, tous mes sens sont interdits; par où commencer, comment l'aborder, que lui dirai-je?

LE BRETON.

Vous ne lui direz rien, s'il vous plaît. Ce sera bien assez de regarder: la maudite suivante, & le maître laquais sont avec elle.

CLITANDRE.

Ah juste Ciel!





SCÈNE VIII.

CLITANDRE, Ma. MOUSSET,
LORANGE, LE BRÉTON,
ANGÉLIQUE,
Mad. ISAAC.

LORANGE à Clitandre.

Eloignez-vous, & me laissez faire,
je vous débarasseray des incom-
modes.

CLITANDRE.

Seroit-il possible !

LORANGE.

Eloignez-vous, vous dis-je : Elle vient
par-ici n'est ce pas ?

LE BRÉTON.

Elle va passer, la voilà presque au mi-
lieu de la rue,

LORANGE.

Vous avez de l'esprit, secouez-moi
bien seulement.

LE BRÉTON.

Il nous quitte & rentre chez lui, que
diantre va-t-il faire ?

80 LA FOIRE S. GERMAIN,
Mad. MOUSSET.

Je ne puis le deviner ; mais , il n'est pas
bête.

LE BRETON.

Angelique & sa suite approchent ,
nous les manquerons.

LORANGE *derrière le Theatre.*

Gare l'eau.



S C E N E IX.

ANGELIQUE , Mad. ISAAC ,
Mad. MOUSSET ,
LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH juste Ciel , qu'est-ce que ce-
la ?

Mad. ISAAC.

Comment donc ; quels insolens ,
quelles canailles , en pleine Foire jeter
des immondices par les fenêtres , un
procès verbal , des témoins , un honnête
Commissaire.

Mad. MOUSSET.

A qui en ont-elles donc ?

LE BRETON.

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de
vuider une chocolatiere sur le corps de la
surveillante.

COMEDIE. 21
ANGELIQUE.

Voila des choses qui ne sont pas permises.

Mad. ISAAC.

Eh la, la, c'est bien employé, Mademoiselle : si vous aviez esté au Palais, comme Madame vostre mere vous l'avoit dit, & non pas à la Foire, . . . hom, hom, voila comme le Ciel punit vos extravagances.

ANGELIQUE.

Moi, je ne me plains point, je n'ai rien eu : Mais vous qui estes une personne si sage & si raisonnable, Madame Isaac, qu'est-ce que le Ciel punit en vous, je vous prie ?

Mad. ISAAC.

L'impertinence que j'ai eue d'adherer à vos sottises. Mais cela ne m'arrive pas souvent.

SCENE X.

ANGELIQUE, Mad. IAAC,
Mad. MOUSSET, LE BRETON,
LORANGE,
JASMIN.

LORANGE.

JE viens vous demander mille pardons, Madame, du petit accident de la chocolatiere,

AN

23 LA FORKE S. GERMAIN,
ANGÉLIQUE.

Ce n'est point moi, Monsieur l'Arménien, à qui vous devez....

Mad. ISAA C.

Oh, vous me payerez mes hardes si elles sont gâtées.

LORANGE se retourne brusquement,
et donne au camp de sève
dans l'estomac de Mad.
Isaac, et la jette à la
renverse.

Je suis bien fâché, Madame...

Mad. ISAA C tombée.

Mais voyez ce bruit avec ses ex-
cuses.

LE BRETON lui marche sur la jam-
be, en feignant de la
relever.

La fortune m'est bien favorable, Ma-
dame, de m'offrir l'occasion de vous ren-
dre un petit service.

Mad. ISAA C.

Hé miséricorde, vous me cassez les
jambes, vous marchez dessus.

Mad. MOUSSET lui tourne le bras en
la relevant.

Hé bon Dieu, Madame, n'êtes-vous
point blessée?

Mad. ISAA C.

Ah juste Ciel! vous me déboîtez l'é-
paule, Madame.

LE BRETON.

Vraiment voilà une vieille Demoiselle
qui est bien délicate.

LO-

COMEDIE. 23
L O R A N G E.

Nous sommes bien mal-adroits tous
tant que nous sommes.

Mad. I S A A C.

Allons, Mademoiselle, retournons au
logis s'il vous plaît.

ANGELIQUE.
Que je m'en retourne moi, Madama.

Mad. I S A A C.

Assurément. Voulez-vous que je de-
meure à la Foire dans cet équipage-
là ?

L O R A N G E.

Je ne vous le conseille pas. Il n'y a pas
d'apparence.

LE BRETON.

On vous prendroit pour quelque
bonne fortune de la rue de la Lin-
gerie.

Mad. I S A A C.

Oh je n'y resteray pas, je vous en ré-
ponds.

Mad. M O U S S E T.

Vous ferez fort bien, assurément.

ANGELIQUE.

Vous estes la maitresse, Madame, pour
moi qui n'ai point à changer de har-
des, & qui ai des amplettes à fai-
re, vous conviendrez bien que j'y de-
meure.

Mad. M O U S S E T.

Si vous voulez prendre un siege en at-
tendant.

24 LA POIRE S. GERMAIN,
ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, Madame.

Mad. ISAAC.

Je vous laisserois ici toute seule ?

ANGÉLIQUE.

Ah que vous estes ridicule avec vos manières. Allez, Madame, il suffit de moi pour me garder, & d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

Mad. ISAAC.

Ah, ah, vous le prenez sur ce ton-là : oh bien, bien, je ne reviendray pas moi, mais je vous vais envoyer compagnie.

ANGÉLIQUE.

Vous me ferez plaisir, je n'en sçais point de plus agréable que la vôtre.

Mad. ISAAC à *Jasmin*.

Je te la recommande, ne la quitte pas de veüe.

JASMIN.

J'ai de bons yeux, ne vous mettez pas en peine.





SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, M. MOUSSET,
LORANGE, LE BRETON,
JASMIN.

LORANGE.

Bon. Voilà déjà un de nos espions de
party.

LE BRETON.

Je m'en va bien-tôt faire décamper
l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ah que je suis fatiguée de l'esclavage où
l'on me fait vivre, n'en sortrai-je que
pour passer dans un autre encore plus
rude.

Mad. MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse,
j'ose vous en répondre.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Madame.

LE BRETON à Jasmin.

Comment Coquin, tu fouille dans ma
poche.

JASMIN.

Moi, Monsieur ?

LE BRETON.

Où, toi-même.

**LA FOIRE S. GERMAIN,
ANGELIQUE.**

C'est mon laquais, Monsieur.

LE BRETON.

C'est un coupeur de bourses, Madame, je l'ay pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? que vous fait-on, Monsieur ?

LE BRETON.

On vole, où pille auprès de votre boutique, & vous souffrez cela, Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs. . .

LORANGE en donnant un coup de

piéd à Jasmin.

Hé ! C'est mon fripon de l'autre jour, je le reconnais.

JASMIN.
Je fais honneste garçon, n'en me frappez pas.

ANGELIQUE.

Doucement, Messieurs, c'est mon laquais, je vous assure.

Mad. **MOUSSET.**

Lui ? je le connois pour un voleur, Madame.

ANGELIQUE.

Nous n'y songes pas.

Mad. **MOUSSET.**

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Fre-naye.

C O M E D I E.
A N G E L I Q U E.

27.

Jasmin.

J A S M I N.

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas
vrai, je vous assure.

L O R A N G E.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une
fott honnête Pochreufe de la rue Calan-
de une Croix de diamans de prés de dix
pistoles, que deux jeunes Academistes lui
avoient donnée.

L E B R E T O N.

Voila des preuves convaincantes, al-
lons, marchons chez le Commissaire.

J A S M I N.

Au secours, à la foree.

L O R A N G E.

Où tu as beau crier, tu iras en galere.

A N G E L I Q U E.

Mais vraiment ces violences-là ne se
font point, qu'on prenne garde à ce qu'on
fait, c'est mon laquais encore une fois.

Mad. M O U S S E T.

Hé! laissez-le crier, on a quelque
chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il
sçache.





SCENE XII.

Mad. MOUSSET,
ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

EXpliquez-moy ce mystere, Madame.

Mad. MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas ? Vous estes toute aimable , Et l'on écarte les surveillans pour vous découvrir sans contrainte les sentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

Comment, Madame ?

Mad. MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE voyant Clitandre.

C'est lui, c'est Clitandre , je suis perduë.





SCENE XIII.

CLIFANDRE, ANGELIQUE,
Mad. MOUSSET.

CLIFANDRE.

Pardonnez, charmante personne, à la violence de mon amour, les artifices innocens dont on se sert pour me faciliter les moyens de vous entretenir. Depuis long-temps je vous adore, je n'ay pu vous parler que des yeux, & je n'ai rien lu dans les vôtres qui m'ait flatté du moindre espoir. Enfin j'ose, en tremblant, vous consulter ici moi-même sur ma destinée, mon cœur est tout à vous, avez-vous disposé du vôtre? que faut-il faire pour l'obtenir? Si vous le destinez au plus tendre, au plus fidelle, au plus passionné de tous les Amans, aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mad. MOUSSET.

Cela est bien écrit au moins. Ne faites vous point de réponse.

CLIFANDRE.

Vous hezitez à vous déclarer. Que je suis à plaindre?

ANGELIQUE.

Quand je vous aurai dit l'état où je suis.

30 LA FOIRE S. GERMAIN,
suis, vous vous trouverez bien plus mal-
heureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement, Madame?

ANGELIQUE.

Dans quatre jours ou me marie.

CLITANDRE.

Ah je suis mort!

Mad. MOUSSET.

Mort de ma vie voilà un homme que
vous poignardez, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Écoutez-moi, Monsieur. Vous me di-
tes que vous m'aimez, vos regards m'en
ont assurée, & leur langage s'est fait en-
tendre dès le moment qu'ils m'ont parlé.
La liberté de mon procédé va vous éton-
ner peut-être, mais la situation où je me
trouve suffit de reste pour le justifier. On
prétend me faire épouser un vieux mary
que je déteste. Ma mère est riche, je suis
jeune, tout le monde me trouve belle,
consultez bien encore votre cœur & vos
yeux. Je vous aime, ne me trompez point :
si vous m'aimez véritablement, n'épar-
gnez rien pour faire changer les sentimens
de ma mère, & trouvez les moyens d'as-
surer ensemble votre bonheur, & mon
repos.

CLITANDRE.

Ah divine Angelique, à quel excès de
joye...

Mad. MOUSSET.

Doucement, s'il vous plaît, Monsieur,

VIAGRON MEDICAL A. I 32^e
un peu moins de transport, & plus de
réflexion. Nous ne sommes pas icy en
place d'avoir de longues conversations.
Venez au fait. Qui est cet heureux Vicil-
lard qu'on veut vous donner, & que vous
aimez tant, Mademoiselle?

Mad. MOUSSET.
Monsieur Farfadel.

Mad. MOUSSET.
Monsieur Farfadel?

ANGÉLIQUE.
Luy-même. Je connoissez-vous
Mad. MOUSSET.

Et tres-fort même. Il vient ici presque
tous les jours. Je sçai de tes frédaines, &
votre affaire n'est pas encore si bien con-
clue qu'on ne la puisse rompre.

CLITANDRE.
Sçais-tu des moyens pour cela?

ANGÉLIQUE.
Serait-il possible.
Mad. MOUSSET.

S'il ne s'agit que de tromper Mad.
dame, votre mère nous en viendrons
aisément about; mais pour y parvenir il
est bon qu'on ne vous voye point ensem-
ble, & que je ne sçache pas me mêler de
vos affaires même.

ANGÉLIQUE.
Elle a raison. Séparons-nous. Je vay
dans la boutique de Laygu, envoyez-y
mon laquais & ma vieille surveillante, en
cas qu'elle vienne.

24 LA FOIRE S. GERMAIN,
ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, Madame.

Mad. ISAAC.

Je vous laisserois ici toute seule ?

ANGÉLIQUE.

Ah que vous estes ridicule avec vos manieres. Allez, Madame, il suffit de moi pour me garder, & d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

Mad. ISAAC.

Ah, ah, vous le prenez sur ce ton-là : oh bien, bien, je ne reviendray pas moi, mais je vous vais envoyer compagnie.

ANGÉLIQUE.

Vous me ferez plaisir, je n'en scais point de plus agréable que la vôtre.

Mad. ISAAC à *Jasmin*.

Je te la recommande, ne la quitte pas de veü.

JASMIN.

J'ai de bons yeux, ne vous mettez pas en peine.



SCENE XI.

LORANGE

ANGELIQUE, M. MOUSSET,
LORANGE, LE BRETON,
JASMIN.

LORANGE.

Bon. Voilà déjà un de nos espions de party.

LE BRETON.
Je m'en vais bien-tôt faire décamper l'autre.

ANGELIQUE.

Ah que je suis fatiguée de l'esclavage où l'on me fut vivre, n'en sortira-je que pour passer dans un autre encore plus rude.

M. MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse, j'ose vous en répondre.

ANGELIQUE.

Quoi ! Madame.

LE BRETON à Jasmin.

Comment Coquin, tu fouille dans ma poche.

JASMIN.

Monsieur ?

LE BRETON.

On te l'a dit.

**LA FOIRE S^T GERMAIN,
ANGELIQUE.**

C'est mon laquais, Monsieur.

LÉBRETON.

C'est un coupeur de bourses, Madame, je l'ay pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? que vous fait-on, Monsieur ?

LÉBRETON.

On vole, ou pille auprès de votre boutique, & vous souffrez cela, Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs...

LORANGE en donnant un coup de pied à Jasmin.

Hé ! C'est mon fripon de l'autre jour, je le reconnais.

Je fais honneste garçon, ne me frappez pas.

ANGELIQUE.

Doucement, Messieurs, c'est mon laquais, je vous assure.

Mad. **MOUSSET.**

Lui ? je le connois pour un voleur, Madame.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas.

Mad. **MOUSSET.**

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Freynaye.

ANj

Jasmin.

J A S M I N.

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas vrai, je vous assure.

L O R A N G E.

Il a coupé l'ny a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la rue Calande une Croix de diamans de près de dix pistoles, que deux jeunes Academistes lui avoient donnée.

L E B R E T O N.

Voila des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commissaire.

J A S M I N.

Au secours, à la force.

L O R A N G E.

Oh tu as beau crier, tu iras en galere.

A N G E L I Q U E.

Mais vraiment ces violences-là ne se font point, qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'est mon laquais encore une fois.

Mad. M O U S S E T.

Hé! laissez-le crier, on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.





SCENE XII.

Mad. MOUSSET,
ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

EXpliquez-moy ce mystere, Madame.

Mad. MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas ? Vous estes toute aimable , & l'on écarte les surveillans pour vous découvrir sans contrainte les sentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

Comment, Madame ?

Mad. MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE voyant Chitandre.

C'est lui, c'est Chitandre, je suis perdue.





SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE,
Mad. MOUSSET.

CLITANDRE.

Pardonnez, charmante personne, à la violence de mon amour, les artifices innocens dont on se sert pour me faciliter les moyens de vous entretenir. Depuis long-temps je vous adore, je n'ay pû vous parler que des yeux, & je n'ai rien lu dans les vôtres qui m'ait flatté du moindre espoir. Enfin j'ose, en tremblant, vous consulter ici moi-même sur ma destinée, mon cœur est tout à vous, avez-vous disposé du vôtre? que faut-il faire pour l'obtenir? Si vous le destinez au plus tendre, au plus fidelle, au plus passionné de tous les Amans, aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mad. MOUSSET.

Cela est bien écrit au moins. Ne faites vous point de réponse.

CLITANDRE.

Vous hezitez à vous déclarer. Que je suis à plaindre?

ANGELIQUE.

Quand je vous aurai dit l'état où je suis.

20 LA FOIRE S. GERMAIN,
suis, vous vous trouverez bien plus mal-
heureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement, Madame?

ANGELIQUE.

Dans quatre jours ou me marie.

CLITANDRE.

Ah je suis mort!

Mad. MOUSSET.

Mort de ma vie voilà un homme que
vous poignardez, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Écoutez-moi, Monsieur. Vous me di-
tes que vous m'aimez, vos regards m'en
ont assurée, & leur langage s'est fait en-
tendre dès le moment qu'ils m'ont parlé.
La liberté de mon procédé va vous éton-
ner peut-être, mais la situation où je me
trouve suffit de reste pour le justifier. On
prétend me faire épouser un vieux mary
que je deteste. Ma mere est riche, je suis
jeune, tout le monde me trouve belle,
consultez bien encore votre cœur & vos
yeux. Je vous aime, ne me trompez point :
si vous m'aimez véritablement, n'épar-
gnez rien pour faire changer les sentimens
de ma mere, & trouvez les moyens d'as-
surer ensemble votre bonheur, & mon
repos.

CLITANDRE.

Ah divine Angelique, à quel excès de
joye....

Mad. MOUSSET.

Doucement, s'il vous plaît, Monsieur,

VIAGRE MEDICAL A. I 32
un peu moins de transport, & plus de
reflexion. Nous ne sommes pas icy en
place d'avoir de longues conversations.
Veniens au fait. Qui est ce heureux Vicar
lard qu'on veut vous donner, & que vous
aimez tant, Mademoiselle?

Monsieur Farsadel.

Monsieur Farsadel?

ANGELIQUE.
Lui-même. Je connoissez-vous
Mad. Mousset.

Et tres-fort même. Il vient ici presque
tous les jours. Je sçai de ses frédaines, &
votre affaire n'est pas encore si bien con-
tée qu'on ne se puisse tromper.

CLITANDE.
Sçais-tu des moyens pour cela?

ANGELIQUE.
Serait-il possible?

Mad. MOUSSET.
S'il ne s'agit que de déromper Mada-
dame votre meso nous en viendrons
aisément about; mais pour y parvenir il
est bon qu'on ne vous voye point ensem-
ble, & que je n'apparaisse pas me mesler de
vos affaires même.

ANGELIQUE.
Elle a raison. Séparons nous. Je vay
dans la boutique de Laygu, envoyez-y
mon laquais & ma vieille surveillante, en
cas qu'elle vienne.

30 LA FOIRE S. GERMAIN,

Je ne vous accompagne, Madame,
mais mon cœur & mon esprit ne vous
quitteront pas en tout moment.



SCÈNE XIV.

CLITANDBRE, Mad.
MOUSSET.

Mad. MOUSSET.

JE vous pardonne d'être si fort amou-
reux, la petite personne en vaut bien
la peine.

CLITANDBRE.

Puisqu'à ta prière mon amour
songe donc à me rendre heureux, je te
prie.

Mad. MOUSSET.

Ne vous mettez pas en peine. Je connais
la mère de votre Maîtresse, c'est déjà quel-
que chose.

CLITANDBRE.

Quoi prude comme elle est, tu as des
liaisons avec elle.

Mad. MOUSSET.

C'est une de mes meilleures pratiques.
Nous en aurons raison. Faites moi cher-
cher l'Armenien, & votre Breton, qu'ils
lâchent le filou prétendu, & qu'ils se dé-
pêchent de venir icy.

COMÉDIE DE
CÉITANDRE.

Je vay te les envoyer, & revenir ensuite chez l'Aigu, pour y regarder du moins Angelique, s'il ne m'est pas permis de lui parler.



SCÈNE XV.

Mad. MOUSSET seule.

O Que les Amans sont foux! je suis bien-heureuse que l'expérience m'ait corrigée de ces foiblesses. Mais voicy Monsieur Barfadel,



SCÈNE XVI.

Mr. FARFADÉL, Mad.
MOUSSET.

Mr. FARFADÉL.
HE' laquais, qu'on ne me suive point.

Mad. MOUSSET.
C'est lui-même.

Mr. FARFADÉL.
Et que mon casoffe aille m'agrandir la petite porte de la rue des Canistes.

Mad.
Mad.

54 LA FORTUNE DE M. MOUTONNET,
Mad. MOUSSET.

Voilà des ordres qui sentent furieusement la bonne fortune.

Mr. FARFADEL.

Bonjour mon enfant. Je ne suis jamais sans cela, comme tu sçais.

Mad. MOUSSET.

Vous êtes le mortel, le plus content, & le plus couru que je connoisse.

Mr. FARFADEL.

Et avec tout cela je n'aime pas les femmes, elles sont portées folles de moi. Je suis un peu coquet de mon naturel. Je les laisse se flatter, je dis que je veux épouser l'une, je promets de faire la fortune de l'autre, je donne des cadeaux, des promenades, comme on aime à faire, je les amuse, & je ne conclus rien. Oh cela me donne un grand plaisir dans le Monde.

Mad. MOUSSET.

Vous avez raison.

Mr. FARFADEL.

Quand quelque petite personne me donne dans la veue, je donne d'abord de l'emploi à ses freres, ou à ses cousins. Quand j'ai soupé trois ou quatre fois avec elle, krac je les revoque.

Mad. MOUSSET.

Chacun se distingue à sa maniere.

Mr. FARFADEL.

J'ay choisi la bonne moy. La maniere de se distinguer à la guese est dangereuse; celle de la robe est trop serieuse, & trop possible, il n'est rien tel que de biffer dans la fian ce.

Mad.

COMÉDIE LA
Mad. MOUSSET.

Assûrement cela est bien plus seur, & bien plus commode.

Mr. FARFADEL.
Je n'ay que du plaisir, je ne cours point dans le risque, & je suis pourtant un homme considerable au moins.

Mad. MOUSSET.
Et considere même. Je gage qu'il n'y a point de mere, qui ne soit ravie de vous voir faire les doux yeux à la sienne.

Mr. FARFADEL.
Ouy tout rob, ouy je s'en repais. Je suis à la veille d'en épouser une toute des plus jolies.

Mad. MOUSSET.
Quoy vous s'en repais, mais Mercuriement?

Mr. FARFADEL.
Ouy, mon enfant, j'ay mes raisons. Cette fille est riche, & ce qui fait que je viens icy aujourd'huy, c'est que sa mere est une prude qui fait ménager. Je ne veux pas manquer cette affaire, elle est serieuse; mais quand la dupe sera une fois embarquée, je ne suis pas d'humeur à me contraindre, je jectteray dans la bagatelle.

Mad. MOUSSET.
Vous n'en sortez pas trop, à ce qu'il me semble, & quel rendez-vous, vous attirez à la Foire, s'il vous plaît?

Mr. FARFADEL.
J'y en ay deux. Mademoiselle Mouffet, un chez toy avec une petite grifette.

86 LA FOIRE S. GERMAIN,

Mad. MOUSSET.

Je n'ay encore vû personne.

Mr. FARFADÉ.

On viendra, les petites griffettes sont exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualke. En attendant je m'en vais chez l'Aigu, où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiselle Mousset.



SCÈNE XVII.

Mad. MOUSSET seule.

Mad. MOUSSET.

Jusqu'au revoir, Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagénaire, il trouvera compagnie chez l'Aigu, mais ce ne sera celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associés ce que nous pourrons faire pour.



SCÈNE XVII.

Mad. MOUSSET, LORANGE,
LE BRETON.

LE BRETON.

HEUREUX nos Amans sont-ils contents,
l'un de l'autre, se sont-ils abou-
chez ?

LORANGE.

Nous leur avons donné tout le temps &
toute la commodité de le faire.

Mad. MOUSSET.

Est-ce que vous n'avez point vu Claran-
dre, il vous cherche.

LE BRETON.

A quelle intention ?

Mad. MOUSSET.

Pour vous dire de venir ici, & de lais-
ser aller ce pauvre diable.

LORANGE.

On a prévenu ses ordres, l'espion pris en
a esté quitte pour quelques soufflets, quel-
ques coups de pied dans le ventre, quel-
ques croquignoles, le tout pour lui appren-
dre à écouter aux portes.

LE BRETON.

Comment s'est passé l'entrevue ?

Mad. MOUSSET.

Le mieux du monde, Angelique est
plein-

LA FOIRE S. GERMAIN,
presque aussi amoureuse de ton Maître, que
ton Maître est amoureux d'elle.

LE BRETON.

Est-il possible ?

MAD. MOUSSET.

Oùy, te dis-je. Il n'y a qu'une petite

LE BRETON.

Hé quelle ?

MAD. MOUSSET.

Son mariage est conclu avec un autre.

LE BRETON.

Quoi ! ce n'est que cela, voilà une belle
bagatelle.

LE BRETON.

Cela n'est rien, mon enfant, mon
Maître n'est pas scrupuleux, il épou-
sera en secondes nocces avant qu'elle soit
veuve.

MAD. MOUSSET.

Tu as raison, voilà un accommodement ;
mais il est bien aisé d'épouser en
premier.

LE BRETON.

Il a tort, les mariages en second sont les
moins embarrassans, & les moins dange-
reux pour les suites.

MAD. MOUSSET.

Laissons-là la plaisanterie, & parlons se-
rieusement, il faut rompre cette affaire,
& assurer la nôtre.

LE BRETON.

Comment s'y prendre ?

MAD. MOUSSET.

Le Rival de ton Maître est à la Foire.

LO-

COMEDIE
LORANGE.

Oùy.

Mad. MOUSSET.

Il est allé chez l'Aign, où il trouvera
Angelique.

LE BRETON.

Quel homme est-ce?

Mad. MOUSSET.

Un soupirant banal, un petit maître
de soixante ans.

LORANGE.

De robe, d'épée, ou de finance?

Mad. MOUSSET.

Selon le goût de ses Maîtresses il n'est
rien & il est tout. C'est un petit caméléon
d'amour, un animal amphibie, en qui la
finance domine.

LE BRETON.

Voilà un bon sujet, Monsieur, l'Ar-
mèzien.

LORANGE.

Oùy cela doit bien rendre...

LE BRETON.

Il va donner aparemment à son épouse
pretendue quelques-uns des divertisse-
mens de la Foire; le Cercle, le petit
Opera, les Danseurs de corde, ne pour-
rions nous point nous en faire de cette occa-
sion...

Mad. MOUSSET.

Où cela pourroit-il nous mener? à ri-
diculiser le personnage tout au plus.

LE BRETON.

Il n'importe, commençons par là, c'est
toujours quelque chose.

LO.

LA FOIRE SI GERMAIN,

L O R A N G E

Le garçon qui montre le Cercle est de mes intimes.

L E B R E T O N.

L'Entrepreneur du petit Opera est le bâtard d'une de mes tantes, & la petite Danseuse de corde est la Maîtresse de mon neveu. Nous sommes en pais de connoissance.

Mad. **M O U S S E T.**

Qu'est-ce que cela fait, que prétens-tu faire?

L E B R E T O N.

Ne vous mettez pas en peine. Je vais toujours, en me divertissant, préparer un petit régal de Foire qui finira peut-être agréablement notre intrigue. Songez au dénouement vous autres.

L O R A N G E.

Mais il faudroit.

L E B R E T O N.

Mais, mais, je vous laisse le soin de l'utile & du nécessaire, & je ne me charge que de l'agréable; je fais bien les choses comme vous voyez.





S C È N E X V I I I.

Mad. MOUSSET,
LORANGE,

Mad. MOUSSET
Que diantre va-t-il faire ? & de quoi
 nous peut servir son petit Opera !
 L O R A N G E

Ce garçon là donne furieusement dans
 la bagatelle, il ne s'attache point au soli-
 de ; je ne m'étonne pas qu'il ait esté si
 long-temps à entamer l'intrigue de son
 Maître.

Mad. MOUSSET
 Et toy qui est plus essentiel, & plus
 habile, dis moi un peu de quelle ma-
 niere...



L O R A N G E

Dites-moi des vers, elle m'écrit...

SCÈNE XIX.

Mad. DE KERMONIN,
LORANGE, Mad.
MOUSSET.

Mad. DE KERMONIN.
AH! ma chère Mademoiselle Mousset,
 tu vois une fille outrée de deuil noir,
 ma chère enfant.

Mad. MOUSSET.

Hé c'est Mademoiselle de Kermontu,
 la petite Bretonne de Monsieur Farfadet
 aparemment.

Mad. DE KERMONIN.

La rage me surmonte, je ne scaurois
 parler. . . Elle se laisse tomber entre les bras
 de Lorange.

LORANGE.

Ce sont des vapeurs, mais je ne les hais
 pas les vapeurs, cela a ses commoditez;
 allons Mademoiselle, allez, revenez à
 vous.

Mad. DE KERMONIN.

Ne me quittez pas, Monsieur, ne me
 quittez pas.

LORANGE.

Diantre soit des vapeurs, elle m'étran-
 gle.

Mad.

COMEDIE. 43

Mad. DE KERMONIN.

Je crève, je me meurs, je ne sçaurois parler, je ne sçaurois parler...

Mad. MOUSSET.

Cela n'est pas naturel, hé à qui en avez-vous, Mademoiselle?

Mad. DE KERMONIN.

Hé ma chère Mademoiselle Moussset, secourez-moi.

Mad. MOUSSET.

Voilà des vapeurs extraordinaires.

LORANGE.

Je me donne au diable si ce sont des vapeurs; c'est une fille qui va devenir mère, ne vous y trompez pas.

Mad. DE KERMONIN revenant.

Ah, ah, ah.

Mad. MOUSSET.

Hé la, la, remettez-vous.

LORANGE.

Tâchez de raporter cela jusques chez vous, Mademoiselle, allons courage.

Mad. DE KERMONIN.

Quelle trahison! que je suis malheureuse! quelle perfidie!

Mad. MOUSSET.

Que vous est-il arrivé qui puisse vous causer un tel déplaisir?

Mad. DE KERMONIN pleurant.

J'en mourrai, Mademoiselle, je ne survivrai point à cet affront.

LORANGE.

Ecoutez. Il est fâcheux que cela arrive en pleine Foire, la chose ne sera pas secrète.

44 LA FOIRE S. GERMAIN,
cette, vous avez raison, mais au bout du
compte...

Mad. DE KERMONIN *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah.

Mad. MOUSSET.

Ce sont des vapeurs assurément.

LORANGE.

Où elle est folle sans contredit, elle a
les yeux hagars.

Mad. DE KERMONIN *donne un soufflet*
à Lorange.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LORANGE.

Maugrébleu de la masque avec sa fol-
lie.

Mad. MOUSSET.

Je ne sçais qu'en croire.

Mad. DE KERMONIN *revenant à*
elle.

Où suis-je? qu'ai-je dit, qu'ai-je fait?
ah que j'ai souffert.

Mad. MOUSSET.

Je le croi bien. Vous estes à la Foire,
Mademoiselle.

Mad. DE KERMONIN.

Oùy je m'en souviens, je sors de chez
l'Aigu.

LORANGE.

Et vous m'avez donné un soufflet.

Mad. DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon. Je suis si
troublée, si tu sçavois, Mademoiselle Mou-
sset, l'indignité que ce vieux singe de Far-
sadel vient de me faire.

Mad.

C O M E D I E. 49

Mad. MOUSSET.

Vous n'estiez pas seule pour lui chez l'Aigu, il y avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mad. DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure, il y est venu, j'ai esté au devant de lui, il n'a pas fait semblant de me voir, Mademoiselle Mouffet, & il est allé faire mille caresses-jen ma presence à une guenon, qui ne le regardoit presque pas seulement.

L O R A N G E.

Il falloit lui donner le soufflet que j'ai eu, cela eût esté dans l'ordre.

Mad. DE KERMONIN.

Si je n'avois appréhendé l'éclat...

Mad. MOUSSET.

Mademoiselle de Kermonin est une personne fort prudente.

L O R A N G E.

Et fort vaporeuse de par tous les diables.

Mad. DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit; car cette personne-là n'est rien moins que jolie.

Mad. MOUSSET.

C'est une fille qu'il va épouser, je vous en avertis.

Mad. DE KERMONIN.

Qu'il va épouser? oh je l'en deffie, je le tuërai, je le mangerai, je l'assommerai, je le poignarderai, je le dévisagerai, je l'étranglerai. Ah je n'en puis plus, je ne scaurois parler.

L O

LA FOIRE S. GERMAIN,
L'ORANGE.

Il ne fait pas bon ici.

Mad. MOUSSET.

Ne me quittez pas Monsieur l'Arménien, il faut bien finir notre affaire.

Mad. DE KERMONIN.

Il en épouserait une autre que moi ?

Mad. MOUSSET.

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagements qui l'en empêchent.

Mad. DE KERMONIN.

Si nous en avons, Mademoiselle Mousset ? Il y a six semaines qu'il me rend visite, il a mon portrait en miniature, & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

L'ORANGE.

Un portrait en cire ? ce n'est pas là des bagatelles.

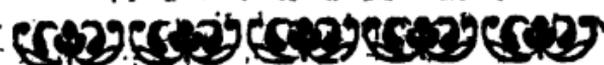
Mad. DE KERMONIN.

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

Mad. MOUSSET.

De tout mon cœur, que pourrions-nous faire ?





SCENE XX.

TROIS PERSONNES

Mad. MOUSSET, Mad. DE
KERMONIN, MAROTTE,
LORANGE.

sup. pour un B. 272. 5. V. II. 1. 1. 1. 1.

MAROTTE.

Bonjour, Mademoiselle Mouffet.

Mad. MOUSSET.

Voire, servante, Mademoiselle Ma-
rotte.

MAROTTE.

N'avez-vous point vû Monsieur Farfa-
del aujourd'hui?

Mad. DE KERMONIN.

Monsieur Farfadel, que lui veut-elle?

Mad. MOUSSET.

C'est encore quelqu'une de vos rivales,
sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu la Foire sera bonne, les Mar-
chandés s'amassent.

MAROTTE.

Il avoit gagé une discrétion contre moi,
qu'il seroit ici le premier, il a perdu, com-
me vous voyez.

Mad. DE KERMONIN.

Pais jaser cette petite creatuelle, Ma-
demoiselle Mouffet,

4 LA FOIRE S. GERMAIN,

Mad. MOUSSET.

Cela ne fera pas tant de bien.

MAROTTE.

Il perd exprès pour me donner ma Foire, il fait les choses de bonne grace.

Mad. MOUSSET.

Vous savez d'Étroites liaisons avec lui, il apparaît.

MAROTTE.

Oh tant ! Il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma Tante ; une commission à mon oncle ; il a mis mon frere au Collège, & nous espérons qu'il m'épousera.

L'ORANGE à Mad. de Kermomin.

C'est un terrible époux que cet homme.

Mad. DE KERMININ.

Le scolarat, oh j'en setai vanée.

Mad. MOUSSET.

Il vous rend de frequentes visites sans doute.

MAROTTE.

Pas si frequentes qu'il vouloit.

Mad. MOUSSET.

Qui peut l'en empêcher ? Il fait tant de bien à la famille.

MAROTTE.

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout à fait desesperer, & qu'il quitte pour moi. Oh Monsieur Farfadet, a beaucoup de conduite au moins ; c'est un fort honnête homme.

me.

LORANGE.

Il en a de toutes les façons.

Mad. DE KERMONIN.

C'est un moustre qu'il faut étouffer ; je suis dans une colere . . .

LORANGE.

Prenez garde d'étouffer vous-même.

Mad. MOUSSET.

Et qui est cette personne qu'il vous sacrifie.

MAROTTE.

Une petite folle , une petite Bretonne , qui a des vapeurs à chaque bout de champ.

Mad. DE KERMONIN.

Comment ?

MAROTTE.

Il dit qu'elle est si ridicule , si ridicule , il ne peut plus la souffrir depuis qu'il m'a veuë.

Mad. DE KERMONIN.

Quelle petite impertinente est-ce là.

LORANGE.

Gare les vapeurs.

Mad. DE KERMONIN.

De qui parlez-vous , s'il vous plaît , madame.

MAROTTE.

Hélas ! c'est peut-être de vous , Madame , je ne connois point la petite Bretonne , mais vous prenez feu d'une manière . . .

Mad. MOUSSET.

C'est elle-même , vous ne songez point à ce que vous dites.

C

Mad.

50 LA FOIRE S. GERMAIN,
Mad. DE KERMONIN.

Vous estes une insolente.

L O R A N G E.

Hé! Mademoiselle.

M A R O T T E.

Je vous le disois bien qu'elle estoit
folle.

Mad. M O U S S E T.

Hé paix.

Mad. DE KERMONIN.

Ah je vous apprendrai à parler.

L O R A N G E.

Hé la, la, la, en pleine foire.

M A R O T T E.

Et moi je vous montrera à vous taire.

Mad. DE KERMONIN.

Vous me ferez taire moi? moi? Vous
me ferez taire, oh je vous en défie.

Mad. M O U S S E T.

Ne prenez pas garde à ce qu'elle dit.

Mad. DE KERMONIN.

Une petite Bourgeoise de Paris?

L O R A N G E.

Doucement.

M A R O T T E.

Une petite Grisette de Bretagne.

Mad. DE KERMONIN.

Comment Grisette? ah quel outrage?



SCENE XXI.

LE BRETON, Mad. MOUSSET,
Mad. DE KERMONIN,
MAROTTE,
LORANGE.

LE BRETON.

N^Ostre petit Opera est disposé à faire
merveilles, je viens maintenant sça-
voir....

Mad. DE KERMONIN.

Des Grifettes dans la maison de Kermo-
nin! Je ne sçai qui me tient....

Mad. MOUSSET.

Hé, Mademoiselle, de grace.

LE BRETON *regardant Mademoi-
selle de Kermonin,*

Je ne me trompe point. C'est elle-même;

Ah carogne, comme te voila brave.

Mad. DE KERMONIN.

Ah, juste Ciel, quelle rencontre.

Mad. MOUSSET.

Comment donc, qu'est-ce que cela si-
gnifie?

LORANGE.

Des carognes dans la maison de Ker-
monin? Vous n'y songez pas Monsieur le
Breton.

52 LA FOIRE S. GERMAIN,
LE BRETON.

Que Diable voulez-vous dire avec vôtre Kermoulin. C'est ma sœur Nicole qu'il y a quatre ans que je n'ai veüe.

Mad. MOUSSET.

Sa sœur Nicole.

Mad. DE KERMONIN.

Vous me perdez mon frere.

LE BRETON.

Bon. Je te perds, je te retrouve, au contraire, & en bon état même, j'en suis bien aise; & comment Diable as-tu fait fortune.

MAROTTE.

Les petites Bourgeoises de Paris valent bien certaines personnes de qualité Mademoiselle Nicole.

Mad. MOUSSET.

Oh point d'invectives Mademoiselle Marotte, vous deviendrez aussi fille de qualité quelque jour, l'amour donne des lettres de Noblesse.

LE BRETON.

Ces Dames ont quelque dispute-ensemble ?

LORANGE.

Elles n'en estoient encore qu'aux injures; elles s'alloient mettre aux soufflets quand tu es arrivé.

LE BRETON.

Que je ne trouble point vôtre conversation, Mesdames, je ne pretends point vous déranger en aucune manière.

COMEDIE.**53****Mad. MOUSSET.**

Non, s'il vous plaît, que les querelles finissent, elles sont rivales; c'est ce qui les bröuille, mais on les trahit l'une & l'autre; il faut que la ressemblance de leur destinée les reconcilie.

M. A. R. O. T. T. E.

Monfieur Farfadel me tromperoit aussi ?

Mad. MOUSSET.

Il en trompe bien d'autres..

M. A. R. O. T. T. E.

Ah. le vieux-coquin..

L. E. B. R. E. T. O. N.

Qu'est-ce que c'est, que ce Monsieur Farfadel ?

Mad. MOUSSET.

C'est nostre animal amphibie.

L. E. B. R. E. T. O. N.

Je viens de le rencontrer en venant ici; il se promene dans l'autre allée avec Angelique, mon Maitre les suit pas à pas, & ne les perd pas de vue.





SCENE XXII.

LE CHEVALIER, URBINE,
Mad. MOUSSET, LEBRE-
TON, Mad. DE KERMO-
NIN, MAROTTE,
LORANGE.

U R B I N E.

JE reviens vous trouver Madame, vous me
paroissez une personne tant gracieuse.

LE CHEVALIER.

Nous voilà retournez de chez la Com-
tesse, ton valet, Mademoiselle Mouffet,
à Lorange *en Breton*

salut Monsieur l'Armenien, Dieu te gard
à Marotte.

Breton, où est ton maître? Bonjour la
à Mad. de Kermonin.

belle enfant; Votre tres. humble serviteur
ma Reyne; en gros & en détail je baise
les mains à la compagnie.

Mad. MOUSSET.

La compagnie est bien vôtre servante
Monsieur.

LE CHEVALIER.

La voila bonne; qui la r'assemble? est-ce
l'estime, l'amitié, l'interest, le plaisir, les
affaires, la conversation, ou le hazard
seul qui s'en messe? hé donc.

LORANGE.

Oh parbleu le hazard y a plus de part que le reste, & voilà Mademoiselle Nicole qui est la sœur de Monsieur le Breton par exemple.

LE CHEVALIER.

Comment sa sœur ?

LE BRETON.

Où, Monsieur, je l'ai rencontrée par hazard, elle a fait fortune par aventure. Il se trouve par accident que ces deux Princesses ont le mesme adorateur de leurs charmes ; Ce galant homme par cas fortuit est d'autre-part rival de mon Maître, nous voudrions bien le berner de dessein formé, & comme le hazard vous conduit ici ; vous serez, si vous voulez, de la partie.

LE CHEVALIER.

Sandis très-plus que volontiers, nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement.

LORANGE.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch ; qu'on appelle Monsieur Farfadel dans le monde.

LE CHEVALIER.

Vôtre Farfadel ma sœur.

LE ROBERTIN.

Le scelerat, il est sans distinction comme sans bonne foi.

Mad. MOUSSET.

Ce ne sont pas encore là toutes vos rivales, j'en connois bien d'autres.

56 LA FOIRE S. GERMAIN,
LE CHEVALIER.

Oh cadedis, vous la danserez tout du long, Monsieur de la Farfadeliere.

LE BRETON.

Vous connoissez ce Gentilhomme là, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et ma sœur Urbine aussi par tous les Diables. Donnez les mains Mesdames, augmentation de rivalitez, surcroist de consolation ou de colere, quoi vous en soupirez; allous ferme, point de foiblesse, force d'esprit; resolution, vos causes sont pareilles, en attendant qu'on le pendre en pleine Grève, il faut le berner en pleine Foire.

U R B I N E.

Il ne sera rien que je ne fasse pour estre vangée de ce miserable.

Mad. DE KER-MONIN.

Et pour moi je l'étrangleray bien toute seule, il n'y a qu'à me laisser faire.

LE CHEVALIER.

La sœur Nicole est vive, Monsieur le Breton. Et la petite personne qu'en pense-t-elle ?

M A R O T T E.

Ma tante n'aura plus de pension, elle se-rabien fâchée, mais il n'importe.

Mad. MOUSSET.

De quelle maniere nous y prendrons-nous ?

L O R A N G E.

Veut-on me donner la conduite de l'af-faire ?

LE

C O M E D I E

LE CHEVALIER.

Monsieur l'Armenien paroist entendu.
Déferez à ses conseils Mesdames.

MAD. DE KERMONIN.

Je m'y soumets entierement, qu'il parle.

U R B I N E.

Je luy donne la carte blanche, qu'il fasse.

M A R O T T E.

Il n'a qu'à dire, je ferai ce qu'il voudra.

L O R A N G E.

Je réglerai vos rôles, ne vous mettez pas en peine, vous nous aiderez d'un petit Opera de votre façon, Monsieur le Breton.

LE BRETON.

Tout est disposé pour cela Monsieur l'Armenien.

L O R A N G E.

Cela sera le mieux du monde, & j'y joindrai moi de mon costé une espèce de Cercle de mon imagination... Oiii, justement... Il n'est rien tel que de mesler les divertissemens de la Foire.

LE BRETON.

Assurément. Je vais achever de preparer le mien, quand vous serez prest, vous... vous aurez soin.

L O R A N G E.

J'auray bien tôt fait, dépêchez... vous ne demeurez pas loin d'ici, Mademoiselle Nicole?

MAD. DE KERMONIN.

A vingt pas dans la rue de Tournon.

L O R A N G E.

Dans la rue de Tournon? Voila qui est à merveille. Allons chez vous nous concerter seulement.

C 3 U R

DE LA FOIRE S. GERMAIN,

TURBINE

Mais il seroit befoin...

LORANGE,

Allons, vous dis-je, & me laissez faire,
je ne gâsteray rien sur ma parole.

Mad. MOUSSET,

Vous estes en bonne main, laissez-vous
conduire.



SCENE XXIII

LE CHEVALIER, Mad.
MOUSSET,

LE CHEVALIER.

Allez & revenez, je vous attends,
Mesdames. Cet Armenien me sem-
ble aller & de bon esprit, il devroit estre
de chez nous.

Mad. MOUSSET.

Oüy l'esprit & le sçavoir faire sont
l'apanage des Gascons, vous avez rai-
son.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai? Oh c'a ma chere en-
fant, pendant que l'Armenien va concer-
ter avec ces Dames pour leurs affaires,
concertons nous un peu pour la nôtre. Elle
est lente à venir cette Dame que nous at-
tendons, & l'amour ne la peint pas assez,
aussi qu'il me semble.

Mad.

COMEDIE. 59

Mad. MOUSSET.

Elle ne sçauroit tarder beaucoup en-
core.

LE CHEVALIER.

Je me suis sous-main informé d'elle,
& je n'ai rien appris qui me flate. Elle est
riche d'accord, mais tres-peu dominante.
Mauvaise qualité ma chere, & que nous
n'aimons pas nous autres. Vive la liberali-
té tandis, c'est la folie de la Nation.

Mad. MOUSSET.

Il faut se voir & convenir de ses faits
avant toutes choses.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas fort épouseur moi de mon
naturel, & sur le pied que sont aujour-
d'hui la pluspart des femmes, la qualité
de mary me semble la moins honorante
de toutes. Ecuyer, Gentilhomme, Inten-
dant, Econome, le bon amy de la maison
avec de bons appointemens, & quelques
gratifications; cela vaut mieux. Faisons en
sorte que je lui sois sur ce pied là Made-
moiselle Mousser.

Mad. MOUSSET.

Vous vous expliquerez ensemble; elle
vous aime, & la precaution qu'elle prend
de marier sa fille, fait assez voir qu'elle a
dessein....

LE CHEVALIER.

Elle marie sa fille Angelique ?

Mad. MOUSSET

Et Monsieur Farfadel même. C'est

C 6

elle

60 LA FOIRE S. GERMAIN,
elle dont vôtre amy Clitandre est amou-
reux.

LE CHEVALIER.

A Monsieur Farfadel! quoy Farfadel
ici, Farfadel là. Farfadel par tout? quel
diable d'homme! Il épousera tout Paris si
la Police ne s'en melle.

Mad. MOUSSET.

Voicy la Dame.



SCENE XXIV.

Mad. BARDOUX, LE CHE-
VALIER, Mad.
MOUSSET.

Mad. BARDOUX.

Bonjour Mademoiselle Mouffet.

Mad. MOUSSET.

Vôtre servante Madame.

Mad. BARDOUX.

Je vous ay fait attendre Monsieur le
Chevalier, mais j'ai mes heures mar-
quées, & je me suis fait une regle de vie
que la raison & la bien-seance ne me per-
mettent pas de déranger.

LE CHEVALIER.

Je me donne au Diable, Madame, si je
sais rien de plus louable que cette regula-
rité dont vous faites profession. Pudeur
sur

C O M E D I E. 61

sur le visage, sages discours sur les lèvres, politique dans la conduite, déguisement dans l'amour propre, simplicité dans la coëffure, modestie dans l'ajustement, vous êtes un modèle accompli de perfections morales, ou la peste m'étouffe.

Mad. B A R D O U X.

Je tâche de me conserver la réputation que les premières années de mon veuvage m'ont acquise.

LE C H E V A L I E R.

Et vous êtes femme d'esprit. Il ne faut pas perdre un jour le fruit de dix ans de contrainte.

Mad. B A R D O U X.

La démarche que je fais aujourd'hui, pourtant de vous donner un rendez-vous à la Foire.

LE C H E V A L I E R.

Cadecis que vous l'entendez, la Foire est bien choisie, Madame, vous n'êtes pas connue des personnes qui la fréquentent, on ne vous soupçonne point d'y venir, & tel vous y verroit en face, qui se donneroit au Diable que ce n'est pas vous.

Mad. M O U S S E T.

Monsieur le Chevalier à raison, Madame, vous bazardez moins à la Foire qu'en lieu du monde.



S C E N E XXII.

LE CHEVALIER, URBINE,
Mad. MOUSSET, LEBRE-
TON, Mad. DE KERMO-
NIN, MAROTTE,
LORANGE.

U R B I N E.

J E reviens vous trouver Madame, vous me
paroissez une personne tant gracieuse.

L E C H E V A L I E R.

Nous voilà retournez de chez la Com-
tesse, ton valet, Mademoiselle Mouffet,
à Lorange. *au Breton*

salut Monsieur l'Armenien; Dieu te gard
à Marotte.

Breton, où est ton maistre? Bonjour la
à Mad. de Kermonin.

belle enfant; Votre tres. humble serviteur
ma Reyne; en gros & en détail je baise
les mains à la compagnie.

M a d. M O U S S E T.

La compagnie est bien votre servante
Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

La voila bonne; qui la r'assemble? est-ce
l'estime, l'amitié, l'interest, le plaisir, les
affaires, la conversation, ou le hazard
seul qui s'en mesle? hé donc.

L. O.

Oh parbleu le hazard y a plus de part que le reste, & voila Mademoiselle Nicole qui est la sœur de Monsieur le Breton par exemple.

LE CHEVALIER.

Comment sa sœur?

LE BRETON.

Oui, Monsieur, je l'ai rencontrée par hazard, elle a fait fortune par aventure. Il se trouve par accident que ces deux Princesses ont le mesme adorateur de leurs charmes; Ce galant homme par cas fortuit est d'autre-part rival de mon Maître, nous voudrions bien le berner de dessein formé, & comme le hazard vous conduit ici; vous serez, si vous voulez, de la partie.

LE CHEVALIER.

Sandis très-plus que volontiers, nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement.

L O R A N G E.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch, qu'on appelle Monsieur Farsadel dans le monde.

LE CHEVALIER.

Votre Farsadel ma sœur.

LE BRETON.

Le scelerat, il est sans distinction comme sans bonne foi.

Mad. MOUSSET.

Ce ne sont pas encore là toutes vos rivales, j'en connois bien d'autres.

64. LA FOIRE S. GERMAIN,
encore. En attendant le Contract de mariage, ne peut-on faire un bail de cœur à certaines clauses?

Mad. **BARDoux.**

Une personne comme moi ne devoit pas estre exposée à entendre des discours si peu respectueux.

L'ÉCHEVALIER.

Peu respectueux vous vous cabrez, vous prenez mal la chose, vertueuse & régulière comme vous estes, je veux donner le temps à vostre pudeur de se resoudre à convoler en secondes noces, & par excès de regularité vous voulez précipiter les événements. Hé bien soit, parlons de mariage, & surprimons le bail de cœur. C'est une espece de Contract qui est pourtant bien à la mode.

Mad. **BARDoux.**

Si vous avez pour moi les sentimens que je souhaite, vous pouvez compter Monsieur...





SCENE XXV.

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
Mad. BARDOUX,
Mad. MOUSSET.

CLITANDRE.

AH ma chere, Mademoiselle Mousset, je me meurs d'amour, de rage, & de jalousie. Un indigne rival...

LE CHEVALIER,

Serviteur à l'agonisant. Je veux ressusciter mon amy.

CLITANDRE..

Ah mon pauvre Chevalier tu auras bien de la peine.

LE CHEVALIER.

Regarde cette Dame, ce sera un antidote admirable pour toi sur ma parole.

CLITANDRE à Mad. Mousset

La mere d'Angelique à la Foire, par quelle aventure...

Mad. MOUSSET.

Tout se terminera bien, je vais avertir nos gens, donnez-vous patience.



S C E N E . X X V I .

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
Mad. BARDOUX.

Mad. BARDOUX.

Qui est ce Gentilhomme, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'est un de mes amis, Madame, qui voudroit bien estre vostre gendre.

CLITANDRE.

Si j'oserois esperer Madame...

Mad. BARDOUX.

Mon gendre, Monsieur cela ne se peut pas.

CLITANDRE.

Ah juste Ciel !

LE CHEVALIER.

Je rendrai la chose possible.

Mad. BARDOUX.

Je suis engagée de parole avec un autre, & le Contract doit estre signé demain.

LE CHEVALIER.

Monsieur Farfadet je le fais, il ne me connoist pas, mais je le connois, & je vous le ferai connoître.



SCENE XXVII.

GLITANDRE, LE CHEVALIER,
 Mad. BARDOUX,
 ANGELIQUE,
 FARFADEL.

FARFADEL.

Quoi dans les termes où nous en sommes vous pouvez vous deffendre....

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ny present, ny regal, je ne recevrai rien de vous, s'il vous plaist.

LE CHEVALIER.

Hé le voila ce galant homme.

Mad. BARDOUX.

Mongendre, & ma fille sont icy?

ANGELIQUE.

Ah juste Ciel ma mere!

FARFADEL.

Vous nous surprenez dans une espeece de teste à teste que vostre aveu rend permis Madame.

Mad. BARDOUX.

Je vous croyois au Palais ma fille. Par quel hazard...

**68. LA FOIRE S. GERMAIN,
ANGÉLIQUE.**

Vous deviez aller aux prisonniers, Madame, par quelle aventure...

Mad. **BARDOUX.**

Oùy, mais j'ay eu mes raisons pour...

ANGÉLIQUE.

Nous avons changé de sentiment, l'une & l'autre, Madame, il n'y a rien de plus naturel, & vous ne devez point blâmer en moi, ce que vous avez fait vous-même.

Mad. **BARDOUX.**

Il y a icy quelque chose que je n'entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce Monsieur Farfadet est dangereux, Madame, je vous le garantis. Couru des belles, & elles l'attraperont à la fin...

CLITANDRE.

Que deviendra tout cecy?





SCENE XXVIII.

CLITANDRE, LE CHEVALIER,
Mad. BARDOUX,
ANGELIQUE, FARFADÉL,
LORANGE,
LE BRETON,

LE BRETON *déguisé en chanteur d'Opera.*

Messieurs, le grand Opera de la Foire
S. Germain. C'est icy Messieurs,
Entrez viste Mesdames.

CLITANDRE.

C'est Breton, c'est lay-mesme.

LE CHEVALIER.

Ne dites mot, & laissez faire.

LORANGE.

Voyez icy, Messieurs, le Cercle nouveau
des figures parlantes, aussi hautes
que le naturel, voyez icy Messieurs.

LE BRETON.

Le Triomphe de Vulcain, Messieurs,
le voila qui va commencer, Entrez
viste.

LE CHEVALIER.

Le Triomphe de Vulcain! Cadedis, il
faut donner ce gal aux Dames Monsieur
un

70 LA FOIRE S. GERMAIN,
Farfadel, le Triomphe de Vulcain ; c'est
un prelude pour vos noces.

F A R F A D E L.

Je ne demande pas mieux que de faire
les honneurs de la Foire.

L E C H E V A L I E R.

Vous les ferez, & tres-bien mesme, j'en
donne parole ; allons Mesdames.

C L I T A N D R E.

Où tout cela nous mènera-t'il !

L E C H E V A L I E R.

Silence-

M a L. B A R D O U X.

Je ne suis pas femme de spectacle, mais
la Foire & la Compagnie...

L E C H E V A L I E R.

De la complaisance, Madame qu'on ne
nous fasse pas attendre.

L E B R E T O N.

C'est moi qui chante le Prologue. Al-
lons Messieurs de l'Orchestre au petit
prelude.

L E B R E T O N *chante.*

*O que la Foire S. Germain
Grosit l'Empire de Vulcain.*



SCENE XXIX.

CLITANDRE, ANGELIQUE,
LE CHEVALIER, Mad.
BARDOUX, FARFADEL,
LORANGE, LE BRETON,
Mad. MOUSSET.

Mad. MOUSSET.

HE! à quoi songez-vous donc, Monsieur du Prologue, de commencer ainsi sans avertir vos camarades?

LE BRETON.

Qu'est-ce qu'il y a pour faire tant de bruit? à qui tient-il qu'on ne continue?

Mad. MOUSSET.

Et le moyen, Mademoiselle Madelon est enfermée dans la loge avec ce Trésorier de la Doüane, la servante a emporté la clef, je m'en vais chercher un Serrurier pour leur faire ouvrir.

LE BRETON.

Malgré bien de ces Trésoriers, ils font toujours faire quelque impertinence à nos filles d'Opera. Nous vous demandons bien pardon, Messieurs....

LORANGE.

Si ces Messieurs veulent en attendant pour ne point perdre de temps, on montrera le Cercle.

FAR.

72 LA FOIRE S. GERMAIN,
F A R F A D E L.

Le Cercle, oüi, voyons ce Cercle, c'est
ma folie à moi que les Cercles.

L O R A N G E.

Vous serez surpris de celui-ci, je vous
en-répons.

*On ouvre la Boutique du fonds du Theatre, & l'on voit en perspective le
portrait de Mr. Farfadel environné
d'Urbine, de Mademoiselle de Ker-
monin, de Marotte, & d'autres
figures.*

F A R F A D E L.

Comment, c'est moi je pense.

A N G E L I Q U E.

La figure de Monsieur Farfadel!

LE CHEVALIER.

Oüi par la sandis, c'est lui-même.

Mad. B A R D O U X.

Que veut dire ceci?

LE CHEVALIER.

Vous avez un gendre de distinction, Ma-
dame, il brille à la Foire.

F A R F A D E L.

Monsieur le montreur de Cercle je vous
apprendray.

L O R A N G E.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est
une petite Bretonne qui est l'entrepre-
nouse.

F A R.

COMEDIE. 73

FARFADEL.

Une petite Bretonne?

LORANGE.

Ouy, Mademoiselle de Kermomin, vous connoissez cela.

FARFADEL.

On se moque de moi, je pense, écoutez je prendrai mon sérieux.

Mad. DE KERMONIN.

Tu croyois donc me jouer impunément vieux-finge?

FARFADEL.

Quel contre-temps!

URBINE.

Tu ne t'échaperas pas de moi scelerat.

FARFADEL.

Encore? ah je suis perdu!

MAROTTE.

Oh je te devisagerai moi. Je suis aussi méchante que les autres.

FARFADEL.

A l'ayde, elles ont le Diable au corps, il en pleut je pense.

LORANGE.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

Mad. MOUSSET.

-Et agissantes même. Voilà un beau Cercle.

Mad. BARDOUX.

Cela passe la raillerie Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie, ce sont réalitez.

Madame.

Q

Mad.

74 LA FOIRE SI GERMAIN ;
Mad. B A R D O U X.

Comment ?

LE CHEVALIER.

2. Allons, chantez Monsieur de Farfadet,
vous estes pris, chantez vous dis je, où se
vous fais mener au Châtelet par cette ef-
cünde de femmes.

Mad. B A R D O U X.

Expliquez-moi donc ce mystere.

LE CHEVALIER.

Voila ma sœur Urbine, Madame, à
qui ce faquin a fait une promesse de
mariage.

F A R F A D E L.

Hé ! je fais tout prest à l'épouser ; tirez-
moi d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je le prens sous ma protection ; voila qui
est fini.

Mad. DE KERMONIN, & MAROTTE.

Comment Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Point de bruit Nicole, doucement Gri-
fette, il nous revient un petit Opéra qu'il
ne faut pas perdre ; mais réglons aupara-
vant nos petites affaires. Donnez votre
sœur Nicole à l'Armenien, Breton, Chi-
trandré aura soin de leur fortune. Vous
épouserez la Grisette vous, le beau-frere
Farfadet contribuera la pension de la tante,
& il vous fera sous-fermier au premier
jour.

LE BRETON.

Ouy, mais fais consequence au moment.

F A R

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi, nous sommes à peu près d'accord Madame, donnez Angélique à mon amy, vous m'en trouverez plus traitable.

Mad. MOUSSET.

Et moi qui ne me marie point, je dresseraï les articles.

Mad. BARDOUX.

Et moi, Monsieur le Chevalier, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah ! Madame,

LE CHEVALIER.

Hé trève de remerciemens. Chose ennuyeuse, la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux marfages. Voyons le petit Opera, & nous irons tous souper ensemble.





DIVERTEMENT.

LE BRETON *chante.*

O ! *Que la Foire S. Germain
Grossit la Cour de Vulcain.
L'Amour y met en étalage
Ce que son art a de plus fin ,
Les presens y sont en usage ,
Et telle femme y vient fort sage ,
Qui l'est bien moins le lendemain.
O ! que la Foire S. Germain , &c.*

Tous les Acteurs & Actrices re-
parent en chantant les deux derniers
vers : Après quoi huit petites figu-
res du Cercle dansent un passe-pied ,
quand il est finy , l'Acteur qui mon-
tre le Cercle chante la Chanson sui-
vante.

A *Mons sans delicateffe ,
Qui changez soir & matin ,
Venez prendre des Maitresses
A la Foire S. Germain ;*

Mit

COMEDIE. 77.

Mille beautez peu tigresses
Font icy commerce de tendresse
En amour,

Les Marchez n'y durent qu'un jour.

Les mesmes figures du Cercle qui
ont dansé le passe-pied, dansent une
espece de Bourrée qui est suivie de cette
Chanson.

Chaque saison a sa Divinité,
L'Hyver est soumis à Borée,
Au Printemps Flore est adorée,
Cérés domine sur l'Esté,
Et Bacchus en Automne est le Dieu
respecté
Dans l'Empire de l'Hyménées,
Vulcain regne tout l'année.

LE BRETON chante.

Le soir aux chandelles
Tout brille en ces lieux,
Souvent les moins belles
Y charment les yeux,
Un cœur prompt à se rendre
Peut s'y laisser prendre,
Mais si-tost qu'il est jour,
Adieu le charme & l'amour.

LA FOIRE S. GERMAIN,

*Au seul bonheur de vous plaire
Nous bornons nos vœux & nos talents:
A cette importante affaire
Nous donnons tous nos moments;
Si nous pouvions encor mieux faire
Nous serions heureux & vous contents.*

F I N.



L A
PARISIENNE,
C O M E D I E.

D E
MR. D A N C O U R T.



A L A H A Y E,
Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354



LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



A MONSEIGNEUR
LE DUC
D'AUMONT,
PAIR DE FRANCE,
Chevalier des Ordres du
Roi, Premier Gentilhomme
de la Chambre de Sa
Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

*Vous m'avez, toujours honoré de votre protec-
on: cet avantage m'est trop glorieux. Que
VOTRE GRANDEUR me pardonne si*

E P I T R E.

je cherche les moyens de le publier. Ous, je l'avouerai, M O N S E I G N E U R, quand j'ose vous dedier une de mes Comedies, c'est moins pour vous marquer ma reconnaissance que pour avoir occasion d'apprendre à tout le monde quelles bontez vous avez pour moi. C'est vous qui m'avez fait avoir l'honneur de travailler, par un ordre exprés, aux divertissemens du Roi; c'est par vous que j'ai reçu des témoignages de la satisfaction qu'il en a eue, & des marques de sa liberalité. Enfin, M O N S E I G N E U R, vous avez achevé de me faire un établissement, qui m'a mis en état de m'attacher avec plus de tranquillité à mériter quelque sorte de distinction par mes Ouvrages, & à me rendre ainsi plus digne de tout le bien que vous m'avez fait. Feignez, s'il vous plaît, M O N S E I G N E U R, à tant de graces celle de ne vous point lasser de m'en faire, il ne tiendra qu'à vous de m'assurer l'estime de tout le monde en continuant de témoigner que vous en avez toujours pour moi. Je suis avec un très profond respect,

M O N S E I G N E U R,

D E V O T R E G R A N D E U R,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
D'ANCOURT

A C T E U R S.

OLIMPE, Mère d'Angélique,

ANGÉLIQUE, Antante d'Erasfe.

LISETTE, Suivante d'Olimpe.

DAMIS, Père d'Erasfe.

ERASTE, Amant d'Angélique.

L'OLIVE, Valet d'Erasfe.

LA VIGNE, Valet de Damis.

LISIMON,

} Amans d'Angélique.

DORANTE. }

La Scene est à Paris.



L A

PARISIENNE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, LA VIGNE.

DAMIS *toussant.*

H Em, hem, hem.

LA VIGNE.

Voilà une mauvaise espèce de rhume.

DAMIS.

Quand cette toux me tient une fois, j'ai toutes les peines du monde à m'en défaire.

LA VIGNE.

Cependant vous êtes jeune, & la force du tempérament....

DAMIS.

Oui, je suis jeune, mais je suis presque toujours enrhumé. Hem, hem.

LA

G O M E D I E. 7

L A V I G N E.

Cela n'est rien, Monsieur, & le mariage vous tirera d'affaire, il faut qu'il emporte le rhume, ou que le rhume vous emporte. Il n'y a pas de milieu, entrez chez votre jeune Maîtresse puis que vous y voici, sa présence seule, peut-être, adoucira l'aigreur de votre rhume.

D A M I S.

Au contraire, il augmente encore quand je me trouve auprès d'elle, & comme elle est simple, ingénue, innocente enfin, chaque fois que je touffe elle me fait de grandes révérences comme si j'éternuois. J'ai beau lui dire, elle n'en démord point, & cela me fait enrager.

L A V I G N E.

C'est une fille qui sçait vivre:

D A M I S.

Elle n'a pas d'esprit, & c'est ce qui me la fait épouser plutôt qu'une autre; car enfin, il faut que je me marie. Hem, hem, & je sens bien, que je suis né pour la société.

L A V I G N E.

Vous avez raison: A votre âge le moyen de demeurer veuf.

D A M I S.

Mon fils est à l'Armée malgré moi, c'est un libertin, un évaporé qui n'en reviendra pas, & cela m'oblige en conscience de me remarier pour faire souche, & pour ne pas laisser périr la famille.

L A V I G N E.

Vos intentions sont bonnes, il en sera ce qui pourra.

D A M I S.

Va-t-en donner le bon jour de ma part à cette belle enfant.

L A V I G N E.

Venez le lui donner vous-même.

8 LA PARISIENNE,

D A M I S.

Non, je vais achever de touffer chez mon Notaire. Dis à Mademoiselle Olimpe que je l'y attens pour signer le Contrat, ainsi que nous en sommes convenus; hem, hem; va vite, hem, hem.

SCENE II.

LA VIGNE *seul.*

LE pauvre bon homme avec son envie de faire louché. Il est bien pressé de faire le voyage de l'autre monde. Tant pis pour lui, c'est son affaire, & la micane est de pousser ma pointe auprès de la servante. Elle est jeune & jolie, & le mariage ne sera mortel, ni pour elle, ni pour moi.

ERASTE *derrière le Theatre.*

Quelle fatalité?

LA VIGNE.

J'entens quelqu'un, entrons, & voyons d'abord ma Maîtresse. J'aurai du temps de reste pour parler à celle de mon Maître.

SCENE III.

ERASTE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

LE voila bien fâché.

ERASTE.]

Ah, que les enfans sont malheureux dont le
pères

pères sont déraisonnables?

L'OLIVE.

Que les valets sont misérables dont les Maîtres sont amoureux!

ERASTE.

Quelle extravagance de m'être éloigné de Paris pour m'en aller à l'Armée!

L'OLIVE.

Quelle sagesse d'avoir quitté l'Armée pour revenir à Paris.

ERASTE.

Je suis né sous une planète bien malheureuse.

L'OLIVE.

L'affaire est touchante, je l'avoue.

ERASTE.

Fils d'un père puissamment riche....

L'OLIVE.

Il nous réduit par sa vilénie à vivre d'emprunt, & de sçavoir faire.

ERASTE.

Oh! je lui passe son avarice.

L'OLIVE.

Quelle bonté!

ERASTE.

Mais pour le desespoir où il a réduit mon amour, je ne puis le lui pardonner.

L'OLIVE.

C'est une chose impardonnable, vous avez raison.

ERASTE.

En visitant une parente dans un Convent, j'y trouve une jeune personne toute charmante, toute adorable.

L'OLIVE.

Vous en devrez passionnément amoureux.

10 LA PARISIENNE,

ERASTE.

Pouvois-je ne le pas devenir?

L'OLIVE.

Bon, le moyen de s'en empêcher, j'en serois devenu fou, moi.

ERASTE.

Je lui rends des respects & des soins.

L'OLIVE.

Y a-t-il rien de plus naturel?

ERASTE.

Elle est sensible à ma tendresse, & j'obtiens d'elle la permission de la demander en mariage.

L'OLIVE.

Tout alloit fort bien jusques-là.

ERASTE.

Je propose la chose à mon père.

L'OLIVE.

Ici cela commença à mal aller.

ERASTE.

Il refuse d'y consentir?

L'OLIVE.

Il y a de la malice dans son fait; car de raison il n'y en a point.

ERASTE.

Désespéré de s'est refus, je me jette aux pieds d'Angélique, je la conjure de sortir du Convent, & de m'épouser en secret.

L'OLIVE.

Sans la crainte de sa mère, c'étoit une affaire faite: Mais ce sont d'incommodes personnes que ces mères, & sur tout quand les filles sont timides.

ERASTE.

Enfin, outré de rage & de désespoir, je vais en Italie attendre le moment favorable de pouvoir disposer de moi sans le consentement de mon père.

C O M E D I E. 11

L' O L I V E.

Cemoment favorable est venu; vous voila majeur, & c'est grand dommage que vous ne trouviez plus votre Maitresse.

E R A S T E.

Qu'est-elle devenuë, mon pauvre l'Olive?

L' O L I V E.

Ne vous l'a-t'on pas dit? Sa mère l'a fait sortir du Convent sans lui donner le temps de dire adieu à personne. On l'a vûë depuis dans ce quartier, & peut-être y demeure-t'elle.

E R A S T E.

Je ne serai point assez heureux pour l'y rencontrer.

L' O L I V E.

Pourquoi non. Il est bon de n'avoir rien à se reprocher: ça voyons, par où commencerons nous?

E R A S T E.

Demeure ici, promène-toi aux environs de ce quartier, & tâche d'apprendre des nouvelles par le moyen de quelques personnes du voisinage.

L' O L I V E.

Laissez-moi faire.

E R A S T E.

Pour moi je retourne au Convent m'informer encore de quelques particularitez que mon trouble & mon chagrin m'ont fait oublier de demander.

L' O L I V E.

Vous attendrai-je ici?

E R A S T E.

Si tu découvres quelque chose viens au plus vite me le dire.

SCÈNE IV.

L'OLIVE *seul.*

IL est à plaindre, & je conçois que c'est une triste occupation que celle de courir après la Maîtresse. Il n'en est pas de même d'une femme, & plutôt au Ciel que pendant notre voyage d'Italie, la mienne qui ne sçait ce que je suis devenu, se fût mise en tête de quitter Paris, je ne la chercherois pas où je croirois la pouvoir trouver : Mais qu'est ceci, voilà je croi le valet du père de mon Maître; d'où fort il, & que cherche t'il dans un quartier si éloigné.

SCÈNE V.

LA VIGNE, L'OLIVE.

LA VIGNE.

JE pense que c'est l'Olive.

L'OLIVE.

Il m'avut, tenons bonne contenance.

LA VIGNE.

Eh, bon jour, Monsieur de l'Olive, & depuis quand de retour ? je te croyois dans le fonds de l'Italie.

L'OLIVE.

Paix. Ne fais pas semblant de me voir, je fais ici *incognito*.

LA VIGNE.

Que diantre veux-tu dire avec ton *incognito* ?

L'O-

COMEDIE. 13

L'OLIVE.

Ah, mon pauvre garçon, que la jeuneſſe eſt extravagante.

LA VIGNE.

La vieillesſe ne l'eſt pas mal auſſi.

L'OLIVE.

Aſſurément, & le bon homme ſur tout eſt un étrange perſonnage.

LA VIGNE.

C'eſt le plus beau fou qu'on ait jamais vû.

L'OLIVE.

Il ne lui manquoit plus, quand nous pariſſions, que de devenir amoureux, pour être un petit modèle de perfection.

LA VIGNE.

Il eſt donc parfait, rien ne lui manque.

L'OLIVE.

Eſt-il poſſible!

LA VIGNE.

Que ton Maître n'apprenne rien de ceci, au moins.

L'OLIVE.

Fy. Eſt ce que je lui diſ jamais ce que je ne veux pas qu'il ſçache, ne crains rien.

LA VIGNE.

Son père a pris le temps de ſon abſence pour ſe marier.

L'OLIVE.

Ah! le débauché qui contracte un mariage clandestin, & quelle malheureuſe veur être la femme d'un homme de ſoixante & quatre ans, infirme, gouteux, avare, & de mauvaiſe humeur comme lui.

LA VIGNE.

C'eſt une petite perſonne qui n'a pas encore aſſez l'eſprit de réſiſter ſur ce qu'on lui fait faire, & qui dépend d'une mère qui la force à ce mariage.

24 LA PARISIENNE,

L'OLIVE.

Ah, quel méchant! Et tu souffres cela, toi?
Tu n'as pas de conscience.

LA VIGNE.

La chose n'est pas encore bien conclüe. Il y a dans le logis une certaine fille de chambre qui n'est pas contente d'un assortiment si bizarre, & qui prendra soin des intérêts de la petite fille en dépit d'elle-même.

L'OLIVE.

Ma foi je lui en sçai bon gré. Il faut que ce soit une fille d'honneur que cette fille là. C'est sa Maitresse à toi apparemment.

LA VIGNE.

Belle demande; cela peut-il être autrement.

L'OLIVE.

Elle est fort éprise de ton mérite?

LA VIGNE.

Je t'en réponds. Nous attendons pour nous épouser le certificat de la mort d'un mari qu'elle avoit. S'il vient, à la bonne heure, s'il ne vient pas, on s'en passera.

L'OLIVE.

Cela est de fort bon sens. Et est-ce là le logis?

LA VIGNE.

Justement. Demeure ici quelque temps, tu pourras y voir entrer notre vieil adonis.

L'OLIVE.

Non, je craindrois qu'il me vît, & nous ne voulons pas, mon Maître & moi, qu'il nous sçache ici.

LA VIGNE.

C'est à dire qu'il y a quelques amourettes en campagne.

L'OLIVE.

Ne va pas nous trahir, au moins.

LA

COMEDIE. 75
L A V I G N E.

Je n'ai garde. Ne parle pas de ce que j'ai dit.

L O L I V E.

N'aye point d'inquiétude.

L A V I G N E.

Allons avertis le bon homme que son fils est à Paris.

L O L I V E.

Courons apprendre à mon Maître l'extrayance de son pere.

S C È N E V I.

L I S E T T E, L O L I V E.

L I S E T T E *l'arrêtant, & l'amenant jus-*
qu'au bord du Théâtre.

A H, double chien, c'est toi; je te retrouve à la fin, après t'avoir si long temps cherché.

L O L I V E.

On ne peut éviter son malheur; c'est ma femme.

L I S E T T E.

Qu'as-tu fait, infame, depuis que tu as tout déménagé de chez moi?

L O L I V E.

Hé bien? qu'est-ce, mon enfant, de quoi s'agit-il? si tu prétens crier je m'en vais.

L I S E T T E.

Non, maître, tu ne m'échaperas pas.

L O L I V E.

Parlons donc sans nous emporter, je vous prie.

16. LA PARISIENNE.

L I S E T T E.

Comment, coquin, sans nous emporter,

L O L I V E.

Oui, j'aime la fess, froid, moi.

L I S E T T E.

Je ne sçai qui me tient.....

L O L I V E.

Oh, oh, oh, si nous ne parlons doucement
la conversation s'irritant, j'vous en avertis.

L I S E T T E.

Abandonner ainsi sa femme.

L O L I V E.

Me voila retrouvé, de quoi te plains-tu?

L I S E T T E.

Me laisser sur le pavé comme une malheureuse.

L O L I V E.

Hé bien, ai-je une meilleure fortune? qu'as-tu à dire?

L I S E T T E.

Me réduite à la nécessité de me mettre en condition.

L O L I V E.

Le grand malheur, est-ce que je ne sers pas aussi? Où demeures-tu? ça voyons, il faut faire une fin, & je suis las du libertinage.

L I S E T T E.

Tu fais le railleur? mais

L O L I V E.

Non, je te parle de bonne foi. Où demeures-tu, te dis-je? es-tu dans tes meubles?

L I S E T T E.

Où je demeure? Je sers dans ce logis, où j'ai de la peine & du chagrin tout ce qu'on en peut avoir.

L O L I V E.

Où dis-tu?

L I S E T T E.

Dans cette maison.

L' O L I V E.

Oui? Ah! ah! par ma-foi j'en suis fort aise.
Et Monsieur de la Vigne comment le gouvernez-vous, je vous prie?

L I S E T T E.

Monsieur de la Vigne?

L' O L I V E.

Vraiment ma petite femme, ma mie, vous êtes une jolie personne.

L I S E T T E.

Que veux tu dire?

L' O L I V E.

Et le certificat, ma Princesse, quand deviez-vous l'avoir?

L I S E T T E.

Il faut qu'il soit forcier.

L' O L I V E.

Je vous en dois de reste vraiment, & c'étoit à bonne intention que vous cherchiez de mes nouvelles.

L I S E T T E.

Oh! sans emportement, je vous prie, j'aime le sens froid aussi-bien que vous.

O L I M P E *derrière le Théâtre.*

Lisette!

L I S E T T E.

On m'appelle. Tu es bien-heureux que je n'aye pas le temps de te faire expliquer.

L' O L I V E.

Hé, va, va nous aurons du temps de reste.
Il suffit que je sçache où te trouver.

SCÈNE VII.

OLIMPE, LISETTE.

O L I M P E.

A Qui parlois-tu là, Lisette?

L I S E T T E.

C'est un de mes cousins, Madame, qui m'est venu dire des nouvelles de ma Tante.

O L I M P E.

Que fait ma fille, & pourquoi n'es-tu point auprès d'elle ?

L I S E T T E.

Elle m'a dit de la laisser seule. Elle est triste, & je croi que pour la réjouir un peu il lui faudroit une autre compagne que la mienne.

O L I M P E.

Non, tout le monde lui déplaît; c'est le Convent qui lui a donné cet engourdissement de cœur & d'esprit, qui la rend insensible à tout.

L I S E T T E.

Cela pourroit être: Mais elle court risque d'être long temps engourdie, & ce ne sera pas le mari que vous lui destinez qui la tirera de son engourdissement, sur ma parole. Un homme de soixante & cinq ans épouser une fille de seize, & où est la symétrie, Madame ?

O L I M P E.

Il ne s'en donne que cinquante, Lisette.

L I S E T T E.

C'est un fripon, Madame, ils s'en dérobe plus d'une douzaine. Mais quand il ne s'en voleroit point, de bonne foi, est-ce à une fille comme elle qu'il faut donner un homme comme lui ?

Que

Quediantrevoulez-vous qu'elle en fasse.

O L I M P E.

Et que veux-tu qu'elle devienne? Je l'aime, & je ne cherche point à la contraindre. Mais je n'ai point de bien à lui donner, & cette inégalité d'âge qui se trouve entre Monsieur Damis & elle, lui fera d'autant moins de peine, qu'elle n'a point encore assez d'esprit pour faire des réflexions.

L I S E T T E.

Oui. Mais l'esprit vient aux filles comme vous savez. Elle réfléchira dans la suite, & ces réflexions tardives mènent quelquefois à de très-dangereuses conséquences. Et qui sait si elle n'a point déjà quelque secrète inclination.

O L I M P E.

Cela ne se peut: elle sort d'un Convent où elle n'a jamais vu personne.

L I S E T T E.

Elle soupire, elle pleure, & elle en dit mot, ce sont de grands préjugez.

O L I M P E.

Mais qui pourrait l'empêcher de me découvrir ses pensées.

L I S E T T E.

Les jeunes filles ne sont point libérées avec leurs mères, Madame, & la crainte de paroître quelquefois un peu trop formées pour leur âge, gêne toutes leurs affaires.

O L I M P E.

Ma fille est encore si simple & si fort innocente, que le nom même de l'amour est un terme inconnu pour elle. Elle n'a pas d'esprit, te dis-je.

L I S E T T E.

Eh, mort de ma vie, Madame, ce n'est pas l'esprit qui donne de l'amour, c'est l'amour qui fait venir de l'esprit. Ne précipitez point les
cha-

20 LA PARISIENNE,
choses, Madame, on vous attend chez le Notaire, allez-y, mais ne signez rien. La voici, laissez-moi seule avec elle, je la ferai parler, ou elle aura perdu la parole.

O L I M P E,

Hé bien, tâche de pénétrer ses pensées, & songe à mon retour à m'en rendre compte.

S C E N E V I I I.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Dans quelle rêverie la voila plongée. Je suis toujours pour ce que j'en ai dit, elle a quelque amourette en tête.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse. Je n'ose confier mes chagrins à personne, & je suis pour être la victime de ma timidité.

LISETTE.

Sa cervelle est plus embarrassée que le mientre.

ANGELIQUE.

Ah, Lisette, que faisais-tu là?

LISETTE.

Je vous regardois en pitié, car je suis fort humaine moi, & je ne puis voir souffrir les personnes que je n'aye une passion extraordinaire de les soulager.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

LISETTE.

Vous allez pleurer, je m'en vais. Eh de quoi vous sert-il de gémir, de soupirez, on ne sait point au juste ce que cela veut dire. Parlez, on vous entendra, & je vous répondrai quasi moi.

COMEDIE. 21

moi, de donner bon ordre à ce qui vous chagrine.

ANGELIQUE.

Et que veux-tu que je te dise, -

LISETTE.

Ce que vous pensez.

ANGELIQUE.

Je ne pense rien.

LISETTE.

Ce sont des contes, à votre âge il n'y a point de fille qui ne pense quelque chose.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas comme les autres.

LISETTE.

Ouais; Mais voici un étrange endurcissement: Vous me soupçonnez apparemment d'être indiscrete, c'est ce qui vous empêche de me déclarer vos petits sentimens; mais je vous avertis que je les devine, & qu'il ne tient qu'à moi.

ANGELIQUE.

Si tu les devines, Lisette, pourquoi me les demandes-tu?

LISETTE.

Pour en avoir l'aveu de votre propre bouche, & pour être en droit de vous offrir mes petits services.

ANGELIQUE.

Et quels services me voudrais-tu rendre, Lisette?

LISETTE.

Tous ceux dont vous auriez besoin.

ANGELIQUE.

Mais encore?

LISETTE.

Mais par exemple....

ANGELIQUE.

Quel par exemple?

22 LA PARISIENNE,

L I S E T T E.

Si ce mariage bizarre que votre mère s'est mis en tête vous faisoit peine, on trouveroit des moyens pour le rompre.

A N G E L I Q U E.

Et quels moyens pourroit-on trouver?

L I S E T T E.

Mais, par exemple, si vous aviez quelqu'autre vûe, & que vous m'en fîssiez confidence.

A N G E L I Q U E.

Hé bien, que ferois-tu pour moi?

L I S E T T E.

Voulez-vous encore un exemple?

A N G E L I Q U E.

Oui, oui, tes exemples sont tout à fait justes.

L I S E T T E.

D'accord; mais les choses mêmes sont plus sensibles. Allons, ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, j'aime mieux vous interroger. Vous aimez quelqu'un apparemment, & ce seroit une chose honteuse que vous n'aimassiez personne à votre âge. Je me moquerois de vous la première si vous ne sçaviez pas ce que c'est que l'amour.

A N G E L I Q U E.

Oh, je lesçais, ne t'en moques point.

L I S E T T E.

Ah, bon cela, voilà qui me plaît. J'aime les personnes de bonne foi. Expliquez-moi donc bien toutes choses, & ne me cachez rien, sur tout.

A N G E L I Q U E.

Mais interroge-moi donc, Lisette, si tu veux que je réponde.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus juste; c'est un grand secours pour la pudeur, au moins. Premièrement vous aimez quelque jeune homme, je gage?

A N-

C O M E D I E. 23

A N G E L I Q U E.

Tu l'as deviné. C'est Eraste.

L I S E T T E.

Fort bien, Eraste! Voilà d'abord un nom qui m'intéresse; Eraste. Il a de l'esprit, cet Eraste.

A N G E L I Q U E.

Je n'en ai point assez pour m'y connaître.

L I S E T T E.

Il vous en viendra, donnez-vous patience.

A N G E L I Q U E.

Ah! si j'en puis avoir, je m'en servirai bien, je pen répons.

L I S E T T E.

Vous ne manquerez point de matière; revenons à Eraste, vous l'aimez beaucoup.

A N G E L I Q U E.

Oui, je l'aime; mais j'en ai point de ses nouvelles.

L I S E T T E.

Comment?

A N G E L I Q U E.

Il est à l'Armée. Et pour n'être point la femme de Monsieur Damis...

L I S E T T E.

Hé bien?

A N G E L I Q U E.

Tu ne m'interroges point sur ce que j'ai de plus pressant à te dire.

L I S E T T E.

Est-ce que pendant son absence vous avez fait quelqu'autre Amant?

A N G E L I Q U E.

Tu devins encore; mais je suis bien embarrassée, ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

C'a, de quoi s'agit-il, voyons?

A N G E L I Q U E.

J'ai donné ici un rendez-vous à Dorante.

L I-

L I S E T T E.

Ah ! l'heureux petit naturel. Et qu'est-ce que Dorante ? est-il de Robe, Officier, ou Courtisan ? car il faut qu'un Amant soit quelque chose.

A N G E L I Q U E.

Il n'est de Robe que les matins, & les soirs il porte une épée.

L I S E T T E.

Fort bien.

A N G E L I Q U E.

Sa sœur étoit avec moi dans le Convent, & c'est elle qui m'a prié de l'aimer.

L I S E T T E.

Quand deux filles sont bonnes amies, elles ont peine à se refuser.

A N G E L I Q U E.

Non, sans l'absence d'Erasme je ne l'aurois jamais aimé.

L I S E T T E.

Les absens ont toujours tort. Elle a raison ; mais enfin que puis-je faire pour vous ?

A N G E L I Q U E.

J'ai aussi fait dire à Lisimon qu'il pouvoit venir.

L I S E T T E.

Encore un rendez-vous. Les belles dispositions de fille !

A N G E L I Q U E.

C'est ce qui m'inquiète, & je crains qu'ils ne viennent tous deux en même temps.

L I S E T T E.

Et pourquoi ne leur pas marquer des heures différentes ?

A N G E L I Q U E.

Que veux-tu, j'en'y ai pas songé, & la crainte d'être Madame Damis me trouble si fort l'imagination, que je ne sçais ce que je fais ; mais le temps & les réflexions m'empêcheront dans la
suite

suite de faire de fausses démarches.

L I S E T T E.

Voilà une petite personne qui ira loin, sur ma parole.

A N G E L I Q U E.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Moi, je dis que je vous servirai de tout mon cœur, & que je vous en donne ma parole.

A N G E L I Q U E.

Je ne serai pas malheureuse si tu ne m'abandonne pas.

L I S E T T E.

Vous abandonnez, vous valez trop, & je ne vous quitterai de ma vie.

S C E N E IX.

ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE,
L'OLIVE.

L' O L I V E.

Oui, votre Père va se marier, ce n'est point un conte.

E R A S T E.

Hé, qu'il se marie mille fois, que m'importe, pourvu que je retrouve ce que j'ai perdu.

A N G E L I Q U E.

Voici quelqu'un, rentrons au logis.

L I S E T T E.

C'est peut-être Dorante.

A N G E L I Q U E.

Non, ce n'est pas lui, mais que vois-je ?

E R A S T E.

Mon pauvre l'Olive, c'est Angélique.

B

L' O

26 LA PARISIENNE,

L' O L I V E.

Eh parbleu oui, c'est elle-même.

A N G E L I Q U E.

Erafte ! ma chère Lisette, c'est Erafte.

L I S E T T E.

Erafte ! & qu'allons-nous faire des deux autres ?

L' O L I V E.

Qu'avez-vous donc, êtes-vous muët ?

E R A S T E.

Donne-moi le temps de respirer.

L I S E T T E.

Est-ce que vous avez perdu la parole ?

A N G E L I Q U E.

Je me meurs, soûtiens-moi.

L' O L I V E.

Morbleu, voila des gens qui s'aiment.

L I S E T T E.

Tu es un bon traître, toi, & tu m'aimes d'une belle manière.

L' O L I V E.

Je t'aimois autrefois, mais le certificat m'a corrigé.

A N G E L I Q U E.

Et d'où venez-vous, Erafte ? qui vous a mandé qu'on m'alloit marier ?

E R A S T E.

Où va vous marier, Madame, ah j'ose Ociel ! cette avanture me met le comble à mon désespoir.

L' O L I V E.

Attendez, attendez, Monsieur, ne nous pressons point de nous désespérer, l'aventure n'est point si terrible ; premièrement, c'est Monsieur votre père qui est votre Rival.

E R A S T E.

Mon Père !

L' O L I V E.

Lai-même. La Vigne m'a tout conté: Il alloit épouser ma femme, lui.

L I S E T T E.

Que veux-tu dire?

A N G E L I Q U E.

Lifette est ta femme?

L' O L I V E.

Oui, Madame, & si elle peut faire en sorte que vous deveniez celle de mon Maître, je lui pardonnerai d'avoir eu dessein de n'être plus la mienne. Vous voyez ce que je fais pour votre service.

E R A S T E.

Ma chère enfant, ne nous abandonne pas.

A N G E L I Q U E.

Dorante & Lifimon vont venir, Lifette.

L' O L I V E.

Songez à m'apaiser; car selon toutes les règles je dois être fort en colère.

L I S E T T E.

Suivez-moi dans le logis, & reposez-vous sur mon petit sçavoir faire.

E R A S T E.

Mais enfin, que résolvez-vous?

A N G E L I Q U E.

Faites ce qu'elle vous dit, & me laissez seule disposer de certaines choses qui achèveront de me déterminer. Enfermez-les dans mon cabinet, & viens me retrouver ici.

E R A S T E.

Mais que je sçache.

L I S E T T E.

Allons, passez vite, nous n'avons point de temps à perdre.

L' O L I V E.

Songez à expier l'affaire du certificat au moins.

28 LA PARISIENNE,
L I S E T T E.

Bon, bon, voilà une belle bagatelle; tu es bien-heureux que j'aye eu la patience de l'attendre.

S C E N E X.

ANGELIQUE *seule.*

En vérité c'est pourtant une chose embarrassante que plusieurs Amans à la fois, & si j'avois pu conter sur le retour d'Eraste, je n'aurois point donné de rendez-vous à Dorante & à Lisimon; une fille d'esprit ne tomberoit point dans ces inconvéniens: mais il me semble, pour moi, que dans l'incertitude, il est toujours bon de ne pas manquer de précaution. Hé bien, Lisette?

S C E N E X I.

ANGELIQUE, LISETTE.

L I S E T T E.

Ils sont dans votre cabinet.

ANGELIQUE.

Les as-tu enfermés?

L I S E T T E.

Ils ne peuvent sortir sans mon congé, mais pourquoi les tenir sous la clef, je vous prie; craignez-vous qu'ils vous échappent une seconde fois!

AN-

ANGELIQUE.

Dorante va venir, & je suis bien-aïse d'être sûre qu'Érasme ne pourra rien entendre de nôtre conversation.

L I S E T T E.

Quoi, vous prétendez les ménager . . .

ANGELIQUE.

Nullement. Je ne songeois à Dorante que depuis l'absence d'Érasme, Érasme est de retour, il m'aime, je n'ai plus que faire de Dorante.

L I S E T T E.

Avec tout cela, il y a une espèce de fidélité dans cette manière d'inconstance. Et Lisimon que deviendra-t-il ?

ANGELIQUE.

Fy, c'est un Gascon, un extravagant, que je ne souffrois que parce que je ne comptois pas trop sur Dorante.

L I S E T T E.

Voici quelqu'un.

ANGELIQUE.

C'est Dorante, tâchons de nous en débarrasser avant que Lisimon survienne.

L I S E T T E.

Hé, dites-lui naturellement les choses ; faut-il tant de ménagement pour un soupirant du Palais !

ANGELIQUE.

Non, Lisette, fais la gouvernante incommode, c'est un moyen sûr pour faire bien-tôt finir la conversation.

L I S E T T E.

Ma foi vive Paris, l'esprit ne vient point si vite aux filles de Province.

SCÈNE XII

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

ENfin, Madame, je m'attache aux affaires les plus importantes pour ne pas perdre le moment favorable de vous exprimer.....

ANGÉLIQUE.

Je suis exacte, comme vous voyez; mais ne parlez pas devant cette fille, elle redit tout à ma mère.

DORANTE.

Quelle contrainte. Toujours obsédée d'une mère ou de ses surveillans.

LISETTE *passant entr'eux.*

Monsieur, si c'est Madame Olimpe que vous demandez, c'est à moi qu'il faut parler, s'il vous plaît: si c'est Mademoiselle, c'est encore à moi.

DORANTE.

On ne peut donc manquer en s'adressant à vous, & je suis ravi d'avoir occasion..... *Il s'irre sa bourse.*

LISETTE.

Ah, fort bien. J'entens votre affaire, il n'est pas besoin de me dire à qui des deux vous en voulez. Mademoiselle, prendrai-je la bourse?

ANGÉLIQUE.

Gardes-toi bien de le faire.

DORANTE.

Que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Que vous me perdez, Dorante.

D O R A N T E.

Ma chere enfant, foyez discrète, je ne vous demande pas autre chose.

L I S E T T E à *Angélique.*

Elle paroît fort bien garnie.

D O R A N T E.

Plait-il ?

A N G E L I Q U E.

Cette fille n'est point traitable, Dorante.

L I S E T T E.

Le Ciel me préserve de l'être, j'aimerois mieux mourir. C'est à mes soins qu'on vous a confiée, & je ne prétens pas qu'il soit dit dans le monde....

D O R A N T E.

Hé, ne faites point de bruit, je vous en conjure, & gardez cela pour l'amour de moi.

L I S E T T E.

Il m'en prie de si bonne grace....

A N G E L I Q U E.

Es-tu folle ?

L I S E T T E.

Ey, Monsieur, cela n'est ni beau, ni honnête, à un homme de robe de vouloir séduire de jeunes personnes. Pour les gens d'épée encore passe; mais vous autres, des défenseurs de la vertu, des protecteurs de l'innocence sont les premiers à la corrompre. Allez, encore une fois, cela n'est pas bien, & la justice est injuste de n'en pas faire quelque punition exemplaire.

D O R A N T E.

Mais vraiment c'est une espèce de folle que votre gouvernante.

L I S E T T E.

Comment folle. Je suis un dragon de vertu, entendez-vous.

A N G E L I Q U E.

Adieu, je trouverai moyen de vous donner de mes nouvelles.

32 LA PARISIENNE.

DORANTE.

Vous me le promettez.

LISETTE.

Oh, finissons donc. Adieu, Monsieur, adressez-vous mieux une autre fois, & souvenez-vous que Lisette est une petite personne incorruptible.

DORANTE.

L'incommode chose qu'une fille de chambre honnête fille, on est bien-heureux qu'elles soient rares.

ANGELIQUE.

Ah! Lisette, je croi que voici Lisimon, Dorante & lui vont se rencontrer, & je tremble qu'ils ne se querellent.

LISETTE.

Il faut faire entrer Dorante au logis jusqu'à ce que vous ayez congédié Lisimon.

ANGELIQUE.

St, St, Dorante.

LISETTE.

Hé, la, la, revenez, je ne suis pas si mauvaise que je pensois l'être.

DORANTE.

En vérité vous êtes bien méchante.

LISETTE.

Ce n'est pas en faveur de la bourse, au moins.

DORANTE.

Elle est à vous.

LISETTE.

Je ne la prens pas, mais je vous la garde. Entrez vite dans le logis, & montez tout au haut de l'escalier, on ira bien-tôt vous en faire descendre. Ce sont de bonnes gens que ces Messieurs de la Justice, les femmes en font tout ce qu'elles veulent.

S C E N E XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu perdu l'esprit, Lisette, d'avoir accepté la bourse de Dorante.

L I S E T T E.

Je ne sçai comment cela s'est fait. Mais vôtre Lisimon ne vient point, apparemment c'est la crainte de le voir qui vous a fait croire l'avoir vû.

ANGELIQUE.

Non, le voici, je ne me trompois point, c'étoit lui-même.

L I S E T T E.

Mort de ma vie celui-ci n'a point la physionomie si traitable que l'autre.

S C E N E XIV.

ANGELIQUE, LISIMON, LISETTE.

L I S I M O N.

Diantre soit fait des importuns. Deux petits colets maltraitez du lansquenet, Madame, qui depuis un quart-d'heure m'arrêtent à cent pas d'ici ? & pourquoi ? pour de l'argent que je suis fat de leur prêter : mais il n'importe. *à Lisette.* Vous y perdez autant que moi, la belle. Ils vous ont volée, & sans sçavoir vous trouver ici je vous avois destiné ma bourse.

B 5

L T

L I S E T T E.

Oh, Monsieur.....

L I S I M O N.

Je dis vrai, la peste m'étouffe. Hé bien, Madame, me voila, que devenons-nous? J'ai du bien, je suis d'une noblesse distinguée, & d'une profession à mériter quelque jour des Emplois très-considérables, apprentif Maréchal de France je vous adore: vous m'aimez, & croyez moi, déclarons-nous. Il faudroit que vôtre maman eût perdu l'esprit pour ne pas consentir à ce mariage.

L I S E T T E.

Il n'a pas mauvaise opinion de sa petite personne.

A N G E L I Q U E.

Lisette, ma mère va bien-tôt rentrer, prends garde à ne nous point laisser surprendre.

L I S E T T E.

Ma foi, Mademoiselle, je ne répons de rien. Le plus sûr seroit de vous separer, & de prendre le temps d'une plus longue absence, pour vous entretenir avec plus de loisir.

A N G E L I Q U E.

Elle a raison. Je rentre. Vous avez trop tardé. Je crains que ma mère nous surprenne ensemble.

L I S I M O N.

Et fy, les mères d'aujourd'hui ne sont pas si fort à craindre que vous le dites.

L I S E T T E.

Oh, il y a des mères & des mères, Monsieur, & la seule vûë d'un plumet, ou d'un juste-au-corps rouge, seroit prendre à cette-ci des résolutions terribles contre sa fille.

L I S I M O N.

La pauvre Dame. Elle n'est donc pas de ce monde. Juger des gens par les habits, he, c'est dedis.

dedis les plus modestes ne sont pas les moins dangereux. Mais parlons net : car je suis homme de réflexion ; cette mère que l'on craint tant, on ne la craint pas sans sujet. Dites, ai-je quelque Rival qui se serve du pouvoir maternel pour se faire épouser par force. N'hésitez point à me le dire, il n'en mourra pas, je vous en répons. Je suis prudent, & je n'aime pas les affaires, ses deux oreilles me suffiront.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus honnête, & vous jugez bien qu'après une assurance de la sorte on ne vous feroit pas mystère de la chose.

A N G E L I Q U E.

Ah qu'il y a dans le monde des personnages dangereux, Lisette.

L I S E T T E.

Ce n'est que l'expérience qui apprend à les connoître.

L I S I M O N.

Vous hésitez à me répondre, & vous allez aux opinions. Le vent du bureau n'est pas bon pour moi, mais je n'ai qu'une bagatelle à représenter. Je suis endiablé d'amour pour vous, & je ne suis pas seul, sans doute. Dans quelque moment de dépit contre un plus fortuné que moi vous avez tantôt reçu mon message, & vous avez dit, oui qu'il vienne. Le dépit est passé, vous enragez d'avoir torté. Je comprends la chose à merveille ; mais je le connoîtrai ce fortuné, & il me fera garant de tout sur mon honneur.

L I S E T T E.

Voilà Monsieur Damis.

A N G E L I Q U E.

Ah, Ciel!

L I S I M O N.

Quoi ? qu'est-ce ? qu'avez-vous ?

SCENE XV.

DAMIS, ANGELIQUE, LISETTE,
LISIMON, LA VIGNE.

DAMIS.

UN jeune homme avec Angélique.

LA VIGNE.

Ne touffez pas vous les effaroucheriez.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Lisette.

LISIMON.

Mon ressentiment vous émeut, c'est quelque chose. Adieu, Madame, je vous abandonne à vos réflexions. Je porte une épée, & le pistolet quelquefois. Tombe sur moi le Firmament si le diable ne meurt de ma main.

SCENE XVI.

DAMIS, LA VIGNE, ANGELIQUE,
LISETTE.

LA VIGNE.

R Assurez-vous, ce ne sont point des douceurs qu'il lui dit.

LISETTE.

Il a entendu toute la fin de la conversation.

ANGELIQUE.

A la bonne heure. Ah! Monsieur, vous voilà. Si vous étiez venu quelques momens plutôt.
VOUS.

COMEDIE.

vous auriez eu, comme moi, une frayeur épouvantable.

D A M I S.

Que vous est-il donc arrivé ? parlez.

A N G E L I Q U E.

Donnez-moi le temps de me remettre, je vous prie.

D A M I S.

Comment, qu'est-ce que cette aventure, Lisette ?

L I S E T T E.

Ce que c'est ! Demandez, demandez-lui à elle-même, elle vous contera mieux la chose que je ne pourrais faire.

D A M I S.

Hé bien ?

A N G E L I Q U E.

Je viens de sauver la vie à un jeune homme qu'on a pensé tuer à mes yeux.

D A M I S.

Comment, diantre.

L I S E T T E.

Où cesi nous mènera-t'il ?

A N G E L I Q U E.

Heureusement j'ai eu le temps de le faire sauver dans le logis.

D A M I S.

Vout avez fort bien fait.

L I S E T T E.

La petite rusée.

A N G E L I Q U E.

Sans mon secours c'étoit un homme mort : infailliblement.

L I S E T T E.

Il étoit impossible qu'il en échappât.

A N G E L I Q U E.

Le Ciel vous a conduit ici bien heureusement pour achever ce que nous avons commencé.

B-7.

D A S.

D A M I S.

Comment ?

A N G E L I Q U E.

Il faut, s'il vous plait, Monsieur, que vous serviez d'escorte à ce pauvre garçon, & que vous ne le quittiez point qu'il ne soit en lieu de sûreté.

D A M I S.

En lieu de sûreté.

A N G E L I Q U E.

Oui, Monsieur, je vous en conjure.

L I S B E T T E.

La fourberie est bien naturelle aux filles.

D A M I S.

En lieu de sûreté: Mais puis qu'il est chez vous qu'il y demeure, à quoi bon s'exposer mal à propos.

A N G E L I Q U E.

Comment, Monsieur, qu'il y demeure! Ah, Ciel, un homme caché dans le logis sans l'aveu de ma mère? Non, Monsieur, & je vous prie bien fort qu'elle ne sçache rien de tout ceci.

D A M I S.

Le pauvre enfant, sa simplicité me charme.

L I S B E T T E.

Elle est sur toutes ces bagatelles d'un scrupule qui surpasse l'imagination.

D A M I S.

Allez, allez, mignonne; il n'y a point de mal à cela, & je rendrai compte à votre mère de l'innocence de votre procédé.

A N G E L I Q U E.

Eh, de grace, si vous m'aimez, ne me refusez point ce que je vous demande. J'ai mille raisons pour le souhaiter.

L I S B E T T E.

Allons, Monsieur, un peu de complaisance pour elle, les jeunes filles s'embarassent des choses les plus innocentes. Je vai le faire sortir.

D A -

DAMIS.

Allons donc puis qu'il faut que j'en passe par
là.

LA VIGNE.

Tu nous en donnes furieusement à garder.

LISETTE.

Tai-toi sur les yeux de ta tête.

LA VIGNE.

Je suis bon Prince. Et le certificat ?

LISETTE.

Il est arrivé ; mais sois sage.

SCÈNE XVII.

ANGELIQUE, DAMIS, LA VIGNE.

ANGELIQUE.

Vous voilà devenu rêveur, qu'avez-vous ?

DAMIS.

Moi, je n'ai rien ; mais je songe que vous me faites faire une corvée bien inutile, & un personnage qui ne convient guère à mon âge. Moi servir d'escorte à un jeune homme.

LA VIGNE.

Il seroit plus naturel qu'il vous en servit ; mais à la pareille, la première fois qu'on voudra vous tuer.

DAMIS.

La Vigne.

LA VIGNE.

Monsieur.

DAMIS.

Ne me quitte pas au moins.

LA VIGNE.

Je n'ai garde, j'escorterai l'escorte, moi.

S C È N E.

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, LISETTE, DAMIS,
LA VIGNE, DORANTE.

LISETTE.

AU moins en chemin faisant n'allez pas oublier qu'elle vous a sauvé la vie, & que vous êtes avec un oncle qui n'entend point de raison sur le chapitre de sa nièce.

DORANTE.

Mais quand puis-je espérer.....

LISETTE.

Laissez-moi faire.

DORANTE.

Je ne sçai, Madame, comment reconnoître l'important service.....

LISETTE.

Encore, hé, trêve de cérémonie. Emmenez-les, Monsieur de la Vigne, ils se complimenteront en chemin.

LA VIGNE.

Elle a raison. Puis que c'est une chose qu'il faut faire, dépêchons-nous d'en être quittes. Que Monsieur marche le premier, vous le suivrez, & moi je ferai l'arrièregarde.

DORANTE.

Adieu, Madame.

DAMIS.

Ne t'éloigne pas.

LA VIGNE.

Ne vous mettez pas en peine. Voilà un bel ordre de bataille.

SCÈ.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

ENfin, nous voila débarassées de tous nos importuns ; mais, Madame, vôtre mère ne tardera pas à revenir, que ferons-nous de nos prisonniers ? Il faut se déterminer à quelque chose.

ANGELIQUE.

C'est ici que j'ai besoin de tes conseils, ma chère Lisette, tu sçais.....

LISETTE.

Qui je sçai bien les conseils qu'il vous faut, Madame vôtre mère est bonne personne, déclarez-lui la tendresse que vous sentez pour Erasme, pleurez, priez, embrassez ses genoux, elle n'aura jamais la force de résister à vos larmes.

ANGELIQUE.

Et moi je n'aurai jamais celle de lui faire un pareil aveu.

LISETTE.

Hé bien je parlerai, avouez-moi de ce que je lui dirai seulement. Elle vient. Voila la clef de vôtre cabinet. Allez entretenir vôtre Amant, & me laissez le soin de vos affaires.

SCENE XX.

OLIMPE, LISETTE.

LISETTE.

Vivat, Madame, j'ai pénétré les secrets de Mademoiselle vôtre fille. Je sçai la cause de ses chagrins, & si vous êtes toujours dans les sentimens de ne la point contraindre, vous en ferez la plus heureuse personne du monde.

OLIMPE.

Tu dis, Lisette ?

42. LA PARISIENNE,

L I S E T T E.

Qu'elle hait Monsieur Damis en perfection, & que si jamais elle est sa femme, elle a, Dieu merci, tout l'esprit qu'il faut pour le punir terriblement de l'avoir épousée par force.

O L I M P E.

Tu me dis là des choses de ma fille....

L I S E T T E.

Oh, Madame, c'est en tout bien & en tout honneur qu'elle a de l'esprit, qu'on lui donne un mari qu'elle aime, je suis caution de sa vertu; mais avec Monsieur Damis je ne répondrais ma foi pas de la mienne.

O L I M P E.

Fai la descendre, Lisette, je veux sçavoir ses sentimens de sa propre bouche.

L I S E T T E.

Mais, Madame, malgré tout son esprit elle aura peine à s'expliquer si vous ne l'enhardissez un peu.

O L I M P E.

Qu'elle vienne, je ferai ce qu'il faudra faire.

L I S E T T E.

Les choses sont en bon chemin.

S C E N E X X I.

O L I M P E seule.

LA résolution est prise. Je n'autoriserai point ma fille à manquer à ce qu'elle me doit, & si quelque jour elle n'est pas contente, elle ne m'accusera pas du moins d'avoir sacrifié son repos à mon entêtement, ou à l'avarice.

S C E.

S C E N E X X I I .

DAMIS, LA VIGNE, OLIMPE.

L A V I G N E .

HE' bien, Monsieur, nous en voila revenus.
& nous avons fait une bonne action à peu
de frais, comme vous voyez.

D A M I S .

Tai-toi, voict Madame Olimpe. Je vous ai
long-temps attenduë chez mon Notaire, Ma-
dame, mais l'impatience.....

O L I M P E .

Vous sortiez de chez lui quand j'y ai passé:
Mais ce que je viens d'apprendre me console de
ne vous y avoïr pas trouvé.

D A M I S .

Et qu'avez-vous appris, Madame?

O L I M P E .

Vous allez tout sçavoir. Vous êtes galant homme,
& vous prendrez les choses du bon côté.

L A V I G N E .

Voila un discours qui veut dire quelque chose,
& qui ne veut rien dire de bon.

S C E N E X X I I I .

OLIMPE, DAMIS, LISETTE, AN-
GELIQUE, LA VIGNE.

L I S E T T E .

Vous n'avez qu'à parler, vous dis-je.

A N G E L I Q U E .

Mais, Lisette.

O L I M P E .

Approchez, Angélique, & ne me déguisez
rien, vous n'avez point à vous plaindre de mes
manières, & je ne vous faisois violence que par-
ce que je ne croyois pas vous la faire.

AN-

44 LA PARISIENNE,

A N G E L I Q U E.

Avant que je réponde à toutes vos bontez, permettez-moi, Madame....

D A M I S.

Qu'est-ce donc que cette cérémonie, Madame? je regarde, j'écoute, & je n'y comprends rien.

A N G E L I Q U E.

Monsieur, c'est que je ne vous aime point, & Madame a la bonté de vouloir bien que je vous le dise.

D A M I S.

Quoi, Madame, vous autorisez un discours de la sorte dans les termes où nous en sommes.

O L I M P E.

Que voulez-vous, Monsieur, j'ai crû les sentimens de ma fille conformes aux miens, & je me suis trompée. Voudriez-vous la rendre malheureuse en forçant son inclination?

D A M I S.

Le seroit-elle en m'épousant?

A N G E L I Q U E.

Oh, pour cela, oui, Monsieur, & je vous jure que nous ne ferions contens, ni l'un, ni l'autre.

L I S E T T E.

Elle a de l'esprit au moins, cette petite personne, & si vous l'épousez je vous garantis qu'il lui en viendra cent fois davantage.

D A M I S.

Hé bien à la bonne heure, elle m'en aura obligation.

L I S E T T E.

Oui, mais gare la reconnaissance. Les filles de Paris la poussent loin quelquefois.

O L I M P E.

Vous voyez, Monsieur, que ma fille....

A N G E L I Q U E.

Moi, Madame, je ferai tout ce que vous me commanderez: Mais je ne conseille pas à Mr. que vous me commandiez d'être sa femme.

D A M I S.

La Vigne.

L A.

COMEDIE. 45

LA VIGNE.

Ma foi, Monsieur, si j'étois en votre place, je ne m'y ferois que de la bonne manière.

ANGELIQUE.

Je satisferois aux devoirs de fille en vous obéissant, Madame, & je remplirois les devoirs de femme en donnant à Mr. tous les chagrins imaginables.

LA VIGNE.

Monsieur, vous auriez beau tousser, elle ne vous feroit plus de révérences.

LISETTE.

Vous vouliez une femme sans esprit, celle-ci n'est point votre affaire.

ANGELIQUE.

Pourquoi, Lisette? ce n'est pas par esprit, c'est par antipathie naturelle que j'ai de la répugnance pour Mr.

LA VIGNE.

De toutes les bonnes qualitez il ne lui est demeuré que de l'ingénuité.

OLIMPE.

Après cela, Mr. vous voyez bien qu'il n'y a pas d'apparence....

DAMIS.

Quoi, Madame....

LISETTE.

Croyez-moi, Monsieur, ne nous réduitez point à la nécessité de vous tromper. Vous croiriez n'être que le mari de Mademoiselle, & vous feriez le plus souvent son Maître de cérémonies. Par exemple, ce jeune Monsieur que vous venez de conduire si bonnement....

DAMIS.

Hé bien, ce jeune homme que je viens de conduire?

LISETTE.

C'est un de vos Rivaux, l'aurez-vous crû?

OLIMPE.

Comment donc?

LISETTE à Olimpe.

Ne vous effarouchez point, il n'en est rien.

DAMIS

46 LA PARISIENNE,

D A M I S.

Quoi, ce jeune homme est amoureux de vous?

A N G E L I Q U E.

Oui, Monsieur, & je vous suis fort obligée de la peine que vous avez bien voulu prendre.

D A M I S.

Ah, je suis enragé, quelle hardiesse!

L I S E T T E.

Oh, ne vous fâchez point, Monsieur, vous n'y êtes pas encore. Ce juste-au-corps rouge qui vous a paru si brutal.

D A M I S.

Ce juste-au-corps rouge?

L I S E T T E.

Autre soupirant de Mademoiselle.

A N G E L I Q U E.

Ne l'auriez-vous pas aussi ramené chez lui, Monsieur, si je vous en avois prié.

L I S E T T E.

Belle demande; c'est le meilleur homme du monde que Monsieur Dâmis.

D A M I S.

Oh, parbleu je vous ferai bien voir le contraire dans la suite.

L I S E T T E.

Il nous reste encore dans le cabinet de Mademoiselle un jeune homme avec son valet de chambre.

O L I M P E.

Quoi, ma fille, un homme dans votre cabinet?

A N G E L I Q U E.

Elle ne sçait ce qu'elle dit, Madame.

D A M I S.

Il faut approfondir cette affaire, Madame, & voir un peu....

L I S E T T E.

Vous verrez un jeune homme, vous dis-je, nouvellement arrivé de l'Armée, qui n'a point encore de logis arrêté, & que Mr. aura la bonté de lui donner un appartement chez lui s'il lui

it.

D A

D A M I S.

Qu'est-ce à dire un appartement chez moi ?

L I S E T T E.

Oui, Mr. puis que vous reconduisez les autres, vous ne pouvez moins faire pour celui-ci. C'est le véritable, au moins, je vai vous l'amener.

L A V I G N E.

Cette pièce de cabinet sera quelque chose de fort curieux à voir, apparemment.

S C E N E X X I V.

OLIMPE, DAMIS, ANGÉLIQUE,
LA VIGNE.

O L I M P E.

Seroit-il possible, ma fille, que vous vous fussiez oubliée jusques au point....

A N G É L I Q U E.

Ne me condamnez point avant que de m'entendre, Madame, deux mots suffiront pour me justifier.

D A M I S.

La peste quelle innocente! où diantre m'étois-je fourré.

S C E N E D E R N I E R E.

DAMIS, ERASTE, OLIMPE,
ANGÉLIQUE, LISETTE,
L'OLIVÉ, LA VIGNE.

E R A S T E.

Mon père, ce n'est qu'un peu tremblant que j'ose paroître.

O L I M P E.

Son père!

D A M I S.

Eh, vraiment oui, Madame, c'est mon fils.

L A V I G N E.

Je vous le disois bien qu'il étoit revenu.

O L I M P E.

Que devient-il tout ceci, Monsieur.

D A M I S.

48. LA PARISIENNE,

D A M I S.

Ce que cela deviendra.

L A V I G N E.

Mr. Vous ne vouliez vous marier que pour faire fouché, & Mr. votre fils fera mieux fouché que vous.

O L I M P E.

Quelle est votre résolution, Monsieur.

D A M I S.

Ma résolution, Madame, est qu'on les marie, & tout au plus vite, ils seront fort bien ensemble; il n'y aura du moins qu'un ménage de gâté.

E R A S T E.

Ah, mon père, que je vous suis redevable.

D A M I S.

Ne vous pressez pas de me remercier, Mr. mon fils.

L I S E T T E.

Oh, il ne sçait pas si bien vivre que vous, & il ne reconduira personne.

D A M I S.

Tai-toi, insolente. On te mettra dehors, toi, & je veux que ce soit le premier article du Contrat.

E R A S T E.

Puis-je me flatter, Madame....

O L I M P E.

Ma fille vous aime, cela me suffit, puissiez-vous être long-temps heureux.

L A V I G N E.

Et nous, Lisette, à quand la nôce.

L I S E T T E.

Voilà le Certificat qui m'est venu, il n'y a rien à faire.

L A V I G N E.

Comment?

L' O L I V E.

Oui, mon cher Mr. de la Vigne, je vous certifie que grâce au Ciel je me porte bien, & que pour mes péchez, c'est là ma femme.

L A V I G N E.

Quoi, c'est ta femme.

L' O L I V E.

Oui, mon enfant, & je voudrais bien qu'il me fût permis de m'en défaire en ta faveur, je ferois volontiers les frais de la nôce. Je croi, ma foi, que j'y gagnerois encore.

F I N.

L'IMPROMPTU

D E

GARNISON.

COMEDIE

D E

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

MEMORANDUM

FOR THE RECORD

MEMORANDUM

FOR THE RECORD

MEMORANDUM



MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM

MEMORANDUM



A V I S

CETTE Comédie n'est pas de Monsieur Dancourt, elle a été adoptée de Namur à Messieurs les Comédiens du Roi. Mais comme elle n'étoit pas en état de paroître avec succès sur leur Théâtre, Monsieur Dancourt, pour faire plaisir à sa Compagnie, & à l'Auteur, a bien voulu prendre la peine de la retoucher, & de la rendre comme elle est.

RICHET

ACTEURS.

CLITANDRE, Officier François.

MERLIN, Valet de Chambre de Clitandre.

ARAMINTE.

ANGELIQUE, Niece d'Araminte.

D. JULIEN, Officier Espagnol.

MARTON, Fille de chambre d'Araminte.

Mr. GRIFFOND, Notaire.

LA VERDURE, Sergent de Clitandre.

RI COCHET, Valet d'Araminte.

*La Scene est à Namur, dans le Logis
d'Araminte.*



L'IMPROMPTU DE GARNISON.

C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

MARTON, CLITANDRE,
MERLIN.

MARTON:

QUE demandez-vous ici, Monsieur?

CLITANDRE:

Ce que je demande, Marton?

MARTON:

Comment, Marton, vous me connoissez
donc à ce que je vois?

CLITANDRE:

Si je te connois?

MARTON:

Hé! c'est vous, Monsieur Clitandre, vous
étiez Abbé dans le tems que nous nous sommes
vûs à Paris, vous voila maintenant Officiers

6 L'IMPROMPTU,
qui vous eut reconnu! quelle métamorphose!

CLITANDRE.

Je n'ai changé que d'habit, mon Enfant, & j'ai toujours eu de bonnes inclinations, comme tu sçais.

MARTON.

Vous étiez un éveillé petit colet, je ne sçai pas ce que vous êtes, avec un épée.

MERLIN.

Oh diable! il est devenu bien plus modeste, le petit colet l'avoit gâté, il faisoit comme les autres.

MARTON.

Vous êtes de notre nouvelle garnison apparemment?

CLITANDRE.

Oui, mon enfant.

MARTON.

Hé, que venez-vous faire dans ce logis? est-ce à moi que vous rendez visite?

CLITANDRE.

Il faut te parler maintenant, Marton; le jour que nous primes possession de la Ville en passant, à la tête du Régiment, je te vis à la fenêtre avec une jeune personne.

MARTON.

Je n'avois garde de vous reconnoître.

CLITANDRE.

Elle me parut toute charmante, & depuis ce moment je cherche l'occasion de te parler; heureux si quand cette Place est nôtre conquête, le cœur de ton adorable Maîtresse pouvoit devenir la mienne.

MARTON.

Comment diantre, vous êtes aussi prompt à prendre de l'amour, qu'à prendre des Villes, Monsieur?

CLIT-

CLITANDRE.

Ne t'effarouche point, Marton, ce n'est à cause de notre connoissance seulement que je veux que tu t'intéresses; pour moi, commence par prendre ces dix Louis, je te prie.

MARTON.

Ah Monsieur.

CLITANDRE.

Prends, Marton.

MARTON.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur, cela vaut davantage nous sommes ici de nouveaux débarquez, il faut un peu payer sa bien venue; mettez trente pistoles; comme elle n'est pas intéressée, elle en prendra plutôt trente que dix.

CLITANDRE.

Merlin n'en fera pas dédire; voilà trente Louis, ma chère Marton, accepte-les, je t'en conjure.

MARTON.

En vérité, Monsieur, ce n'est pas sans répugnance; mais si je faisois trop la fière, vous me croiriez l'humour Espagnole, je prends votre argent pour vous obéir. Vous faites si-bien les choses, vous autres François, qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre.

MERLIN.

Elle n'est pas intéressée assurément. Hé, à quoi bon tout ce mystère, mon enfant, ne sçait-on pas qu'il faut que chacun vive.

CLITANDRE.

Je n'en demeurerai pas là, ma chère Marton, & je prétens....

MARTON.

Vous en userez comme il vous plaira, Monsieur, vous êtes le maître.

8 L'IMPROMPTU,

MERLIN.

Qu'elle est complaisante.
Qu'on puis jésaire pour votre service, voyons?
Quoi que Flamande, j'ai les inclinations veut &
fait Françoises, j'ai demeuré si long tems à Paris, j'ai succé les mœurs du Pais, je suis bonne Princesse, & je puis dire sans vanité, que j'ai fait mon aprentissage chez une des plus habiles Coquettes qui fût au monde: car voyez-vous, Monsieur, quand on n'a point de bien il faut se faire un talent; Paris passe pour être la source des Sciences, & c'est là que j'ai puisé le secret de manier adroitement une intrigue; c'est là que j'ai appris à m'aquitter avec succès des petites-commissions qu'on me donne; & à me rendre capable de soutenir la confiance d'une fille de dix-huit ans: aussi peut-on dire à ma gloire, que je suis la personne de Flandres qui a le plus de réputation.

MARTON.
On n'est pas malheureux, Monsieur, de se trouver les anciennes douceurs.

MARTON.
C'est de quoi s'agit-il? voyons!

CLITANDE.

Il s'agit de me bien mettre dans l'esprit de ta belle Maîtresse, de purger son ame de cette prévention naturelle qu'ont toutes les personnes de ce Pais-ci contre les manières Françoises, & de la rendre enfin sensible à ma tendresse, Marton.

MARTON.

Ah que vous me proposez là une chose difficile, Monsieur.

MERLIN.

Comment difficile? oh rends donc l'argent.

CLITANDE.

C O M E D I E. 9

C L I T A N D R E.

Ma chère Marton . . .

M A R T O N.

Ce qui m'embarasse, c'est qu'il y a ici un certain Espagnol qui depuis deux ans est amoureux de ma Maîtresse.

M E R L I N.

Cela est fort embarrassant. Il sera bien difficile à un François de faire déguerpir un Espagnol, n'est-ce pas ?

M A R T O N.

Mais par dessus tout cela nous avons une demi-vieille de Tante des plus Coquettes dans le fond, & en apparence d'une sévérité à faire enfager toute une garnison.

M E R L I N.

Quoi, tu as fait ton apprentissage à Paris, & tu t'embarasses d'une Tante ?

C L I T A N D R E.

Ma pauvre Marton.

M A R T O N.

Voici ma Maîtresse & la vôtre.

C L I T A N D R E.

Elle est adorable, Marton.

M A R T O N.

Allez faire un tour de Jardin, je vais lui parler de vous; venez nous aborder dans quelques momens. Je cròis que vos affaires n'iront pas tout à fait mal, puis que je m'en mêle.

M E R L I N.

Les tiennes sont toutes faites, Marton, si tu réussis je t'épouserai.

M A R T O N.

J'ai bien affaire de toi vraiment; va, va, j'ai me mieux trento Louis bien comptez que ont les Maris du monde.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MARTON.

MARTON.

Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Que veut ce jeune homme à qui vous parlez, Marton ?

MARTON.

Rien, Mademoiselle. Nous nous sommes reconnus ; je l'ai vu autrefois à Paris. La peste qu'il y faisoit bonne figure. C'est un Seigneur tout des plus riches, & avec cela fort honnête homme.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai vu que de fort loin, mais cela m'a paru sur son visage.

MARTON.

La pistole n'est que trop petite ; il vient de me donner trente pistoles.

ANGÉLIQUE.

Trente pistoles, Marton ; & dans quelle vue ?

MARTON.

Dans la vue de me faire plaisir. Il voit que je suis une pauvre fille, dont la fortune & la patrie sont exposées aux insultes des gens de guerre ; la compassion l'a touché pour moi vivement. Il m'a donné des trente pistoles.

ANGÉLIQUE.

Cela est bien louable. Les François ont les

ma-

manières nobles; Marton.

M A R T O N.

Par ma foi, l'on en dira ce qu'on voudra, mais je ne saurois trahir mon cœur, cette Nation là me plaît plus qu'une autre, ce sont des gens de bon commerce. Mais votre D. Julien, depuis deux ans qu'il vous fait la cour, n'a pas eu l'honnêteté de me faire le moindre petit present; avec ces sortes d'animaux là quel plaisir a-t-on de servir une jolie personne.

A N G E L I Q U E.

C'est donc parce que vous êtes à moi, Marton; que ce jeune Officier...

M A R T O N.

Je ne vous dis pas cela. Je veux seulement vous faire comprendre que les François ont les manières plus insinuantés que les Espagnols, c'est un fond de galanterie inépuisable, un abord civil & touchant; du respect sans bassesse, de la délicatesse dans la conversation; fiers au combat, & soumis près des Dames, ils semblent également faits & pour l'amour, & pour la guerre.

A N G E L I Q U E.

Les trente pistoles vous rendent éloquent. Vous faites leur panégyrique, Marton.

M A R T O N.

Hé, ne pensez-vous pas comme moi, que de façons? Vous étiez à votre fenêtre le jour que leurs Troupes entrèrent dans la Ville. Presque tous leurs Officiers vous parurent bien faits; vous louiez la raille de celui-ci, l'air & la démarche de celui-là; & qu'il vous en souvienné, vous me dites le soir en confidence, qu'il y en avoit un que vous aviez plus remarqué que les autres.

A N G E L I Q U E.

Ma pauvre Marton, ne me trahis point, c'est celui qui te parloit tout à l'heure.

A 6

MAR-

12 L'IMPROMPTU,

MARTON. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Serait-il possible?

ANGÉLIQUE. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Il n'est que trop vrai pour moi; ma chère Marton.

MARTON. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Oh, par ma foi j'en suis bien aise.

ANGÉLIQUE. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Marton....

MARTON. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Puis qu'il est ainsi j'ai à vous dire, que s'il vous plaît, vous ne lui plaisez pas moins, &c) ce n'est que pour vous le dire que je n'ai fait demeurer dans le jardin.

ANGÉLIQUE. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Mais si l'on vient à sçavoir que j'aime déjà un François, que dira-t-on dans toute la Ville?

MARTON. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
On dira que vous êtes de bon goût. Que pourroit-on dire autre chose; c'est à bonne intention une fois, & croyez-moi: vous êtes jeune, ne contraignez point votre cœur si vous voulez faire un tendre usage de vos beaux jours, un François est justement ce qu'il vous faut, pour cela je vous en avertis.

ANGÉLIQUE. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Mais, ma Tante:

MARTON. *Oh, que j'ai de la peine à dire cela.*
Vôtre Tante: oh, nous ne prendrions point les avis là-dessus. Elle n'est pas tellement Espagnole qu'elle ne s'accoutumât d'un François aussi-bien qu'une autre; mais il n'y aura pas presse à lui en conter. Ecoutez votre nouvel Amant, le voici qui approche, quelqu'un lui aura dit que vôtre Tante est sortie; il est François, il sçait profiter de l'occasion.

S C È N E III.

CLITANDRE, ANGELIQUE,
MARTON, MERLIN.

CLITANDRE.

Madame, c'est ici une de ces aventures qui se concertent un Cavalier. J'ai trop de choses à vous dire pour être en état de vous parler, & comment ôser vous apprendre dans une première conversation que mon cœur sent pour vous tout ce que vous êtes capable d'inspirer. Non, Madame, je crains trop de m'attirer votre colère: Mais je prie instamment Marton d'être auprès de vous l'interprète de ma tendresse.

MONSIEUR, je ne suis pas tout à fait surpris de votre premier compliment que vous me faites. Je reconnois à vos manières cette galanterie Française, dont j'avois tant entendu parler: vous croiriez faite un crime d'aborder une femme sans lui parler d'amour; mais comme vous êtes nos Vainqueurs, je dois craindre de vous irriter par ma réponse, Marton voudra bien la faire pour moi.

MARTON.

Vous me faites donc l'un & l'autre votre Florentinien absoluë, & par ma foi vous avez raison. Les grandes Phrases sont embarrassantes, oui, & l'on ne traite plus l'amour par compliment, cela dureroit trop. Vous dites à Monsieur qu'il est votre Vainqueur, par exemple, il vous répandroit bien s'il vouloit, que c'est lui qui se trouve le vaincu; là-dessus vous lui feriez

14 L'IMPROMPTU,

connoître qu'il a poussé sa victoire bien plus loin qu'il ne s'imagine. A cetà il diroit quelque chose apparemment, sur quoi vous ne vous fâiriez pas sans doute. A quoi tout cela vous mèneroit-il ; abregeons les choses. Dites à Mademoiselle que vous l'aimez. Répondez à Monsieur que vous ne le haïssez pas. Voilà, sans tant de préambule, le résultat qu'auroit la conversation, n'est-ce pas.

M E R C U R E

Tudieu que ces Flamandes sont expéditives.

C L I T A N D R E.
La défayourez-vous de la réponse qu'elle vous fait faire.

A N G E L I Q U E.
Vous fait-elle dire ce que vous pensez, & le pensez-vous toujours ?

C L I T A N D R E.

Ah, je vous jure

A N G E L I Q U E.
Les François ont la réputation d'être incons-

M E R C U R E.
Oh ! Madame, nous ne sommes pas François pas en cet endroit là, nous autres.

C L I T A N D R E.
Ah ! quand on est faite comme vous, peut-on penser qu'il y ait des infidèles au monde ?

M A R T O N.

Hé bien, tenez, vous retombez dans la bagatelle, allez là ; s'il vous plaît, & venons au fait. Voici une affaire qu'il faut brusquer premièrement en amour comme en guerre, les François aiment les impromptus, Mademoiselle.

A N G E L I Q U E.

Mais comment ferez-vous, Marton, pour faire consentir madame à ce mariage ; car son-

M A R

COMEDIE. 15

MARTON.

Il faut trouver moyen de la tromper, & de vous débarasser de votre Espagnol, & ce ne sont pas là de petites affaires, les Espagnols gardent mieux les femmes que les Villes.

MERLIN.

Oui: Mais s'il y a des François pour prendre leurs Villes, il y a des Martons pour enlever leurs Femmes.

MARTON.

Chacun a ses petits talens dans ce monde.

CLITANDRE.

Employe les tiens pour nous servir, maché-
re Marton.

MARTON.

Oh, je n'y épargnerai rien, je vous en assure. Il faut que la Tante vous donne la moitié de son bien premièrement.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point espérer cela, Marton.

MARTON.

Il faut qu'elle se fasse, vous dis-je, il n'y a rien de plus juste. Elle a déjà quarante ans, supposez qu'elle aille jusques à quatre vingt, comme elle a fait la moitié de sa carrière, il ne lui faut plus que la moitié de son bien pour achever l'autre.

CLITANDRE.

Hé, ne plaisantes point, Marton, je t'en conjure.

MARTON.

Je ne plaisantes point, cela sera, vous dis-je. Je lui donne quatrevingts années à vivre, a-t-elle lieu de se plaindre.

MERLIN.

Il n'y a rien de plus honnête, assurément.

MAR

16. L'IMPROMPTU,

MARTON.

Mais toi qui fais là le raisonneur, es-tu bon à quelque chose, parle?

MERLIN.

Si je suis bon à quelque chose? tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve, & tu verras si je suis bon à quelque chose? Je m'appelle Merlin, afin que tu le saches.

MARTON.

Quoi! tu es un de ces Merlins....

MERLIN.

Tu vois le chef de la famille, mon enfant, c'est moi qui suis le grand Merlin. Va t'informer de moi à Paris, tu apprendras de belles choses, tout retentit en ce País-là de mon savoir faite. Faut-il épuiser la bourse d'un vicillard d'avare pour fournir aux dépenses d'un fils prodigue, c'est Merlin à qui l'on s'adresse. Deux jeunes Amans veulent-ils parvenir au comble de la félicité, ils ont recours à Monsieur Merlin. Voit-on des Tantes, surannées attrapées par de jeunes Nièces, c'est Merlin qui a fait le coup. Enfin, mon enfant, je suis à Paris ce que tu es en Flandre, & à l'heure qu'il est, j'ai vingt garçons qui travaillent en mon absence.

CLITANDRE.

Oh, finissez cette conversation de grace, & songez à trouver l'un & l'autre les plus prompts moyens de nous servir.

MARTON.

C'est à quoi nous allons songer: Mais comme la Tante peut revenir, & que si elle vous trouvoit ensemble, cela retarderoit l'exécution de vos projets. Il faut commencer par vous séparer.

CLITANDRE.

Voilà un commencement bien cruel, Marton.

MAR-

COMÉDIE 17

MARTON.

Vous en trouverez la fin plus agréable. Allez dans votre Chambre; & vous allez vous mettre à l'ombre dans le petit bois du Jardin; il ne faut pas vous éloigner; je prévoi que l'affaire sera bien-tôt expédiée, & une intrigue menée par deux illustres comme nous ne scauroit pas long-temps durer.

CLITANDRE.

Quelque peu qu'elle dure, que les momens m'en vont être ennuyeux.

ANGÉLIQUE.

Si mon impatience pouvoir hâter de succès que vous souhaitez.

MARTEAU.

Hé! mon de ma vie laissez-nous nous n'avez point de temps à perdre.

SCÈNE IV.

MERLIN, MARTON.

MERLIN.

Je suis bien-heureux, mademoiselle Marton, d'être employé dans une affaire que vous prenez si fort à cœur.

MARTON.

Mon bonheur est grand, monsieur Merlin, d'avoir à travailler sous un personnage de votre mérite, & de votre réputation.

MERLIN.

Si la chose réussit, c'est à vos lumières que l'on en sera redevable, mademoiselle Marton.

MARTON.

Les miennes ont besoin des vôtres, monsieur Merlin.

RAM

MER-

18 L'IMPROMPTU,

MERLIN.

Nous travaillerons donc ensemble à frais communs, mon adorable, nous partagerons les soins & les peines, & par conséquent, Au moins vous avez déjà reçu trente pistoles à bon compte.

MARTON.
Oh, je suis votre servante, j'ai reçu trente pistoles, je les garde, c'est sur nouveaux frais qu'on nous emploie: si cela ne vous encommode pas....

MERLIN.

Mais vous voyez bien,...

MARTON.

Oh, je voi bien, jé voi bien. Tien, mon enfant, point de mesintelligence parmi les allies, cela fait manquer les entreprises.

MERLIN.

Je croi parbleu, qu'elle a raison. Tout coup vaille, allons mon maître est galant homme, il fera les choses de bonne grace.

MARTON.

C'est le bien prendre.

MERLIN.

En tout cas tu ne dédommageras d'ailleurs, marton, n'est-ce pas?

MARTON.

Songeons d'abord à nos desseins, on verra ce qu'on aura à faire.

MERLIN.

Sur cet espoir là formons notre plan, & sachons ce que nous avons à faire, qu'est-ce que la Tante en question premièrement?

MARTON.

C'est une vieille fille, & de mauvaise humeur par conséquent.

MERLIN.

Il faut ôter les miroirs de sa chambre, c'est ce qui la fâche, peut-être.

MAR-

M A R T O N.

Point du tout, elle se trouve fort jolie, & elle ne se changeroit pas pour une autre.

M E R L I N.

A-t-elle le goût François, ou Espagnol?

M A R T O N.

Elle est Espagnole par habitude, mais je la croi Françoisise par raison.

M E R L I N.

Par raison de politique, peut-être?

M A R T O N.

Par raison d'amour, Elle veut être mariée, c'est là la folie, & c'est ce qui fait qu'elle n'est point fâchée que la Ville ait change de maître. Les Espagnols réfléchissent trop pour elle, ils se donnoient le temps de la connoître, & à moins qu'on ne l'épouse sans réflexion, elle court risque de n'être jamais épousée. Il n'y a qu'un étourdi de François qui puisse faire la chose.

M E R L I N.

Oui, vous voulez brusquer les nœces, madame notre Tante; oh par ma foi j'en suis fort aise.

M A R T O N.

Cela te donne-t-il quelque idée?

M E R L I N.

Oh, laisse-moi faire, je veux attraper tout son bien, & la faire mourir fille, de plus.

M A R T O N.

Voilà de grands desseins, au moins,

M E R L I N.

Ne te mets pas en peine. Oui, justement... Un des habits de mon maître... un air de marquis, ... l'affaire est dans le sac, j'en suis caution, moi.

M A R T O N.

A vûë de Pais je commence à deviner la chose. Tu vas devenir marquis pour duper la Tante.

M E R.

20 L'IMPROMPTU,

MERLIN.

Cela est admirable, comme les gens du métier pénètrent les choses! Venons à l'Espagnol, quel homme est-ce?

MARTON.

Mais que veux-tu que je t'en dise, c'est un Espagnol qui s'appelle D. Julien.

MERLIN.

Quelque Officier apparemment?

MARTON.

Hé vraiment oui, c'est un Officier de notre défunte garnison, justement.

MERLIN.

Et pourquoi n'est-il pas dans le Château comme les autres?

MARTON.

Pourquoi? c'est qu'il n'aime pas tant la gloire que la Maîtresse. Il pourroit être tué dans le Château; au pis aller il ne sera que marié dans la Ville. Il craint plus la mort que le mariage, Merlin.

MERLIN.

C'est qu'il n'en connoît pas les suites, Marton; mais il ne lera ni tué, ni marié, j'en réponds; je vais y mettre ordre, prens seulement soin d'avertir mon Maître de ce que tu devinés: Pour moi, je me charge du dénouement, laisse-moi faire. Voici quelqu'un.

MARTON.

C'est notre Tante, il n'est pas trop à propos qu'elle te voye.

MERLIN.

Pourquoi non, cela négâtera rien, au contraire cela fondera la chose, & elle me verra si peu qu'elle ne reconnoitra pas tantôt mon visage.

SCÈ.

SCENE V.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN.

ARAMINTE.

Que vous veut ce garçon, Marton ?

MARTON.

Il ne me veut rien, Madame, c'est vous qu'il demande.

MERLIN.

Oui, Madame, je venois voir si vous êtes visible, & puis que je vous vois, je comprends bien qu'oui ; je va le dire à mon Maître.

ARAMINTE.

Et attens, attens, mon enfant, qui est-tu ton Maître ?

MERLIN.

On ne m'a pas chargé d'en dire davantage, Madame ; vous êtes visible, cela suffit, je vai rendre réponse.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

C'est le Valet de chambre de quelque Officier François, Marton.

MARTON.

Apparemment, Madame. Il ne me l'a pourtant

22 L'IMPROMPTU,

tant pas dit, mais je l'ai bien jugé à ses allures.

A R A M I N T E.

En effet, ces gens-là sont terriblement brusques dans toutes leurs manières.

M A R T O N.

Oui, ils ont un certain feu, une certaine vivacité.... Il y a bien de la différence du flegme Espagnol & de leur étourderie, & nous nous apercevons bien du change, Madame.

A R A M I N T E.

Les étourdis ne me déplaisent pas, j'aime la vivacité moi, Marton.

M A R T O N.

Les gens de réflexion ne sont pas bons pour vous, vous avez raison.

A R A M I N T E.

Je ne suis point trop fâchée que les François soient ici, Marton, nous aurons nouvelle compagnie.

M A R T O N.

Ma foi, Madame, je les trouve fort jolis gens, moi, quelque chose qu'on en die, & j'ai remarqué qu'il n'y a que les maris de ce Pais-ci qui en parlent mal.

A R A M I N T E.

Ah! ma pauvre Marton.

M A R T O N.

Ah, ma pauvre Marton. Vous avez quelque chose à me dire?

A R A M I N T E.

Je n'ai jamais en rien de caché pour toi. Mais, Marton.....

M A R T O N.

Quoi! Mais seriez-vous amoureuxse de quelque François.

A R A M I N T E.

Je ne suis amoureuxse de personne en particulier.

M A R.

MARTON.

Ah ! jentens, vous en voulez à toute la Nation, comment diable.

ARAMINTE.

Je veux devenir Française, Marton. Si j'ai différé si long tems à me marier, ce n'a pas été manque de mérite, j'ai toujours eu bon nombre d'adorateurs, tu le sais ; je ne me pique pourtant pas d'être belle ; mais sans vanité j'ai quelques charmes qui ne sont pas indifferens, non de ces amais enfans, comme ma Nièce, mais quelque chose d'héroïque & de majestueux, N'est-il pas vrai, Marton ?

MARTON.

Tenez-vous un peu que je vous voye en face. Ah ! la belle phisonomie de femme. Tenez, Madame, vous ressemblez à l'Empereur Trajan comme deux gouttes d'eau ; vous avez tous les traits d'un grand personnage.

ARAMINTE.

Hé, dis-moi, ois-tu que cela soit capable de captiver une liberté Française ?

MARTON.

Capable, Madame, ils aiment fort les beautez Romaines.

ARAMINTE.

Est-il possible ?

MARTON.

Si vous voulez seulement vous faire un petit filet de barbe, je répondrais de la chose. Attendez, montrez-moi votre main, j'aurai bientôt vu ce qui en arrivera.

ARAMINTE.

Est-ce que tu ne vois pas ces charmes-là ?

Si j'en voyois, j'en serois sûr. Ah que vous êtes ravie d'être belle femme, Madame.

ARA-

24 L'IMPROMPTU,

A R A M I N T I E.

Comment! & vous ne savez pas, madame!

M A R T O N.

Vous serez Marquise & Marquise Française, avant qu'il soit vingt-quatre heures.

A R A M I N T I E.

A quoi vois-tu cela, Marton?

M A R T O N.

A quoi se levois-tu? Il n'y a rien de plus facile à comprendre. Tenez, voyez vous bien ces deux lignes qui croisent la ligne de vis? & vers le milieu.

A R A M I N T I E.

Hé bien?

M A R T O N.

Cela s'appelle des lignes de dignité, Madame, & voilà ce qui vous fera Marquise, cela est sûr; quand vous ne le voudriez pas, il faudrait que cela fût.

A R A M I N T I E.

J'ai la physionomie de la main tout à fait heureuse, Marton, n'est-il pas vrai?

M A R T O N.

On ne peut pas plus.

A R A M I N T I E.

Mais vraiment je ne te croyois pas si habile, Marton.

M A R T O N.

Vraiment, Madame, je n'ai quitté Paris que parce que j'étois trop habile; j'étois accablée de curieux & de curieuses, de filles qui venoient demander quand elles auroient des Maris; de femmes qui vouloient savoir quand elles n'en auroient plus. Je commençois même à passer pour un peu sorcier. Ma réputation me faisoit des envieux. Je me suis dérobée à

M A R T O N.

A R A M I N T I E.

COMEDIE. 25

ma gloire , & à la Renommée , & j'ai tout
quité de peur de trop faire parler de moi.

A R A M I N T E.

Je n'avois jamais oui dire que tu eusses un
si beau talent.

M A R T O N.

Je ne m'en sers que pour mes amis , l'on ne
dit pas tout ce qu'on sçait. Voila vôtre D. Ju-
lien , par exemple , à qui vous voulez donner
vôtre Nièce.

A R A M I N T E.

Hé bien ? D. Julien.

M A R T O N.

Vous croyez que je vous laisserai faire cette
alliance-là , peut-être ?

A R A M I N T E.

He , pourquoi non ? Que veux-tu donc
dire ?

M A R T O N.

D. Julien sera pendu , Madamie.

A R A M I N T E.

D. Julien pendu , es-tu folle ?

M A R T O N.

Il le sera , vous dis-je , car j'y ai regardé.
C'est pourtant un fort honnête homme , il
mourra innocent : mais pour pendu , il faut
qu'il le soit , je l'ai condamné à cela , & de
tous ceux que j'ai pendu en ma vie , il n'en a
jamais rechapé un.

A R A M I N T E.

Je ne le veux plus voir , Marton ; je me garde-
rai bien de lui donner ma Nièce.

M A R T O N.

Ce sont vos affaires. Je vous dis conscien-
tusement les choses ; mais ne lui en parlez
point , Madame , il ne faut pas affliger ce pau-
vre homme.

Ce seroit un beau compliment à lui faire, je n'ai garde. Que veut ce petit laquais.

S C E N E VII.

ARAMINTE, MARTON,
RICOCHET.

RICOCHET.

C'Est D. Julien qui vous demande, ma Maraine.

ARAMINTE.

Le petit sot avec sa Maraine. La visite de cet homme m'embarasse depuis ce que tu m'en as dit, Marton.

MARTON.

Oh, Madame, il ne faut pas s'effaroucher encore, il ne sera pas pendu si-tôt : mais il le sera.



SCENE VIII.

D. JULIEN, ARAMINTE,
MARTON.

D. JULIEN.

Vous voyez, Madame, ce que peut l'amour sur un cœur bien fait : c'est lui qui me retient ici quand tous les autres sont dans le Château.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis surprise que vous n'ayez pas passé avec votre Compagnie, Monsieur.

MARTON.

Avec sa Compagnie, Madame : Il y a deux ans qu'il n'a que trois soldats qui lui servent quelquefois de laquais & de valet de Chambre.

D. JULIEN.

Il est vrai que depuis que je suis dans le service, j'ai perdu bien de mes gens, Madame.

MARTON.

Les uns sont morts de faim, les autres de peur, & le reste de maladie, n'est-ce pas, Monsieur ?

ARAMINTE.

Tâchez-vous, Marton.

D. JULIEN.

Quand je fis ma Compagnie, je la fis complète. Elle a duré tant qu'elle a pu. Mais parlons sérieusement, Madame, je suis tous les jours à la veille d'être tué sur une brèche.

28 L'IMPROMPTU,

MARTON.

Oh, vous êtes trop prudent pour cela.

D. JULIEN.

Avant que de m'y exposer, je prétens, en épousant votre Nièce, lui assurer tous mes biens, Madame : Que deviendroient-ils si je mourois garçon ?

ARAMINTE.

Lui assurer tous vos biens, Monsieur ?

D. JULIEN.

Oui, Madame, je suis puissamment riche, il m'est dû vingt années de paye, & des millions de récompense.

MARTON.

La belle ressource pour une veuve.

ARAMINTE.

Ah le pauvre homme.

MARTON.

Il ne s'attend pas à être pendu.

ARAMINTE.

Hé, Monsieur, dans le dérangement des affaires où nous sommes pouvez-vous songer à des Noces, allez vous renfermer dans le Château, Monsieur.

D. JULIEN.

Je n'aime pas à être enfermé, Madame, & je ne trouve pas qu'un homme de cœur doive se cacher derrière des murailles.

ARAMINTE.

Mais enfin, Monsieur. . . .

D. JULIEN.

Mais enfin chacun a son goût, Madame : Pour moi je ne fais jamais rien d'inutile, si le Château est pris, il en faudroit sortir, est-ce la peine d'y entrer ?

ARAMINTE.

Vous méprisez furieusement la gloire, Monsieur.

D. JULIEN.

Je ne la méprise point, mais. . . .

MARTON.

La gloire n'est pas bonne à voir de près, Monsieur a raison, elle est trop laide.

SCENE IX.

ARAMINTE, D. JULIEN,
MARTON, RICOCHET.

RICOCHET.

Mademoiselle Marton.

ARAMINTE.

Que veut encore ce petit animal là ?

RICOCHET.

C'est Mademoiselle Marton qu'on demande, ma Marainc.

ARAMINTE.

Allez voir ce que c'est, Marton.

MARTON.

Je m'en doute à peu près, c'est notre homme.



S C E N E X.

D. JULIEN, ARAMINTE.

D. JULIEN.

HE bien, Madame, concluons-nous, je ne puis demeurer ici long tems encore, ne faites pas perdre à votre Nièce les avantages que je lui veux faire.

A R A M I N T E.

D. Julien, je suis de vos amis; croirez-vous un conseil que je vai vous donner en conscience.

D. JULIEN.

Quel est-il ce conseil, Madame?

A R A M I N T E.

Entrez dans le Château, s'il est possible, & tâchez de vous faire tuer, je vous en conjure.

D. JULIEN.

Vous moquez-vous de moi, Madame.

A R A M I N T E.

Non, je vous parle sérieusement, faites-vous tuer, le plutôt vaut le mieux.

D. JULIEN.

Je n'y comprends rien.

A R A M I N T E.

Cela n'est pas de votre goût, peut-être.

D. JULIEN.

Non, par ma foi, Madame, je vous l'avouë.

A R A M I N T E.

Quel aveuglement! ah le pauvre homme!

D. JULIEN.

Mais que veut dire.....

A R A M I N T E.

Je voudrois que vous fussiez mort, & qu'il n'en eût coûté grand chose.

D. - JU

D. JULIEN.

Vous voulez me faire perdre l'esprit, ou vous le perdez vous-même, Madame.

A R A M I N T E.

Je pers l'esprit moi, Monsieur, je pers l'esprit; allez, vous êtes un ingrat qui ne méritez pas les bontez que l'on a pour vous, & dès à présent je romps tout commerce.

D. JULIEN.

Madame.....

A R A M I N T E.

Je vous abandonne à votre mauvaise destinée.

D. JULIEN.

Elle extravague. Voyons sa Nièce.

A R A M I N T E.

On lui conseille de se faire tuër de peur d'accident, & il me dit que je pers l'esprit. Je n'en serai pas fâché qu'il soit un peu pendu, il a le cerveau malrimbré.

S C E N E X I.

A R A M I N T E, M A R T O N.

M A R T O N.

Vivat, Madame.

A R A M I N T E.

Qu'est-ce qu'il y a, Marton?

M A R T O N.

Voilà déjà plus de la moitié de mes prédictions accomplies.

A R A M I N T E.

Comment?

M A R T O N.

Préparez-vous, Madame, à recevoir un Marquis de conséquence, qui vient ici vous rendre visite.

32 L'IMPROMPTU,

A R A M I N T E.

Est-ce un joli homme, Marton ?

M A R T O N.

Si c'est un joli homme, c'est un petit Maître.

A R A M I N T E.

Et qu'est-ce que c'est que des petits Maîtres ?

M A R T O N.

Il y en a de plusieurs espèces ; mais ordinairement ce sont de jeunes gens entêtez de leur qualité, badins, folâtres, enjouez, qui parlent beaucoup, & qui disent peu, soupirans sans tendresse, amoureux par conversation, magnifiques sans bien, genereux en promesses, prodigues d'amitié, inventeurs de modes, & des airs sur tout.

A R A M I N T E.

Hé, de quels airs, Marton ?

M A R T O N.

Des airs à la mode. L'étourderie d'un Eco-lier, la brusque valeur d'un enfant de Paris, fracas d'équipage, tabatières de quinze différens volumes, gros nœuds d'épée, perpétuel maniement de perruque, distractions continuelles, gestes affectez, éclats de rire sans sujet, mots favoris placez à l'avanture, se piquant d'esprit & de bon goût, & disant quelquefois de bonnes choses par hazard ; grands épouseurs sur tout. Voilà, Madame, ce que c'est que les petits Maîtres.

A R A M I N T E.

Les jolis gens, Marton ! Il en va venir ici un, dis-tu ?

M A R T O N.

Il est à la porte, Madame dans son carrosse.

A R A M I N T E.

Suis-je assez bien pour le recevoir ?

M A R T O N.

Vous êtes, qu'on ne peut pas mieux.

A R A.

COMEDIE. 35

ARAMINTE.

Aides-moi un peu à ranger mes attraits, Marton. Laquais faites entrer ce petit Maître.

MARTON.

Le voici, Madame.

ARAMINTE.

Marton, je me meurs, qu'il a bonne mine.

SCENE XII.

ARAMINTE, MARTON, MERLIN
en Marquis.

MERLIN.

JE me donne au diable, Madame, si je regrette les belles de Paris, puis qu'on trouve en ce Pais-ci des adorables comme vous. Comment, morbleu, elle est toute charmante; oh paffangbleu je veux faire foudre en Flandres, Madame, cela est réfolu.

ARAMINTE.

Voilà un discours des plus obligeans, Monsieur, & vous vous exprimez en termes fi forts & fi énergiques, que je ferois fort embaraffée de vous répondre dans le même ftile.

MERLIN.

Dans le même ftile. Oni, fort bien, dans le même ftile, que cela est bien dit. La peste m'étouffe, tout l'esprit du monde n'est pas à Paris, on en trouve dans les Provinces.

ARAMINTE.

Il est déjà charmé de moi, Marton.

MERLIN.

Mais que vois-je! c'est elle-même, c'est Marton. Je ne l'ai pas d'abord reconnu. Tu as donc fait banqueroute à la France, Marton? à la France banqueroute, ah, tu as déserté,

B 5

Mar-

34 L'IMPROMPTU,

Marton, je te ferai une affaire.

MARTON.

Oh, Monsieur, on ne punit point les désertices.

MERLIN.

Cela se devoit, Marton, une fille de ta force, quand elle déserte, fait plus de tort au service de l'amour, que vingt soldats au service du Roi. Je te perdrois, Marton, si tu n'étois de mes amis.

MARTON.

Je vous suis bien obligée de m'épargner, Monsieur.

ARAMINTE.

Qu'il a d'esprit, ma chère Marton.

MERLIN.

Mille pardons de la petite digression, ma Princesse. Où en étions-nous? Marton, tu as là une Maîtresse incomparable. Elle est superlativement aimable, Dieu me damne; au moins, Madame, je vous aime, je me meurs, Madame; je vous en avertis, Madame; ne me laissez pas mourir, Madame, je vous prie.

ARAMINTE.

Qu'avez-vous, Monsieur?

MERLIN.

J'ai le cœur vivement attaqué, Madame. Je suis frappé là sur mon honneur, madame.

ARAMINTE.

Quoi! monsieur.....

MERLIN.

Il n'y a pas de milieu à cela, madame: il faut que je meure, ou que je vous épouse, madame.

MARTON.

Voilà une maladie bien violente, madame.

MERLIN.

Je prévoi que j'en mourrai, Marton.

A R A M I N T E.

Me voila fort embarrassée.

M E R L I N.

Sauvez-moi la vie, Madame, sauvez-moi la vie.

A R A M I N T E.

"Que les François sont pressés, Marton.

M A R T O N.

Ils sont tous comme cela. Dès qu'ils voyent une belle femme ils créveroient plutôt que de ne la pas épouser.

M E R L I N.

Oui, ma Reine, ce sont nos manières, Marton est une fille qui sçait l'usage,

A R A M I N T E.

Mais vraiment cela est extraordinaire, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoître; vous venez ici pour la première fois, & vous voulez déjà m'épouser.

M E R L I N.

Demandez à Marton si ce n'est pas là l'usage, nous autres jeunes gens nous aimons les mariages de rencontre.

M A R T O N.

Et vous trouvez de bons hazards quelquefois.

M E R L I N.

Ma Princesse, ma Reine, ma Déesse, je vòus parle en conscience, je me meurs d'amour, ou le diable m'emporte.

A R A M I N T E.

Mais cet amour est bien prompt, Monsieur.

M E R L I N.

Que voulez-vous que je vous dise, c'est un *Impromptu* de vos charmes, & un effet de ma destinée.

A R A M I N T E.

S'il disoit vrai, ma pauvre Marton.

36 L'IMPROMPTU;

MARTON.

Je croi qu'il est sincère, & ne vous l'ai-je pas dit, Madame, qu'il falloit absolument que vous fussiez Marquis.

ARAMINTE.

Il faut qu'il y ait là-dedans de la fatalité, & mon cœur est dans une agitation qui n'est point du tout naturelle.

MERLIN.

Se pourroit-il, mon adorable.

ARAMINTE.

Un peu de trêve, Monsieur le Marquis, un peu de trêve, je vous en conjure.

MARTON.

Ne tirez plus, monsieur, ne tirez plus, le cœur de madame bat la chamade.

MERLIN.

Ah! que je suis mal-heureux, Marton.

ARAMINTE.

Non, monsieur le Marquis, non ne vous plaignez point de votre destinée; je cède à la mièrre, je vous épouse, je me rends à vos empressemens; voila qui est fini.

MARTON.

La Place capitule, monsieur, dressons les articles.

MERLIN.

Il n'est pas sous le Ciel un plus infortuné mortel, madame.

MARTON.

A qui en avez-vous?

ARAMINTE.

On se rend, monsieur le Marquis, que voulez vous de plus? on se rend, vous dis-je.

MERLIN.

Hé, ce n'est point assez, Madame, ce n'est point assez.

MARTON.

Comment donc, Monsieur, on capitule & vous

C O M E D I E. 37

vous n'êtes pas content ? Est-ce que vous voudriez nous prendre d'assaut , de par tous les diantres ?

M E R L I N.

Ce n'est pas cela , Marton ; mais j'ai un cadet qui voudra être compris dans la capitulation.

M A R T O N.

Vous avez un Frère qui est aussi amoureux de Madame.

A R A M I N T E.

Mais je ne pourrai jamais vous épouser deux , comment faudra-t-il faire ?

M E R L I N.

Vous ne comprenez pas la chose , ma Princesse , le vieux fou d'Oncle avec son Testament.

M A R T O N.

Que parlez-vous d'Oncle , de Testament , que voulez-vous dire ?

A R A M I N T E.

Expliquez-vous, Monsieur le Marquis.

M E R L I N.

C'est le Testament d'un Oncle , mon adorable , qui fait obstacle à mon bonheur.

A R A M I N T E.

Comment ?

M E R L I N.

Le maudit Oncle ! C'étoit un Seigneur tout des plus riches , qui en mourant , s'est avisé , pour nos péchez , de nous faire ses héritiers , mon frere & moi.

A R A M I N T E.

Mais je ne voi pas , Monsieur le Marquis , que ce Testament ait rien de commun avec notre mariage.

M E R L I N.

Ah ! il renferme une condition bien terrible , ce vilain Testament.

38 L'IMPROMPTU,

MARTON.

Quelle condition, quoi ?

MERLIN.

Il ordonne que les héritiers se marieront tous deux en même jour, sinon, celui qui sera le plus pressé, il le deshérite.

ARAMINTE.

Mais voilà une clause bien extraordinaire.

MERLIN.

Ah ! Madame, feu Monsieur mon Oncle étoit l'Oncle le plus bizarre & le plus hétéro-clite qu'on ait jamais vu.

ARAMINTE.

Hé, ne pourroit-on point faire casser son Testament, Monsieur le Marquis ?

MERLIN.

Le faire casser, mon incomparable, c'est le Testament le plus dur & le moins cassable qu'il y ait en France.

ARAMINTE.

Ah ! Marton, que je suis malheureuse.

MARTON.

Attendez, ne vous affligez point ; il me passe dans la tête de petites idées qui pourroient bien nous tirer d'embaras, oui.

ARAMINTE.

Qu'imagines-tu ; ma pauvre Marton ?

MERLIN.

Laissons-là faire, ma Princesse, c'est une fille impayable & qui a des idées tout à fait justes.

MARTON.

Oui, fort bien, justement, le Contrat d'Angélique & D. Julien est tout dressé depuis quinze jours, il n'y a eu que l'Impromptu du siège qui a empêché de le signer.

ARAMINTE.

Hé bien, Marton.

MAR-

MARTON.

Il n'y a pas d'autre moyen, Madame, vous avez une Nièce qu'il faut donner au cadet, vous épouserez l'aîné vous, & la condition du Testament sera suivie.

MERLIN.

Vous avez une Nièce, ma charmante?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

MERLIN.

Hé, morbleu, que ne parlez-vous donc, voilà une affaire consommée: il semble que cela soit fait exprès, mon cadet aime les Nièces à la folie.

ARAMINTE.

Mais il n'est peut-être pas en ce pais-ci?

MERLIN.

Il est allé faire un tour dans mon carrosse, il va venir me reprendre.

ARAMINTE.

Quand il viendra qu'on le fasse entrer, Mar-
yon.

MARTON.

Et je vai tout d'un tems chercher votre No-
taire, Madame, afin d'expédier les choses.

MERLIN.

Qu'elle a les allures Françoises, votre Mar-
ton, les affaires ne languissent point avec elle.

ARAMINTE.

Voilà ma Nièce, Monsieur le Marquis.



SCENE XIII.

ARAMINTE, MERLIN, ANGELIQUE, D. JULIEN.

MERLIN.

TU dieu, mon cadet, quel friand morceau ;
Mais voila un Cavalier qui la suit, si j'en
me trompe.

ARAMINTE.

Ah ! Monsieur le Marquis, c'est un Espagnol
dont je voudrois bien être débarassée.

MERLIN.

Je vous en déferai, Madame ; ne vous met-
tez pas en peine.

D. JULIEN.

Mais rendez-moi du moins une réponse po-
sitive, Mademoiselle, je serai content.

ARAMINTE.

Ah ! que vous prenez mal les momens, Mon-
sieur, pour hâter un mariage que l'on a si
longtems différé.

D. JULIEN.

C'est parce qu'on l'a tant différé que je presse
pour le conclure, Mademoiselle.

MERLIN.

Vous me paroissez un *importun* personnage,
Seigneur Espagnol.

ANGELIQUE.

C'est Merlin déguisé, je pense.

D. JULIEN.

Vous me semblez bien téméraire, Seigneur
François, de parler à D. Julien comme vous
faites.

MERLIN.

Sçavez-vous bien, Seigneur D. Julien, puis
que D. Julien y a, qu'il y a ici des fenêtres.

MER-

COMEDIE. 41

MERLIN.

J'en'entens pas ce langage là, Seigneur François.

MERLIN.

Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire ? si vous ne sortez tout à l'heure par la porte, je vous jetterai par la brèche. M'entendez-vous mieux ?

D. JULIEN.

Ha, ha, ha, ha.

MERLIN.

Mon petit ami, Monsieur Julien.....

D. JULIEN.

Ha, ha, ha, ha, mon petit ami, la fierté vous sied mal, Seigneur François, c'est pourtant l'apanage de notre Nation que la fierté.

MERLIN.

Par la mortbleu c'est trop de patience, il faut casser la tête à cet animal là, Madame.

D. JULIEN *s'ensuyant.*

Miséricorde.

MERLIN.

Ha, ha, ha, ha.

ARAMINTE.

Vous portez des pistolets, Monsieur le Marquis.

MERLIN.

Non, Madame, ce n'est qu'une lunette d'approche, avec quoi j'ai fait mourir de peur vingt Espagnols en ma vie. Il ne faut pas d'autres armes avec ces gens-là.



SCENE XIV.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
MERLIN, MARTON.

MARTON.

Voilà Monsieur votre Frere qui arrive. Votre Notaire va venir, Madame. à *Angelique*. L'affaire est en bon train, Mademoiselle.

MERLIN.

A propos, ma Reine, votre Nièce est-elle riche; dans notre famille les aînez ne sont qu'amoureux, mais les cadets sont intéressés comme tous les diables.

ARAMINTE.

Cela ne fera point d'obstacle à votre bonheur, & je donnerai la moitié de tous mes biens à ma Nièce.

MERLIN.

Ah que vous avez l'ame belle, Madame. Je me donne au diable vous méritiez de naître en pleine Cour de France: Oh, il faut que dans votre famille il y ait eu quelque échappée de François; vous êtes de bonne race sur ma parole, mon adorable.

ARAMINTE.

Sérieusement, Monsieur le Marquis, remarquez-vous dans mes manières....

MERLIN.

Voici mon cadet, ma Princesse.

SCENE XV.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, MERLIN, MARTON.

MERLIN.

Approchez, mon frère cadet, approchez, & remerciez-moi bien fort, vous êtes plus heureux que sage, tenez voila une fortune que je vous ai ménagée. Le cœur vous en dit-il, voyez; il n'est point ici question de bagatelle, il s'agit d'épouser, au moins.

CLITANDRE.

Vous êtes mon aîné, Monsieur, j'ai toujours fait aveuglément ce que vous avez souhaité; mais rien ne m'a jamais tant fait de plaisir que ce que vous m'ordonnez aujourd'hui de faire.

MERLIN.

Ils sont bien appris nos cadets: vos Nièces sont-elles aussi-bien instruites, Madame?

ARAMINTE.

Parlez, ma Nièce, ce jeune Seigneur vous conviendra-t-il, répondez?

ANGELIQUE.

Quand vous commandez, Madame, je ne sçai jamais qu'obéir: mais aujourd'hui, je vous l'avoue, j'obéirai sans répugnance.

MERLIN.

Voila des enfans bien nez, ah qu'ils feront un heureux ménage; ils ont une complaisance aveugle, procédons aux Contrats, ma Reine.

ARAMINTE.

Voici Monsieur Giffon, mon Notaire.

S C E N E X V I.

ARAMINTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, M. GRIFFON, MERLIN, MARTON.

M. GRIFFON.

Sur ce que Mademoiselle Marton m'a dit de votre part, Madame, je suis au plus vite accouru pour vous rendre mes petits services.

MERLIN.

Il s'agit de faire deux Contrats de mariage, Monsieur Griffon.

M. GRIFFON.

Il y en a déjà un tout fait, Monsieur: celui de D. Julien peut servir, Mademoiselle Marton m'a dit de changer seulement le nom, & de mettre celui de Monsieur Clitandre, cela est fait.

MERLIN.

Qu'elle est vive, Madame, cette Marton.

ARAMINTE.

Il y faut ajouter, Monsieur Griffon, que je donne à ma Nièce la moitié de mon bien en faveur de ce mariage.

M. GRIFFON.

Cela ne sera pas bien difficile, Madame.

ANGELIQUE.

Ma chère Tante, que je vous ai d'obligation.

MARTON.

Je vous avois bien dit, moi, que vous aviez une bonne Tante.

MERLIN.

Monsieur Griffon, les François sont de grands époux, vous voyez comme la pratique donne déjà.

M. GRIFFON.

Monsieur, ce ne sont pas les Notaires à qui ils font le plus gagner en ce Pais-ci.

MER-

M E R L I N.

Il faut bien que tout le monde vive, Monsieur Griffon.

M. G R I F F O N.

Voilà qui est fait, il n'y a qu'à figner.

A R A M I N T E.

Donnez vite, Monsieur Griffon, dépêchons ; allons tôt, ma Nièce : hâtez-vous, Monsieur.

C L I T A N D R E.

Je signe aveuglément, mon Frère : mais...

M E R L I N.

Hé, signe promptement cadet, signe.

S C E N E X V I I .

ARAMINTE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, M. GRIFFON, MERLIN, MARTON, RICOCHET, LA VERDURE.

A R A M I N T E.

Q U E veut encore ce petit coquin là, il ne fait qu'aller & venir.

R I C O C H E T.

C'est un grand pandard qui demande ce Monsieur là, ma maraine.

M E R L I N.

Comment diantre, c'est un de mes Sergens. Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur de la Verdure, que diable venez-vous faire ici, quand vous me sçavez en bonne fortune ; vous avez bonne grace de me venir détourner.

L A V E R D U R E.

Pargué, mon Colonel, je vous demande bien pardon ; mais nan ya bailler une attaque, le Régiment est commandé pour ça, est-ce que vous voudrias qu'il y allât sans vous.

M E R L I N.

Mon Régiment est commandé ?

L A V E R D U R E.

Oui palsangué il l'est.

M E R

40. L I V E R T O U R E T O ,
M E R L I N .

Ah, tête! ah, mort! ah, sang! mon Régiment est commandé, & je m'amuse à la bagatelle; adieu, Madame, je n'arriverai pas assez-tôt.

A R M I N T E .

Quoi Monsieur le Marquis, vous me quittez.

M E R L I N .

Je suis François, Madame; & la gloire m'appelle.

A R A M I N T E .

Et vous préférez la gloire à l'amour, Monsieur le Marquis.

M E R L I N .

L'amour aura son tour; je-vai revenir, Madame, dans le moment même.

S C E N E X V I I I .

A R A M I N T E , A N G E L I Q U E , L A
V E R D U R E , M A R T O N .

M A R T O N .

Voilà un Marquis qui aime bien la gloire, comme il court après.

A R A M I N T E .

Je le suivrai partout, Marton, ne me quitte pas.

L A V E R D U R E .

Vous? morgué, où est-ce que vous voulez aller? Alte-là, s'il vous plaît, les personnes de la Ville à l'assaut du Château, testigué qu'eu ménage.

A N G E L I Q U E .

Cela ne ferait pas dans la bien-séance, il a raison, ma Tante.

A R A M I N T E .

Le petit ingrat qui me quitte pour la gloire; tout autre qu'un François ne ferait pas une action comme celle-là, Marton.

M A R T O N .

Ne vous allarmez point, vous allez le voir revenir triomphant, Madame.

L A V E R D U R E .

Lui morgué, vous ne le reverrez point, il a beau dire.

A R A -

A R A M I N T E.

Je ne le reverrai point!

L A V E R D U R E.

S'il en revient, la peste m'étrouffe, il sera tué,
sur ma parole, je m'en vas l'enterrer, serviteur.

S C E N E X I X.

A R A M I N T E , A N G E L I Q U E , C L I -
T A N D R E , L A V E R D U R E ,
M A R T O N .

A R A M I N T E

I l sera tué, Marton.

A N G E L I Q U E .

Ma chère Tante.

A R A M I N T E .

Vous êtes bien contente vous, ma Nièce, on
ne vous abandonne point pour courir après la
gloire.

C L I T A N D R E .

Je ne suis pas commandé, Madame, mon
Régiment est de la garnison.

S C E N E D E R N I E R E .

A R A M I N T E , A N G E L I Q U E , C L I -
T A N D R E , M E R L I N *en Soldat* ,
M A R T O N .

M E R L I N .

G r a n d e , g r a n d e n o u v e l l e q u e j e v o u s a p o r t e ,
M o n s i e u r .

C L I T A N D R E .

Q u ' y a - t - i l , M o n s i e u r J o l i c œ u r ?

M E R L I N .

L e C h â t e a u c a p i t u l e , M o n s i e u r .

C L I T A N D R E .

L e C h â t e a u c a p i t u l é !

M E R L I N .

M o n s i e u r l e M a r q u i s v ô t r e F r è r e m ' e n v o y e
v o u s l e d i r e .

A R A -

48 L'IMPROMPTU, &c.

A R A M I N T E.

Il n'ira donc point à l'affaut, je respire, Marton.

M E R L I N.

Non, Madame, il n'ira point à l'affaut; le voila qui part pour l'Allemagne.

A R A M I N T E.

Comment?

C L I T A N D R E.

Mon Frère va en Allemagne?

M E R L I N.

Oui, Monsieur, la gloire l'y appelle.

A R A M I N T E.

Oh, pour le coup elle a beau l'appeler, il ne partira point qu'il ne m'ait épousée.

M E R L I N.

Il ne peut vous épouser qu'à son retour. Il m'a dit de faire tenir le Contrat tout prêt. Il vous épousera en repassant, Madame.

A R A M I N T E.

Il ne m'épousera qu'en repassant? je suis trahie, & j'en mourrai.

C L I T A N D R E.

Suivons-là pour la consoler.

M E R L I N.

Hé bien, Marton.

M A R T O N.

Tu n'expédies pas mal une intrigue.

M E R L I N.

Nous faisons tout en *Impromptu*, nous autres. M'aimes-tu? dis.

M A R T O N,

Si je t'aime, & le moyen de s'en défendre.

M E R L I N.

Encore autre *Impromptu*, je t'épouse, & vivent les François, Marton, il n'y a ni Villes, ni Femmes qui leur résistent.

F I N.

COLIN
MAILLARD,
COMEDIE.

P A R
MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Mar-
chand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V I.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.



A C T E U R S.

Mr. ROBINOT, Tuteur d'Angelique.

Md. BRILARD, Tente de Mr. Robinot.

ANGELIQUE.

CLAUDINE, Fiancée à Mathurin.

MATHURIN, Jardinier de Mr. Robinot.

ERASTE, Amant d'Angelique.

LEPINE, Valet d'Eraste.

LE BAILLY, Consa de Mr. Robinot.

Violons, Payfans & Payfannes.

La Scene est à Andrefy.



COLIN
 MAILLARD,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr. ROBINOT, MATHURIN.

MATHURIN.



ARRIVEZ, Monsieur, vous devez
 une marchandise bien rare,
 on ne sçauroit jouir de vous,
 vous arrivez le soir à votre mai-
 son, & vous repartez dès le
 lendemain.

Mr. ROBINOT.

Je reviendray ce soir, mon enfant, je ne vais
 qu'à deux lieues d'icy consulter un peu le Bailly
 de Pontoise mon parent & mon amy, sur une
 petite affaire dans laquelle tu me feras aussi
 besoin.

4. COLIN MAILLARD,

MATHURIN.

Acoutez, si c'est pour faire du mal à quelqu'un, quoy que je ne soyons pas Bailly, j'ons pour le moins autant de malice.

Mr. ROBINOT.

Je n'en doute pas.

MATHURIN.

Vous resterez icy queuque temps de ce voyage, peut-estre, je croy dieu me pardonne qu'on n'y avez pas bouté le pied depuis que nôtre minagere Thomasse & Madame Robinot sont irépassées.

Mr. ROBINOT.

Non Mathurin. Cette mort m'a laissé tant d'affaires.

MATHURIN.

La brave femme que c'estoit que vôtre deffunte. On ne s'ennuyoit pas avec elle. Oh pour s'a ouy, c'estoit un vray boute en train; je voudrois qu'ou l'eussias veu quand alle estoit icy avec ses bons amis, qui éssions aussi les vôtres da; car y beuvions tant à vôtre santé... Ma deffunte & moy qui estoit une malaine beste, disoit comme ça, que ce n'estoit pas par amitié qu'ils y beuvions, qu'ils se gobargions de vous, qui s'en moquons; mais mon opinion à moy, c'est qu'ils y allons tout à la franquette, & une marque qu'ils n'y enténdions point de finesse, c'est qu'ils n'y beuvions jamais qu'ils ne fussions sou.

Mr. ROBINOT.

Ne parlons point de cela. Vois-tu ce qui est passé est passé mon pauvre Mathurin. La mort efface tout, & je ne prens sur mon compte que le present. Du reste, je suis un bon humain qui aime la paix & la tranquillité, & j'ay toujours regardé une femme moy comme un mal nécessaire, comme uno de ces choses dont on se scauroit se passer dans la vie, & qu'il faut prendre bonnes ou mauvaises.

A

C A

M A T

COMÉDIE.

3

MATHURIN.

Morgué que c'est bian dit ! Cette Mademoi-
selle Angelique que vous avez amenée avec
vous de Paris, Monsieur, n'est ce point que-
que mal nécessaire que vous aurais envie de
prendre.

Mr. ROBINOT.

Cette jeune enfant qui est là dedans auprès
de ma Tante ; est-ce que tu ne l'avois pas encor
veuë ? (ah non à propos elle estoit au Couvent)
oh bien cette aimable personne est sous ma tu-
telle, mon cher Mathurin, & de son tuteur je
vais devenir son mary ; mais dis moy un peu
toy, cette jeune payfanne avec laquelle je t'ay
surpris tantost causant dans la grange ; hé
plait-il ?

MATHURIN.

Claudine, Monsieur.

Mr. ROBINOT.

Claudine soit.

MATHURIN.

C'est un mal nécessaire que je baillé itou,
Monsieur Robinot.

Mr. ROBINOT.

Ouy da ?

MATHURIN.

O parguene ce n'est plus un secret, je som-
mes déjà promis l'un à l'autre, & j'avons fait
des façons de fiançailles. C'a se rencontre à
marveilles, & il m'est avis qu'il est bian juste
quand vous nous baillez une maîtresse, que je
vous baillons itou une Jardinere.

Mr. ROBINOT.

Ouy tu as raison, & je suis ravy que celate
rencontre ainsi, ce sera une compagnie pour
Angelique. Comme elles sont de mesme âge,
elles joueront ensemble à mille petits jeux,
dont il faut quelquefois occuper ces jeunes per-
sonnes-là, afin de les distraire d'autres choses.

COLIN MAILLARD,

MATHURIN.

Oh morguenne ouy, il faut de l'occupation à la jeunesse.

Mr. ROBINOT.

Crois-tu bien, tout barbon que je suis, que je passe quelquefois des heures entières avec mon petit domestique à jouer à Colin Maillard avec elle, cela la divertit : cela la divertit sur tout lors que je fais Colin Maillard moy. Elle saute, elle rit, elle gambade, elle est dans une joye qui n'est pas concevable.

MATHURIN.

Je le croy morgué bian. Les filles & les femmes ne sont jamais plus aises que quand leurs Tuteurs ou leurs maris font les Colin Maillard avec elles, & je croy que c'est pour c'a guieu me pardonne, que ma deffunte à moy m'affectionnoit tant : Stanpendant je n'aimois pas trop ce jeu-là, voyez vous, & il me souvient d'un jour que par complaisance pour le vieux Seigneur de nostre Village, alle, ly & moy, avec une demy douzaine d'autres, j'y jouions tretous par ensemble, je n'avois morgué portant pas les yeux si bian bouchés, que je ne vissè venir le jenne Lucas qui se glissit tout bellement, aux environs de ma femme, & qui eut la hardiesse de ly prendre la main.

Mr. ROBINET.

Hé bien ?

MATHURIN.

Hé bian morgué je ly pris la sienne, & je vous y baillis un tour de poignet. Tout bian ly dis-je, Monsieur Lucas, ce n'est pas pour vous que je jouions à ce jeu-là, vous n'en estes pas, retirez vous d'icy.

Mr. ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh tastigué je n'entens point de raillerie, & Colin Maillard n'est pas fait pour tout le monde, n'est ce pas.

Mr.

C O M E D I E. 7

Mr. R O B I N O T.

Ouy, il faut bien prendre garde avec qui l'on y joue, & ne se pas laisser attraper.

M A T H U R I N.

N'est il pas vray. Quand ça fera le mariage ? Claudeine & moy j'aurons affaire à paris ce jour-là, je vous en avertis.

Mr. R O B I N O T.

Tu n'auras pas la peine de venir si loin. J'ay choisi ma maison de campagne comme plus convenable à mon dessein, & tu ne me vois à Andrefy que pour cela.

M A T H U R I N.

T'arigné que cela me viant bien ! accourez Monsieur, si vous m'en croyez, je ne ferons qu'une noce de toutes les deux, & comme la mienne est la plus chetive, elle ira par dessus le marché, ce sera autant d'épargné.

Mr. R O B I N O T.

Oh non, mon enfant, je ne fétay point de noce, je crains trop l'éclat.

M A T H U R I N.

Un mariage sans noce, Monsieur, queu vargogne, queu devargondage ! Et mais vela toutes les manieres de la deffunte, vôtre femme vous a gâté Monsieur Robinot.

Mr. R O B I N O T.

Tu ne m'entens pas Mathurin, je veux dire que j'ay des raisons pour faire les choses à petit bruit. La petite personne que j'épouse n'est point sans avoir quelque amant, & je suis bien aise sur tout de prendre le temps qu'un certain Capitaine, qu'on appelle Erasfe, est à sa garnison. La présence de ce drole-là pourroit mettre obstacle à mon dessein.

M A T H U R I N.

Ouy voirement elle y en boutroit. Ce sont des enjoleux que ces Capitaines, des attrapeux de filles.

A 4.

Mr.

Mr. ROBINOT.

Affurément, & tout absent qu'est celuy-cy, il est important de garder le secret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

Mr. ROBINOT.

Je ne me fie point à ma Tante, je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce Capitaine, & je te recommande sur toutes choses de faire si bonne garde aux environs de ce logis, que personne n'en puisse approcher sans que j'en sois averty.

MATHURIN.

Laissez-moy faire; hé pargué la vela qui viant Madame vostre Tante, demandez ly de qu'eu bois je me chauffe. Tout peit que j'estois alle s'est queuquefois sarvy de moy pour en faire accroire à vostre bon homme d'oncle, & c'est morgué de pere en fils que je sommes attachez à la famille.

Mr. ROBINOT.

Ma Tante va m'amuser encore, & je manqueray le Bailly; dépesche Mathurin, va dire au Maître de l'Epée Royale qu'il m'amène la cavale à la porte de derriere, je traverseray le clos à pied tous en me promenant avec ma Tante, ce sera autant de chemin de fait, va vifte

MATHURIN.

Alle y sera plustost que vous, quelque vifte que vous alliais. En tout cas vous n'aurais qu'à attendre.

S C E N E II.

Mad. BRILLARD, Mr. ROBINOT.

Mad. BRILLARD.

AH, ah, mon neveu, vous voila encore ?
je vous croyois bien loin.

Mr.

Mr. ROBINOT.
 Vous voyez ma Tante, j'avois quelques ordres à donner à Mathurin, & le temps s'est passé en les luy donnant.

Mad. BRILLARD.
 Vous le consultez apparemment sur vos amours, c'est un homme de bon conseil pour ces forets d'affaires, que vostre Mathurin.

Mr. ROBINOT.
 Je ne l'ay pas encore éprouvé là dessus; mais ma Tante, si on l'en veut croire, ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il est utile à la famille.

Mad. BRILLARD.
 Hé, hé, brisons là dessus. N'y a qu'à l'écouter, je croy, pour entendre de belles choses. C'est encore un bon babillard; mais vous Monsieur mon neveu, que pretendez vous faire de vostre Mademoiselle Angelique.

Mr. ROBINOT.
 Ce que j'en pretens faire? hé parbleu ma femme.

Mad. BRILLARD.
 Vostre femme, mon neveu, vostre femme? & ne vous souvient il plus que la defunte, & vous l'aviez promise à Eraste? He s'aiment, ils sont de mesme âge, & de pareille condition, &

Mr. ROBINOT.
 Ouy, ma Tante, du vivant de la defunte je l'avois promise à Eraste; mais la defunte morte, vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moy.

Mad. BRILLARD.
 Oh bien faites mon neveu faites, vous allez faire de belles affaires. Pour moy je n'y donneray point les mains, & je m'en vay quitter la maison. Je ne scaurois entendre tant gemir, tant soupirer. La pauvre enfant n'oseroit dire ce qu'elle pense; mais je n'en doute bien. Je viens de la laisser là dedans avec une jeune Pay-

10 COLIN MAILLARD,

faune à peu près de son âge, peut-être luy ouvrira-t'elle son cœur plus volontiers qu'à moy ; mais au bout du compte, mon neveu, l'on n'est point triste comme cela la veille de ses nocces, quand on épouse ce qu'on aime.

Mr. ROBINOT.

A cela près commençons toujours par épouser, le reste viendra après comme il pourra ma Tante.

Mad. BRILLARD.

Le reste ne viendra peut-être que trop toff, & il n'est pas difficile de faire l'horoscope d'un mary qui a épousé la femme en dépit d'elle.

Mr. ROBINOT.

J'en courray les risques ma Tante, j'en courray les risques. Je vous ay bien ouy dite à vous-même, que mon oncle ne vous devoit qu'à la persecution de vos parens. Nous sommes hardis comme vous voyez dans nostre famille, n'aurez-vous point tiré mon horoscope sur la sienne ?

Mad. BRILLARD.

Jour de Dieu, mon neveu, ne raillois point sur de pareilles matières, la chose est sérieuse, croyez-moy.

B G E N E III.

Mr. ROBINOT, Mad. BRILLARD, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Hé venez vite, Madame, venez vite.

Mad. BRILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a mon enfant.

CLAU.

C O M E D I E. 21

C L A U D I N E.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

Mr. R O B I N O T.

Qui retenir.

C L A U D I N E.

Cette Mademoiselle Angelique. Je crains, Dieu me pardonne qu'elle ne se défasse, elle se veut jeter dans le puits.

Mad. B R I L L A R D.

Se jeter dans le puits. Vous voyez mon neveu.

C L A U D I N E.

Elle pleure, elle se lamente, elle tape du pied, elle se tord les bras, elle se tourmente.

Mr. B R I L L A R D.

Hé pourquoy fait-elle tout cela, ne te l'a-t-elle point dit.

C L A U D I N E.

Si fait vraiment.

Mr. R O B I N O T.

Hé bien?

C L A U D I N E.

Hé bien, Monsieur, elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouser un vilain, un pied plat, un laid marin, un vieux penard.

Mad. B R I L L A R D.

Vous voyez mon neveu.

C L A U D I N E.

Comment, Madame, est-ce que vous croyez que c'est de Monsieur qu'elle parle.

Mr. R O B I N O T.

Qu'est-ce à dire de moy?

C L A U D I N E.

Mais écoutez, Monsieur, cela pourroit bien être: car elle dit qu'elle ne vous aime point, & j'agerois bien qu'elle dit vrai.

Mr. R O B I N O T.

La petite insolente Et pourquoy ne m'aime-t-elle point?

C L A U D I N E.

Parce que vous ne luy paraissez point aimable.

12 COLIN MAILLARD,

Et puis, voulez-vous que je vous dise, il me paroît qu'elle en aime quelqu'autre.

Mr. ROBINOT.

Elle en aime quelqu'autre ?

Mad. BRILLARD.

Vous voyez mon neveu.

CLAUDINE.

Est-ce que vous vous êtes doutée de cela Madame.

Mad. BRILLARD.

Si je m'en suis doutée ? On y vraiment je m'en suis doutée.

CLAUDINE.

Oh bien n'en doutez plus, cela est certain.

Mr. ROBINOT.

Cela est certain : qui te le fait croire ?

CLAUDINE.

Ce qu'on m'a dit, & ce que j'ay vu.

Mr. ROBINOT.

Et qu'as-tu vu, que t'a-t'on dit ?

CLAUDINE.

Ne vous impatientez point, je m'en vay vous les dire ; mais que cela ne vous fâche point au moins.

Mr. ROBINOT.

Non, non, parle.

CLAUDINE.

Hier au soir quand vous arrivâtes, il y avoit un grand jeune Monsieur qui estoit arrivé dès le matin.

Mr. ROBINOT.

Un grand jeune Monsieur ma Tante.

CLAUDINE.

Vous ne le connoissez peut estre pas, vous Monsieur, mais il est de la connoissance de Mademoiselle Angelique ; & c'estoit-elle qu'il atendoit. Ce n'estoit pas vous.

Mad. BRILLARD.

Né bien mon neveu.

Mr.

COMEDIE. 13.

Mr. ROBINOT.

Hé bien ma Tante il faut approfondir cette affaire, & chercher un peu...

CLAUDEINE.

Bon chercher, vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien, il est décampé.

Mr. ROBINOT.

Comment décampé, & se sont-ils veus, se sont-ils...

CLAUDEINE.

S'ils se sont veus, ils ont parlé ensemble.

Mr. ROBINOT.

Ils ont parlé ensemble?

CLAUDEINE.

Ouy vraiment; & c'est moy qui ay conduit tout ç'a, j'avois le mot.

Mr. ROBINOT.

Tu avois le mot, comment impudente!

CLAUDEINE.

Oh dame écoutez, je n'y entens point de malice, ce jeune Monsieur m'avoit priée de faire en sorte qu'il dist seulement deux ou trois paroles à une jeune personne qui viendroit avec vous. Tout en arrivant je luy ay fait un signe; elle tout d'abord m'en a fait un autre; j'ay recommencé, elle a continué; j'ay parlé devant, elle m'a suivie, & sans nous estre jamais connues, nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

Mad. BRILLARD.

Hé bien mon neveu? vous hazarderez d'épouser cette petite personne malgré elle?

Mr. ROBINOT.

Si je l'épouserai. Mais il n'est pas question de cela maintenant. Où t'a-t'elle suivie dis.

CLAUDEINE.

Dans la salle où estoit ce jeune Monsieur, & à peine s'estoient-ils dit quatre paroles en tremblant tous deux, on vous a entendu venir, on a caché le Monsieur dans le Cabinet, où il a

14. COLIN-MAILLARD ;

demeuré pendant tout le souper , & il n'en est sorti que quand nous avons joint le soir à Colin Maillard , pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

Mr. R O B I N O T.

Pendant que j'étois Colin Maillard. Ah je ne m'étonne pas si elle avoit hier tant d'envie d'y jouer.

C L A U D I N E.

Le tour est fort plaisant , n'est-ce pas ? Oh ces Demoiselles de Paris ont l'esprit bien plus joly que nous autres Paysannes.

Mad. B R I L L A R D.

Ha , mercy de ma vie , vous passez une bonne piece.

C L A U D I N E.

Oh non en verité , je suis trop innocente , & ce n'est que faute d'intention que le jour des fiançailles de Mathurin & de moy , ce pauvre Blaise qui m'étoit tombé & venu parler en cachette , se querant plus de vingt quatre heures chez ma mere dans la grande huche pendant que tout le monde estoit à table. Il pouvoit évanouir , & il ne put sortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'esprit comme votre Mademoiselle Angélique.

Mad. B R I L L A R D.

Allez Claudine , retournez auprès d'elle mon enfant. Je vais vous joindre , en attendant tâchez de luy remettre l'esprit de luy faire entendre.

C L A U D I N E.

Elle n'entendra rien , Madame , à moins que ce ne soit ce jeune Monsieur qui luy parle , ou que le vieux qu'elle craint luy promette de ne point l'épouser.

Mr. R O B I N O T.

Allez impertinente faites ce qu'on vous dit , & si vous vous tenez encore de faire des liges d'avantage , j'avertiray Mathurin de l'histoire de la grande huche.

C L A U -

CLAUDE.

Le grand malheur ! Je voudrois qu'il l'a
 sceust, car je ne l'aime pas plus qu'on vous
 aime.

SCENE IV.

Mr. ROBINOT, Mad. BRILLARD.

Mad. BRILLARD.

HE bien mon neveu.

Mr. ROBINOT.

Hé bien ma Tante.

Mad. BRILLARD.

Vous persévèrez dans votre dessein ?

Mr. ROBINOT.

Sans doute.

Mad. BRILLARD.

Une fille que vous voyez qui en aime un autre.

Mr. ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra ; mais elle
 n'épousera que moy.

Mad. BRILLARD.

Hé qui vous fait vous obstiner dans cette re-
 solution ?

Mr. ROBINOT.

De tres-fortes raisons ma Tante ; mon repos,
 l'acquit de ma conscience.

Mad. BRILLARD.

L'acquit de votre conscience. Auriez-vous
 abusé. . .

Mr. ROBINOT.

Ouy de son bien ma Tante, & c'est par ma-
 niere de restitution que je l'épouse. Depuis dou-
 ze ans qu'elle est ma pupille, ses revenus & les
 miens se sont tellement mellez & confondus

qu'

16 COLIN MAILLARD,

que cela fait une espece d'embaras , & pour en sortir aisément , je veux tâcher de n'avoit de compte, à rendre qu'à moy-même. C'est une raison que celle-là , comme vous voyez.

Mad. BRILLARD.

Ouy , & tres-forte même.

Mr. ROBINOT.

Ce mariage là me servira de quittance , & je voudrois bien pouvoir de même épouser tous mes autres creanciers.

Mad. BRILLARD.

Mais si les choses se faisoient un peu plus à l'amiable.

Mr. ROBINOT.

A l'amiable ou non , elles se feront ; cependant comme on me pourroit imputer d'avoir ou surpris ou contraint cette petite creature , je vay prier mon cousin le Bailly de dresser luy-même les articles , & de donner un bon tour à l'affaire. Vous, ma Tante , retirez je vous prie , ayez l'œil un peu sur elle , & sur la petite Payfanne , & prenez garde aux signes sur tout.

Mad. BRILLARD.

Je ne jouëray point à Colin Maillard , je vous le promets.

Mr. ROBINOT.

Je sçauray bien-tôt qui est le jeune homme , & s'il est demeuré dans le Village , il ne peut pas s'y cacher long-temps. Cependant ma Tante il faut étourdir Angelique à force de jeux , & d'amusemens , de petites festes , & tâcher , s'il se peut , d'empêcher qu'elle continue de réfléchir à l'engagement que j'exige d'elle.

Mad. BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y réussir.

Mr. ROBINOT.

Il n'importe , tout coup vaillè. Faites averfir les violons , & toute la jeunesse du Village , de se trouver icy tantôt à mon retour ; je tarderay le moins qu'il me sera possible. Sans adieu Tante.

Mad.

Mad. BRILLARD.

Je vous baise les mains mon neveu. Hom
le vieux fou qui pense amuser une fille de seize
ans avec des Ménestriers de Village, & des
jeux d'enfant. Ce n'est ny l'esprit ny les oreil-
les, c'est le cœur qu'il faut amuser à ce tège-
là. Mais que vois-je Est-ce toy Lepine.

SCÈNE V.

Mad. BRILLARD, LEPINE.

LEPINE.

Moy-même, Madame, à vostre service.

Mad. BRILLARD.

Hé que viens-tu faire icy mon pauvre garçon.

LEPINE.

Tâcher de vous rencontrer & de vous parler
Madame. Je vous rencontre, & je vous parle,
voilà qui est finy.

Mad. BRILLARD.

Tu me parles, mais tu ne me dis rien. Que
fait t'on Maître ? a t'il reçu ma lettre ?

LEPINE.

Ouy Madame : Il est icy.

Mad. BRILLARD.

Erafte est icy.

LEPINE.

Depuis hier matin Madame. Il vit le soir
Angélique en arrivant, il luy a parlé.

Mad. BRILLARD.

Quoy c'est luy qu'on a fait cacher dans ce
Cabinet....

LEPINE.

Ouy Madame, & qui en est sorty pendant
que vous dormiez dans un coin de la salle, &
que

18 COLIN MAILLARD,

que Monsieur Robinot jouoit à Colin Maillard avec Angelique.

Mad. BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnison. Hé bien, quelles mesures prend-il ? que pretend-il faire ?

LEPINE.

Tout ce qu'il vous plaira Madame ; il attend vos ordres, & je viens les prendre.

Mad. BRILLARD.

He fort bien fait de venir.

LEPINE.

Pas trop Madame, & je crains bien qu'il ne soit arrivé que pour estre de la docé de la Maîtresse.

Mad. BRILLARD.

Oh, non, non : Où est il faut que je luy parle.

LEPINE.

Il faut qu'il vous parle aussi Madame.

Mad. BRILLARD.

Qu'il vienne, qu'il vienne, mon neveu n'y est pas, & nous le ferons jouer à Colin Maillard s'il revient.

LEPINE.

Voicy mon Maître.

SCENE VI.

Mad. BRILLARD, ERASTE,

LEPINE.

ERASTE.

AH! Madame, que j'ay de graces à vous rendre des aviss que vous m'avez donnez par vostre lettre ; mais suis-je assez tost arrivé pour mettre obstacle à mon malheur.

Mad. BRILLARD.

Vous parlatés hier à Angelique, que vous a-t'elle dit.

ERAS-

COMEDIE. 19

ERASTE.

Nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir.

Mad. BRILLARD.

Vous aime-t'elle ?

ERASTE.

J'ay lieu de le croire.

LEPINE.

Si elle ne nous aime pas, elle hait Monsieur Robinot : du moins voilà ce qu'il y a de sûr.

Mad. ARILLARD.

Ouy, Mais Monsieur Robinot prétend l'épouser. Voilà ce qu'il y a de plus certain.

LEPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher nous ; voilà bequoy il s'agit.

ERASTE.

Comment la tirer de ses mains, mon pauvre Lepine.

LEPINE.

Il faut obtenir d'elle qu'elle y consente, premierement si Madame estoit d'humeur à luy donner un bon conseil, de bons conseils donnez bien à propos quelquefois déterminent bien utilement la jeunesse.

Mad. BRILLARD.

Mais quels conseils pourrois-je luy donner moy ?

LEPINE.

Examinons un peu cela. Allons de la vivacité Monsieur, révons chacun de nostre coste, & nous rassemblerons ensuite nos idées



S C E N E VII.

Mad. BRILLARD, ERASTE, LE-
PINE, MATHURN.

MATHURIN.

Tatigué que ce Capitaine qui est amoureux
de Mademoiselle Angelique baille martel
en teste à Monsieur Robinot.

LEPINE.

Hé bien Monsieur, trouvez-vous quelque
chose ? hem ?

ERASTE.

Non rien du tout.

LEPINE.

Pauvre esprit.

MATHURIN.

Il croit qu'il est à la garnison, il pense que
peut être il est icy, il ne sçait morguene à,
quoy s'en tenir. Oh que c'est une sottise chose,
que d'estre amoureux & défiant.

LEPINE.

Et vous, Madame n'entrevoiez-vous rien
qui pût . . .

Mad. BRILLARD.

Je ne sçay par où m'y prendre.

LEPINE.

Quelle foiblesse d'imagination !

MATHURIN.

Comment morgué vela la Tante avec deux
personnes qui avont la phisionomie de Capi-
taines.

LEPINE.

Seriez vous si peu ingénieuse que cela pour
vous-meme ?

Mad. BRILLARD.

Je croy qu'ouy mon enfant.

LE-

L E P I N E.
Oh je n'en crois rien moy, je m'y connois.

M A T H U R I N.
Approchons-nous plus près pour acouter ce qu'ils disent.

L E P I N E.
Voyons un peu. Mettez-vous à la place d'Angelique par exemple.

Mad. BRILLARD.
Hé bien.

M A T H U R I N.
Ils parlent d'Angelique. Il se trame quelque chose.

L E P I N E.
Figurez-vous que vous estes elle-mesme, que vous n'avez que son âge.

Mad. BRILLARD.
Hom, ce temps-là n'est pas si fort éloigné qu'il ne me soit quasi present Monsieur de Lepine.

L E P I N E.
Fort bien Madame, vous entrerez mieux dans le fait de la chose.

M A T H U R I N.
Dans le fait de la chose. J'y suis quasi moy, dans le fait de la chose.

L E P I N E.
Vous estes donc Mademoiselle Angelique, & vous n'avez comme elle que quinze ou seize ans tout au plus.

Mad. BRILLARD.
Oh je valois mieux qu'elle à cet âge-là sur ma parole.

L E P I N E.
Vous estes passionnément aimée de Mr. Eraste que voila.

M A T H U R I N.
Justement.

L E P I N E.
Qui est un joly homme, un grand garçon, beau,

beau , bien fait , Capitaine en pied dans un Regiment de garnison.

MATHURIN.

C'est morqué ly , c'est le Capitaine Achevons d'acouter.

L E P I N E.

Ils savent bien aimer Madame , ces Officiers de garnison , ils n'ont que cela à faire.

Mad. BRILLARD.

Hé à qui le dis-tu mon enfant ? nous en avons quelquefois fait soupiret quelques-uns.

L E P I N E.

Je le croy bien la peste ! Celuy-cy est avorty qu'un vieux magot , qui est vostre Tuteur vous veut épouser malgré vous. Il met d'abord en gage quelques vestes d'or , quelques justaucorps galonnez , une montre d'Angleterre . .

E R A S T E.

Es-tu fou Lepine avec ton détail ridicule.

L E P I N E.

Hé non , Monsieur , je ne suis point fou , laissez-moy faire. Cels est bien touchant , n'est-ce pas Madame.

Mad. BRILLARD.

Ouy , je tiens ce cela fort tendre.

L E P I N E.

Il prend la poste , il part , il arrive , il vous trouve outrée de desespoir de la violence qu'on vous veut faire ; il soupire , il pleure , il gemit , il se jette à vos pieds , il embrasse vos genoux.

Mad. BRILLARD.

Allons donc , tenez vous petit badin , vous m'attendrissez trop ; Je suis toute je ne sçay comment.

L E P I N E.

Tant mieux Malahé , voilà comme il faut que soit Angelique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le malheur qui vous menace également l'un & l'autre.

MAT-

MATHURIN.

Tatigué que vela un drole qui a la langue bian pendue.

L E P I N E.

De consentir à un enlevement qui peut seul vous mettre à couvert des persecutions de ce vilain Tuteur.

MATHURIN.

Un enlevement la peste !

L E P I N E.

D'abord vous ne répondez rien à cela , le mot d'enlevement vous effarouche.

Mad. BRILLARD.

Mais vraiment sa proposition est un peu vive.

L E P I N E.

Affurément , & Angelique est une fille bien née de s'en effaroucher ; mais elle a pour amie une personne de bon esprit comme vous , qui entrez charitablement dans ses interests , qui la rassurez contre ses scrupules , qui luy dites naturellement que dans les maladies desespérées les remedes violens sont nécessaires ; que c'est plûôt une promenade qu'un enlevement. Cela donne à rêver à la petite fille.

Mad. BRILLARD.

Ouy , sans doute , cela donne à rêver.

L E P I N E.

N'est-il pas vray.

MATHURIN.

Quel enjoleux !

L E P I N E.

Le Capitaine saisit le moment de la reflexion. Il parle , il presse , il prie , s'arrache les cheveux , il se veut passer son épée au travers du corps. Cela persuade Madame.

Mad. BRILLARD.

Ah vraiment ouy , cela persuade , cela ne persuade que trop. Ne m'en dis pas d'avantage ; voila qui est finy , qu'on m'enleve , allons qu'on m'enleve.

L E

24 COLIN MAILLARD,

L E P I N E.

Comment Madame.

Mad. BRILLARD.

Ouy me voilà déterminée.

E R A S T E.

Maugré bleu de la vieille folle.

L E P I N E.

Eh non, Madame, ce n'est pas pour l'enlèvement que vous êtes Angelique. Vous changez de personnage sur la fin, & vous devenez cette bonne amie qui luy conseille la chose.

Mad. BRILLARD.

Ah cela est vray. J'entre là dedans. Tu as raison. Je m'égalois un peu; mais tu dis les choses d'une manière si vive, si touchante; c'est un tableau si naturel. Laisse-moy faire, ya, je suis pénétrée, je vay la conseiller comme pour moy.

M A T H U R I N.

Hé nanin, nanin, Madame, vous ne conseillerez rien; Tatigué que je conseilleuse?

Mad. BRILLARD.

Ce rustre-là nous écoutoit je pense.

M A T H U R I N.

Ouy pangsqué je vous aourois, & bien en prend à Monsieur Robinot. Il a morgué bien raison de se défier de vous.

Mad. BRILLARD.

Que veut dire cet animal là?

M A T H U R I N.

Ce que je veux dire Madame, que ç'a n'est ny biau ny honnête, à l'âge que vous avcz, n'avez-vous point de honte.

Mad. BRILLARD.

Quel insolent est ce là?

M A T H U R I N.

Oh, ouy insolent! ta ta ta pa la pouf, il s'embale qu'il n'y a qu'à dire des injures.

E R A S T E.

Qu'est-ce que c'est que ce faquin là Madame.

M A T H U R I N.

C O M E D I E. 25

M A T H U R I N.

Faquin, Monsieur.

Mad. BRILLARD.

C'est le Jardinier de Monsieur Robinot, un maroufle.

M A T H U R I N.

Nanin, nanin, Madame Jardinier concierge, & non pas Jardinier maroufle, entendez-vous.

E R A S T E.

Oh bien Mr. le Jardinier concierge, vous me paroissez un maître fat, qui voulez faire d'important... Mais je vous avertis...

L E P I N E.

Hé Monsieur ne prenez pas garde à cet homme là.

E R A S T E.

Si...

M A T H U R I N.

Ah ouy si... Pargué qu'il y prenne garde s'il veut, en bian faisant on ne craint personne, je prens les interests de mon Maître une fois, & je ne ferons tantost pas mal chapitrer Madame la Tante.

Mad. BRILLARD.

Et moy de mon costé je te la garde bonne. Je vais songer à vos interests Eraste.

M A T H U R I N.

Oh parguene ouy, vela de beaux songemens. Tant que je seray icy, je vous mets morgué à pis faire.

Mad. BRILLARD.

C'est ce qu'il faudra voir. En attendant je vous demande pour toute reconnoissance Eraste, de traiter ce coqui là comme il le merité, je vous le recommande.

SCÈNE VIII.

ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

HO, ho, ho, ho, ho, voila de bonnes chiens de recommandations.

ERASTE.

Ecoute mon amy.

MATHURIN.

Non morgué je ne fis pas vostre amy, c'c'a est bian vilain à un honneste Capitaine comme vous, d'avoir comme ç'a des esjoloux à gage qui venons prescher dans les maisons afin de parvartir les personnes foibles.

ERASTE.

Je perdray patience.

LEPINE.

Voila un maraut qui prend tout le train de se faire battre. Mon camarade...

MATHURIN.

Hé bian mon camarade. Morgué vous ne me parvartirez point, je fis imparvartissable.

LEPINE.

Je le croy, mais si tu es si actif, voila mon maistre Monsieur le Capitaine qui est un peu brutal ordinairement, je le suis aussi de mon métier.

MATHURIN.

Hé tatiqué ne le fis de pas itou moy de ma nature : de brutal à brutal il n'y a que la main.

LEPINE.

Ouy, mais nous sommes deux brutaux contre un, prens-y garde, tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton.

LE-

L E P I N E.

Ouy de mon Maistre seulement ; & autant de moy.

M A T H U R I N.

Et autant de vous ; ç'a feroit deux-cens voyez-vous.

E R A S T E.

Justement.

L E P I N E.

Il compte fort bien au moins Monsieur.

M A T H U R I N.

Et vous parlez fort mal vous. Ce n'est mor-
gué pas comme ç'a qu'on m'amadouë. Hé sy
queule maniere , allons de l'honesteté , de la
douceur , on a tout de moy par la douceur ,
j'aime qu'on me prie.

E R A S T E.

Ah s'il ne tient qu'à te prier...

M A T H U R I N.

Ouy , mais il y a maniere & maniere de prier.

E R A S T E.

Ne t'oppose point à l'exécution des desseins
favorables qu'on veut faire prendre à Angelique,
je t'en conjure.

L E P I N E.

Je t'en conjure aussi.

M A T H U R I N.

Fort bien ; mais avec quoy est-ce que vous
faites ces conjurations s'il vous plaist.

E R A S T E.

Avec toute l'ardeur imaginable , tous les sen-
timens de reconnoissance qu'un si bon office me
peut inspirer.

L E P I N E.

On ne peut mieux prier que cela mon pauvre
garçon.

M A T H U R I N.

Si fait morguenné on peut mieux prier. On
m'a prie plus de cent fois pour des affaires com-
me ç'a , mais sans y prenoit d'une autre façon.

28 COLIN MAILLARD,

L E P I N E.

Comment.

M A T H U R I N.

Oh il y a des personnes bien plus stîlées les unes que les autres. Tenez on tiroit une bourse d'abord, ç'a me bailloit de l'attention, ç'a me faisoit ouvrir les yeux, vous entendez bien ç'a, n'est-ce pas.

L E P I N E.

Ouy à merveilles, mais...

M A T H U R I N.

On m'expliquoit la chose, j'acourois, on ouvroit la bourse, je bousois la main dedans sens qu'on me fist seigne: car je comprends facilement les choses moy, & il m'est avis que vous ne comprenez pas si bien vous Monsieur le Capitaine.

L E P I N E.

Si fait, si fait, nous comprenons bien; mais il y a une petite difficulté. C'est que nous ne portons jamais de bourse nous autres.

M A T H U R I N.

Morgué tant pis. C'est pourtant un meuble bien nécessaire.

L E P I N E.

Vous avez raison; mais au deffaut de bourse nous vous ferons nôtre billet si vous voulez hem?

M A T H U R I N.

Un billet, non. Je n'avons pas de foy pour des billets de Capitaines.

L E P I N E.

Mais...

M A T H U R I N.

Non, voyez-vous, je sis incorruptible.

E R A S T E.

Mon pauvre garçon.

M A T H U R I N.

Il n'y a rien à faire. Je prens mon cœur par truy moy, j'aime Claudeine autant que Monsieur

sieur

seur Robinot aime Angelique, si on me l'enlevoit je mourrois de chagrin. Allons morguenne point de foiblesse, il ne faut pas qu'un Jardinier soit cause du trépasement de son Maître, ç'a seroit trop perfide.

L E P I N E.

Mais écoute donc.

M A T H U R I N.

Je n'acoute rien, l'attention me manque.

E R A S T E.

Il faut pourtant absolument...

M A T H U R I N.

Point de brutalité, Monsieur, vous m'avez prié fort civilement, je vous refuse de mesme. Jusqu'au ravoit Monsieur le Capitaine.

L E P I N E.

Hé attends, attends, on fera un effort.

M A T H U R I N.

Oh ouy tarare, je vous en répons. C'a vous apprendra une autrefois à porter une bourse.

S C E N E IX

ERASTE, LEPINE.

L E P I N E.

La raison, Monsieur, c'est un grand secours que celui d'une bourse bien garnie, & malheureusement la nostre ne l'est pas.

E R A S T E.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

L E P I N E.

Ouy, mais ce rustre cy ne veut point de billet, & sans argent comptant, ces marouffes là...

E R A S T E.

Au deffaut d'argent comptant, il faut payer d'Imagination; il est amoureux de cette petite Claudine, qui me fit parler à Angelique.

B. 3.

L E.

30 COLIN MAILLARD,

L É P I N E.

Hé bien Monsieur.

E R A S T E.

La voicy que le hazard me livré le plus à propos du monde.

L É P I N E.

Qu'en pretendez vous faire ?

E R A S T E.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le Jardinier, & de l'amener icy comme sans dessein.

L É P I N E.

Ah je vous devine à peu près. L'idée est bonne, & nous en aurons bonne issue.

S C E N E X.

E R A S T E, C L A U D I N E.

C L A U D I N E.

HE' que faites vous la Monsieur, que n'entrez vous ? Monsieur Robinet n'y est pas, & Mademoiselle Angelique m'envoie vous chercher pour v'us dire qu'elle sera ravie de vous voir. Allons, venez, venez.

E R A S T E.

Non demeurons, belle Claudine, je me plais mille fois plus avec vous, qu'avec elle, & je voudrois y pouvoir demeurer toute ma vie.

C L A U D I N E.

Avec moy, Monsieur, vous ny songez pas. Est-ce que ce n'est pas pour Mademoiselle Angelique que vous estes venu icy.

E R A S T E.

Ouy Claudine, mais je vous ay veüe, j'ai voüé hier Angelique en arrivant, aussi tost que vous vis mon amour diminua pour elle.

C L A U D I N E.

C L A U D I N E.

Oh vous mentéz Monsieur, cela ne s'est pas fait si viste, vous fûtes hier avec moy toute la journée, quand Mademoiselle Angelique arriva vous l'aimiez encore de tout v'otre coeur, je sçais bien cela.

E R A S T E.

Non, je vous assure: Un reste de tendresse combattoit pour elle, je vous l'avoue, mais dès le moment que je vous vis toutes deux ensemble aussi-tost que je pus comparer vos charmes aux siens. . .

C L A U D I N E.

Vous me trouvátes la plus jolite; moy ?

E R A S T E.

Sans comparaison.

C L A U D I N E.

Hé bien, Monsieur, vous mentez encore, ou bien vous ne vous y connoissez pas, & peut-estre aussi vous voulez m'en faire accroire.

E R A S T E.

Point du tout, & pour marque de ma sincérité, promettez-moy seulement de m'aimer, & je vous promets de ne voir Angelique de ma vie.

C L A U D I N E.

Hé sy donc, Monsieur, vous venez icy pour elle, & vous ne la verriez pas, cela seroit beau vraiment.

E R A S T E.

Il est vray, je venois icy pour elle; mais je n'y demeure que pour vous, je vous assure. . .

C L A U D I N E.

Si cela est comme ç'a, Monsieur, allez-vous en, car ç'a est inutile, nous ne sommes pas pour estre mariez ensemble.

E R A S T E.

Pourquoy non. Si vous voulez m'aimer, il n'y a rien de plus facile.

C L A U D I N E.

Ouy de nous aimer, mais de nous marier, ce n'est

32 COLIN MATHURIN,

n'est pas de même, quand des Messieurs, comme vous, épousent de petites paysannes comme moy, on dit que ce n'est jamais pour tout de bon, & je veux que ce soit tout de bon qu'on m'épouse.

ERASTE.

Ce sera tout de bon aussi.

CLAUDINE.

Que ma mere, ma Tante & mes cousines soient de la nôce.

ERASTE.

C'est comme je l'entens,

SCENE XI.

ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

MATHURIN.

OH palfanguenne en vela bian d'une autre : Claudaine avec cet enjoleux de Capitaine.

CLAUDINE.

Mais comment faire, Monsieur, il faudroit donc me défiancer d'avec Mathurin.

MATHURIN.

Se défiancer d'avec moy. Le vela morgué après.

CLAUDINE.

Car nous sommes fiancez, je vous en avertis.

ERASTE.

On vous défiancera, voila une belle bagatelle, aimez moy seulement.

CLAUDINE.

Oh ce n'est pas là la difficulté. Je vous aimerois mieux que luy, c'est un vilain, un rustre, un butord.

MATHURIN.

Fort bian nostre accordée, fort bian. Vous dites là de beaux vars à nostre loüange.

CLAU.

C O M E D I E.**33.****C L A U D I N E.**

Est-ce que tu estois , là Mathurin.

M A T H U R I N.

Ouy passanguenne j'y estois, ç'a ne va pas mal, suspendant je ne sommes que fiancez, & que sera-ce donc quand je serons mary & femme.

C L A U D I N E.

Oh ne t'embarasse pas de ç'a, hous ne le serons point. C'est ce Monsieur là qui m'épouse.

M A T H U R I N.

Bon, qui t'épouse, queu peste de conte.

C L A U D I N E.

Il n'y a point de conte, il m'épouse tout de bon, le voila, demande luy plutost.

M A T H U R I N.

Hé que t'es sotté Claudine, ne t'affie morguenne pas à ç'a, ce sont des feintes.

E R A S T E.

Non, Monsieur le Jardinier, non: Cene sont point des feintes, Claudine sera ma femme, je vous en répons.

M A T H U R I N.

Comment vostre femme?

C L A U D I N E.

Hé bien Mathurin?

E R A S T E.

Je me fais un plaisir sensible de reparer l'injustice du sort qui l'a fait naistre payfanne.

C L A U D I N E.C'est bien de la bonté à vous Monsieur: entens Mathurin: Tu ..**E R A S T E.**

Que j'ay d'impacience de la voir habillée d'une belle étoffe d'or.

C L A U D I N E.

Mathurin!

E R A S T E.

Avec une belle croix de diamans & de belles pierreries à ses oreilles.

B 5.**CLAU-**

34 **COLIN MAILLARD,**

CLAUDINE.

Ho Monsieur ! font-ce là des feintes Mathurin.

ERASTE.

Qu'elle sera baillante dans ce beau carosse que je luy feray faire.

CLAUDINE.

Un carosse Mathurin !

MATHURIN.

Par la jarnigué vela une mauvaise langue , il n'y a morgué pas un mot de vray à tout ce qu'il dit là ; & comment te bailleroit il tout ç'a , agatien Claudeine son Valet ny luy n'avons pas seulement de bourse.

ERASTE.

Non, Monsieur le Jardinier, pour acheter vos soins auprez d'Angelique, dont je ne me soucie plus, mais pour rendre Claudine la plus heureuse personne du monde, vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh moyennant que cela soit comme ç'a, je vous aimeray bien Monsieur, je vous en repons.

MATHURIN.

La perfide ! qu'il dise vray ou non, la vela morgué emboisée. Monsieur le Capitaine mettez la main à la conscience, je sommes fiancez Claudeine & moy, est-ce que vous voudriez me faire ce tort là ?

ERASTE.

Que veux-tu que je te dise ? Je trouve Claudine si charmante, & tu m'as fait tant de dissimultez pour Angelique...

MATHURIN.

Oh pafanguenne s'il ne tiant qu'à ç'a, je vous en feray encore davantage pour belle-cy.

ERASTE.

Nous trouverons moyen de les surmonter.

CLAUDINE.

Ça n: sera pas mal-aisé, Monsieur, je vous
veux.

veux déjà moy, c'est le principal, il n'y a plus qu'à me demander en mariage à ma mere, elle le vaudra bien aussi, je vous en réponds.

MATHURIN.

Hom masque.

ERASTE.

Je feray tout ce qu'il faudra faire, ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez vous donc Monsieur, je vous en prie, je m'en vais faité part de mon bonheur à tout le Village.

SCENE XII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN.

Alle ne me dit pas adieu tant seulement. Quel dommage qu'elle soit si gentille & si chagreuse, comment faire.

ERASTE.

Oh ç'a mon pauvre garçon enseigne moy viste, je te prie, où demeure la mere de cette aimable enfant.

MATHURIN.

Comment morgué que je vous l'enseigne, j'aimerois mieux que vous fussiâs pendu.

ERASTE.

Tu ne veux pas me le dire ? Je le sçauray de quelqu'autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc Monsieur le Capitaine, une petite parole.

ERASTE.

Hé bien ?

36. COLIN MAILLARD,

MATHURIN.

Est-ce que vous estes fou de vouloir épouser
cette petite crature là ? c'est une maligne
beste, je vous en avertis.

ERASTE.

Elle me paroist si simple & si douce.

MATHURIN.

Alle ne vaut rien, ne vous y fiez pas.

ERASTE.

Je ne me scaurois persuader cela ?

MATHURIN.

Alle me change pour vous, parce que je ne
suis que Jardinier, & que vous estes Capitaine,
alle vous changera contre quelque Colonel,
prenez-y garde. Hé fy c'est une volage.

ERASTE.

Je trouveray moyen de la fixer.

MATHURIN.

Hé morgué n'entreprenez pas ç'a, c'est une
devergondée, une petite libartine.

ERASTE.

Quelle aparence que tu dises aray, tu veux
l'épouser.

MATHURIN.

C'est que ç'a est bon pour moy qui ne suis que
du Village, mais vous . . .

ERASTE.

Mon party est pris, rien ne me peut changer.

MATHURIN.

Hé ne me baillez pas cette mortification là.
Monsieur le Capitaine, comme on se mocquera
de moy.

ERASTE.

Je n'y scaurois que faire.

MATHURIN.

Je vous en prie.

ERASTE.

Non.

MATHURIN.

Je me bourse à vos pieds.

ERASTE.

-Cela est inutile.

SCE-

SCÈNE XIII.

ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

LEPINE.

Comment donc, qu'est-ce que cela signifie. Monsieur, c'estoit nous qui prions tantost cet animal là, je le trouve à vos genoux.

ERASTE.

Ah mon pauvre Lepine, il s'est fait depuis tantost aussi d'étranges revolutions dans mon cœur.

LEPINE.

Comment donc Monsieur.

MATHURIN.

Il va épouser mon accordée.

LEPINE.

Ton accordée ?

MATHURIN.

Ouy il est tombé tout subitement amoureux de Claudine.

LEPINE.

Ah, Monsieur, on est la charité, voudriez-vous faire ce tort là à ce pauvre diable.

MATHURIN.

Ouy.

ERASTE.

Ma passion est trop vive, je n'en fais pas le maître.

LEPINE.

Il faut l'estre, Monsieur, allons, allons un peu d'humanité, voila un pauvre conquin que vous mettez au desespoir.

MATHURIN.

Cela est vray. Parlez pour moy Monsieur Lepine, je vous en conjure.

28 COLIN MAILLARD.

L E P I N E.

As-tu une bourse ?

M A T H U R I N.

Je vous feray un billet de cent francs.

L E P I N E.

De cent francs. Je suis plus honnête que toy. Je l'accepte. Oh ç'a, Monsieur, il faut avoir un peu de conscience dans la vie. Voila des gens qui sont fiancez trois fois, je regarde cela moy comme mary & femme, & pour une petite fantaisie qui vous passe dans la teste, vous venez troubler la paix d'un ménage, cela n'est pas bien.

M A T H U R I N.

Ouy ç'a seroit fort mal honnête Monsieur le Capitaine.

L E P I N E.

Le voila reveur... Nous en viendrons adout. Le beau dessein à un homme comme vous d'épouser une Payssanne, une petite étourdie apparemment sans conduite, sans jugement, sans retenue, sans scrupule.

M A T H U R I N.

Aller est encore pis que vous ne dites.

L E P I N E.

Il en reviendra, laissez-moy faire. Elle vous fera peur-estre au premier jour le même tour qu'elle fait à cet homme cy.

M A T H U R I N.

C'est ce que je ly disois Monsieur de Lepine.

L E P I N E.

Et cependant vous rompez pour elle des engagements tres solides, vous oubliez Mademoiselle Angelique.

E R A S T E.

J'ay peine à l'oublier, je te l'avotte, l'amour combat encore un peu pour elle.

L E P I N E.

Il faut se laisser vaincre Monsieur, il faut se laisser vaincre.

MAT.

MATHURIN.

Guy il n'y a pas de honte à ç'a.

ERASTE.

Un rendre souvenir me rappelle à ses charmes.

MATHURIN.

Retournez y. Monsieur le Capitaine.

ERASTE.

J'y trouve tant d'obstacles.

MATHURIN.

Morgué je les leverons, ne vous boutez pas en peine.

ERASTE.

Non, je fais cas de ta fidélité, je ne veux point que tu trahisse ton maître.

MATHURIN.

Oh paffangué je te trahiray.

LEPINE.

Voilà un fort honnête garçon Monsieur.

ERASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenné il ne n'importe partant que j'aye Claudette.

ERASTE.

Ce seroit une trop grande perfidie à roy de me livrer une personne qu'il regarde comme sa femme.

MATHURIN.

Ça n'y fait rien, je vous le livreray. J'aime mieux que vous épousais sa femme que la mienne.

LEPINE.

Il a raison Monsieur, il n'y aura point de mal à tout cela, je n'y trouve qu'un petit inconvenient.

MATHURIN.

Pargué, je n'y en trouve point moy.

LEPINE.

Hom, si fait, si fait, il y en a.

ERAS-

40 COLIN MAILLARD,

E R A S T E.

Comment, qu'est-ce ?

L E P I N E.

Monsieur Robinot s'informe de nous dans le Village, on est venu de sa part au Cabaret demander qui nous sommes.

E R A S T E.

Hé bien ?

L E P I N E.

Avant qu'Angelique se soit déterminée à ce que vous souhaitez, il se passera du temps peut-être, de jeune filles qui sortent du Couvent font un peu barguigneuses quelquefois.

E R A S T E.

Hé bien ?

L E P I N E.

Hé bien, hé bien, si Monsieur Robinot vient à sçavoir que c'est vous qui estes icy, il se tiendra sur ses gardes, & cela rendra l'exécution de vos projets plus difficile.

E R A S T E.

Tu as raison: que faire à cela.

M A T H U R I N.

Que faire ? il n'y a qu'à déloger de Cabaret, faire semblant de partir & changer de figure.

E R A S T E.

Comment changer de figure ?

M A T H U R I N.

Patguenne ouy: J'ay un grand dadas de coursin qui est tout fait comme vous, il vous baillera un habit, j'en bailleray un à vostre homme moy, nan vous prenta pour queuques Paysans des environs, & vous aurais comme ç'a tout le temps d'ajuster toures vos manigances ?

L E P I N E.

Cela est de fort bon sens, Monsieur, ne perdons point de temps, allons.

M A T H U R I N.

Venez, venez, je vous aurons bian tost fagotez, & puis après ç'a je songerons au reste.

L. E.

L E P I N E.

Dépeſchons , Monſieur , voila un garçon , ce ſeroit conſcience de luy prendre ſon accordée.

S C E N E X I V.

C L A U D I N E , M A T H U R I N.

C L A U D I N E.

M^athurin , holaho Mathurin , écoute donc. J'ay quelque choſe à te dire.

M A T H U R I N.

Bon tant mieux , j'ay à te parler itou moy , je m'en vas revenir.

C L A U D I N E.

Ma mere dit que tu ailles vite la trouver , qu'il faut que tu luy rends ſa parole.

M A T H U R I N.

Oh pargué nanain , je ne ſy rendray pas. Je ne ſis pas ſi beſte , & tu ſeras trop heureuſe de me ravoïr va , laiſſe faire.

S C E N E X V.

C L A U D I N E *ſeule*.

J^e ſeray trop heureuſe de le ravoïr : Il aura dit du mal de moy à ce Monſieur , peut-eſtre ; mais cela n'aura rien fait , il m'aime trop ; mais voicy cette Mademoiſelle Anglique :

S C E .

S C E N E X V I .
ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Ah ma pauvre Claudine, à quoy t'amuses-tu
à doûc ? que tu es lente ; as-tu trouvé ce jeu-
ne Monsieur.

CLAUDINE.

Ouy vraiment je l'ay trouvé ; mais je croy
que vous l'avez perdu vous Mademoiselle An-
gelique.

ANGELIQUE.

Je l'ay perdu comment ?

CLAUDINE.

J'ay eu beau luy dire que vous luy vouliez par-
ler, que Monsieur Robour n'y estoit pas, que
ce seroit un grand plaisir pour vous de le voir.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il m'a dit que ce n'en seroit pas un pour luy,
qu'il aimoit mieux demeurer avec moy.

ANGELIQUE.

Demeurer avec toy.

CLAUDINE.

Ouy vrayment, & que si je voulois l'aimer,
il y demeureroit toute sa vie.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien Mademoiselle, je l'ay bien voulu.

ANGELIQUE.

Comment impudente !

CLAUDINE.

Impudente ? oh doucement, s'il vous plaist,
je

je seray bien-tost plus grande Dame que vous :
Mais voyez un peu avec son impudente.

ANGÉLIQUE.

Ce qu'elle me dit là n'est pas concevable. Elle
a perdu l'esprit, ou bien Eraste est devenu fou.
Non, non, il n'y a pas d'apparence qu'il la pré-
fere à moy.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence ! ah voyez donc com-
me il n'y en a pas. Hom, quand j'auray de bel-
les pierreries aux oreilles avec ces beaux habits
dorez dans ce beau carosse qu'il me fera faire. . .

ANGÉLIQUE.

Elle extravague assurément. Ma pauvre Clau-
dine, ma chère enfant, passons sérieusement je-
te prie.

CLAUDINE.

Je vous parle sérieusement aussi.

ANGÉLIQUE.

Eraste est amoureux de toy.

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'épouse dès demain ;
Il est allé demander le consentement de ma
mere.

ANGÉLIQUE.

Il est allé demander le consentement de ta
mere.

CLAUDINE.

Ouy vraiment, & il est si hasté, si hasté de
m'épouser, qu'il m'épouserait sans ç'a si je
voulois, demandez à Mathurin, on va me dé-
fiancer d'avec luy.

ANGÉLIQUE.

Tout cela peut-estre : Elle parle avec une con-
fiance qui m'assassine ; & ce que me desesperé le
plus, je ne vois point Eraste, il devrait me
chercher, il m'évite, il est infidele.

CLAUDINE.

Oh pour ça ouy, je vous en répons, deman-
dez à Mathurin, vous dis je, il m'a chanté
pouil-

44 COLIN MAILLARD,

poüille, il est aussi fâché que vous, & il n'y a
que le Monsieur & moy qui soyons bien aise-

A N G E L I Q U E

Ah Claudine, Claudine, vous m'avez trahie.

C L A U D I N E.

Je vous ay trahie moy ? Je ne vous connois
quasi point, suis-je obligée de refuser ma for-
tune pour l'amour de vous ? non pas, s'il vous
plaist ; je ne suis pas si sotte ; il faut prendre son
bon quand on le trouve.

A N G E L I Q U E.

Non, cela n'est point, ce sont des oontes,
je ne suis point assez touchée de cette prereduë
perfidie, j'y serois plus sensible si elle estoit
veritable ; mais qu'elle le soit ou non, il negli-
ge de me voir & de me parler pendant l'absence
de Monsieur Robinot, cette apparence de mé-
pris luy coutera cher s'il m'aime encore, & s'il ne
m'aime plus, il ne jouïra pas au moins du plaisir
de croire qu'on ne l'aura pas prevenu.

C. L A U D I N E.

Ouy, c'est bien dit. Oh pour ce qui est de
ça, vous ne sçauriez mieux faire que de prendre
vostre party.

A N G E L I Q U E.

Si je le prendray ! dussay-je le reste de mes
jours trainer une vie languissante & malheureu-
se avec Monsieur Robinot ; prevenons du moins
en apparence en luy donnant la main, la honte
de n'avoir pu garder un cœur qui devoit n'estre
qu'à moy.

C L A U D I N E.

C'est bien prendre la chose, & tenez le voila
tout-à-propos.

SCE-

SCÈNE XVII.

Mr. ROBINOT, ANGÉLIQUE,
CLAUDINE.

Mr. ROBINOT.

AH, ah, c'est vous mignonne, vous voilà bien émue, qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans un état un peu violent, Monsieur, je vous l'avoue, & les momens de votre absence ont donné lieu à des réflexions qui m'ont très cruellement agitée.

Mr. ROBINOT.

Comment, comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Ne vous allarmez point, elles n'ont servi qu'à me faire sentir tout le tort que j'avois de refuser l'offre de votre cœur.

CLAUDINE.

Voilà bien du changement, Monsieur, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que je dois mon éducation, & la reconnoissance que j'en ay ne sçauroit souffrir de retardement : trop heureuse si le don de ma main peut aujourd'huy m'acquiter envers vous du soin que vous avez pris de mon enfance.

Mr. ROBINOT.

Ah le charmant aveu, les douces paroles, je ne me sens pas de joye, & il ne tient qu'à moy de mourir de plaisir tout subitement.

CLAUDINE.

C'est moy, Monsieur, qui suis cause de ç'a.

Mr. ROBINOT.

Toy Claudine, que je te suis redevable /
Oh

Oh pour cela mignonne , je ne m'attendois pas à te trouver si raisonnable à mon retour. Ces sentimens là te sont venus bien à propos , mon cousin le Bailly doit arriver dans un moment avec nos articles tout dressés & tout prests à signer , & nostre mariage est une affaire à terminer dès demain si nous voulons.

A N G E L I Q U E .

Dés demain , Monsieur , non dès aujourd'huy , Point de retardement.

C L A U D I N E .

Dés aujourd'huy , ces personnes de Paris sont bien pressées.

M r . R O B I N O T .

Mais aujourd'huy mignonne...

A N G E L I Q U E .

Vous hésitez , Monsieur , & vous voulez que je croye que vous m'aimez.

M r . R O B I N O T .

Il y a dans ces sortes d'affaires de certains delais auxquels il faut bien...

A N G E L I Q U E .

Les delais ne me conviennent point.

M r . R O B I N O T .

Cela est admirable ! oh bien mignonne on vient à bout de tout avec de l'argent , je m'en vais voir ce qui se peut faire , & je t'en viendray dire des nouvelles. Ah l'heureux changement , l'heureux changement ! adieu ma poule.

S C E N E X V I I I .

ANGELIQUE , CLAUDINE.

C L A U D I N E .

LE voila presque aussi aise que moy.

A N-

A N G E L I Q U E.

A quoy je m'engage, & quelle resolution viens-je de prendre ! Mais que vois je. Ah juste Ciel !

C L A U D I N E.

Ah, c'est luy, c'est ce Monsieur qui m'aime, & qui s'est habillé en paytan pour me faire plaisir.

S C E N E X I X.

ERASTE, ANGELIQUE,
CLAUDINE.

E R A S T E

C Harmante Angelique je mourais d'impatience...

C L A U D I N E.

Avez vous vû ma mere Monsieur.

E R A S T E.

Non pas encore... La Tante de Monsieur Robinot vous a-t-elle parlé d'un dessein. .

C L A U D I N E.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma Mere, Monsieur, s'il vous plaist.

E R A S T E.

Tout à l'heure. Vous ne me dites mot. Me méconnoissez vous Angelique, je le pardonnerois à vos yeux ; mais vostre cœur devoit vous dire que sous cet habit de paytan vous voyez le tendre, l'amoureux Eraste.

A N G E L I Q U E.

Ah scelerat !

E R A S T E.

Moy scelerat aimable Angelique.

C L A U D I N E.

Mais qu'est ce que c'est donc que ça, Monsieur,

SCÈNE XX.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

Comme il court après. Mathurin, qu'est-ce que ç'a veut dire ?

MATHURIN.

Il y a morgué bian de la bizarrerie là dedans.

CLAUDINE.

Je n'y Comprends rien.

MATHURIN.

Je m'en vas te l'expliquer. Ce sont de drôles de parsonnes que ces gens de Paris.

CLAUDINE.

Comment !

MATHURIN.

Quand ils sont Messieurs, ils courent les Paylannes, s'habillent ils en Paylans, c'est aux Demoiselles qu'ils en veulent : Ils ne font jamais rien de ce qu'ils devont faire
Ha, ha, ha.

CLAUDINE.

Ah, Mathurin, je croy que celui-cy s'est moqué de moy, mon pauvre Mathurin.

CLAUDINE.

Ouyda, ouyda, ç'a se pourroit bian. Ils sont un tantinet gauffieux ces drôles là.

CLAUDINE.

Les vilainés gens ; tu vauz mieux que tout ç'a tóy Mathurin, tu n'es point trigaut.

MATHURIN.

Oh morgué non.

CLAUDINE.

Tu reviens si aisément quand on t'a doré : quelque chagrin.

C

MAT-

50 COLIN MAILLARD,

MATHURIN.

C'est vray, je n'ay point de fiel.

CLAUDINE.

Hé bien touche donc là. Va, j'e t'aime mieux que personne.

MATHURIN.

Oh nanin, nanin, je ne te veux point faire perdre ta fortune.

CLAUDINE.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non, je te veux voir dans ce biau carosse avec cet habit d'or & ces pend'oreilles.

CLAUDINE.

Bon, c'est encore un bon nigaud avec ses contes, va Mathurin je n'y seray plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets au moins.

CLAUDINE.

Ouy je te le promets.

MATHURIN.

Hé bien vèla qui est fait, je te le pardonne. Cependant vois-tu autant c'en seroit, si j'avois déjà esté mary & femme, testois folle de l'y, & il n'en faut morgue pas plus que ç'a pour gâter un ménage.

CLAUDINE.

Tu as raison.

MATHURIN.

C'est que, vois-tu Claudeine, il est bon que tu sçaches ç'a; il en est du ménage, vois-tu, comme d'une charuë ou l'ont attelés le mary & la femme, tant qu'ils tirent tous deux de concert, la charuë va bien; mais si la femme se met queuque fantaisie dans la carvelle le mary se chagraine, l'un tire à dia, l'autre à uriau, la charuë deviant mal attelée; & le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDINE.

Cela est fort bien dit Mathurin: que tu as l'esprit.

MAT-

COMEDIE 51

MATHURIN.

Oh ce n'est pas par l'esprit que je sçais ç'a ,
c'est par l'experience , & m'a deffunte à moy
viroit à uriait tout autant que parsonne de la
forte ; mais acoute donc , ne va pas faire de
même.

CLAUDINE.

Non, non, va ne crains rien.

MATHURIN.

Vela nos gens qui revenont , & qui ne que-
rellent plus.

CLAUDINE.

C'est cette bonne Madaine qui les a rac-
cordez.

SCENE XXI.

Mad. BRILLAD, ANGELIQUE,
ERASTE, MATHURIN,
CLAUDINE.

ANGELIQUE.

NE me trompez vous point Eraste ?

Mad. BRILLARD.

Non, je suis caution de sa sincerité.

ERASTE.

S'il vous en faut encore quelque autre , voila
Mathurin qui vous rendra compte. . .

MATHURIN.

Tout ce qu'il en faisoit n'estoit que gaufferie,
je sommes raccommodez moy & Claudine.

CLAUDINE.

Ouy, c'est un plaisant vilage vrayment d'a-
voir cru se moquer de moy , on donne bien
là-dedans.

52 COLIN MAILLARD,

ANGÉLIQUE.

Ah qu'ay-je fait Eraste, vous n'êtes point coupable, vous m'aimez, & mon dépit m'a fait promettre à Monsieur Robinot de l'épouser dès aujourd'hui.

ÉRASTE.

Je dégageray votre parole, avouez-moy tout seulement, & consentez au dessein que l'on vous a dit.

ANGÉLIQUE.

M'en aller seule avec vous, prendre la suite.

Mad. BRILLARD.

Je vous accompagneray moy. Je serviray de chaperon. J'aime à voyager.

ANGÉLIQUE.

C'est une démarche si peu de mon goût...

MATHURIN.

Paix, voila Monsieur Robinot.

ANGÉLIQUE.

Sa présence me détermine. Je feray tout ce que vous voudrez Eraste.

SCENE XXII.

Mr. ROBINOT, Mad. BRILLARD, ANGÉLIQUE.

ERASTE, CLAUDINE,

MATHURIN.

Mr. ROBINOT.

ME voila de retour moutonne, & tu seras mariée dès ce soir comme tu le souhaites.

ANGÉLIQUE.

Que cet espoir me fasse agréablement Monsieur, & que je seray contente de ma destinée.

Mr.

Mr. R O B I N O T.

La pauvre enfant comme elle m'aime ! Vous voyez ma Tante :

Mad. B R E L L A R D.

Cela est vray mon neveu , je le sçay mieux que personne.

Mr. R O B I N O T.

Qui est cet homme là Mathurin ? J'ay quelque idée de son visage.

M A T H U R I N.

La grande marveille ! vous l'avez quelque-fois veu icy peut-estre. C'est un de mes cousins, d'aupres de Bourgenville, qui ayant ouy dire dans le village qu'on disoit qu'il estoit icy des Menestriez.

Mr. R O B I N O T.

Ouy j'ay donné ces ordres là , y avez-vous songé ma Tante ?

M A T H U R I N.

Parguene ouy, c'est moy qui les ay avartis, & ils ne tarderont pas à venir. . . hé bien l'ay-je die ? qui ne les voit les entend, les vela eux-mêmes avec tout le Village.

Mr. R O B I N O T.

Ils viennent le plus à propos du monde, rangeons-nous, & faisons leur place; ah mignonne je ne me sens pas de joye, & je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.

Les violons, haut-bois, Payfans & Payfannes occupent les deux costez du Theatre.

P R E M I E R A I R.

*Chantons, cabriolons, dansons,
Pour amuser une aimable jeuneſſe,
Un galant suranné se sert de nos Chansons,
Venez fillettez & garçons
Prendre part à nostre allegresse,*

54 COLIN MAILLARD.

*Sans effaroucher les barbons ,
 Quand on veut plaire à sa maîtresse .
 Les plaisirs sont de nous et les saisons .*

ENTRÉE.
 SECOND AIR.

*Un vieux corbeau.
 Amant d'une jeune hirondelle.
 Ne vouloit pas qu'un franc moineau
 S'approchât d'elle ;
 Mais cet amoureux passereau ;
 Sous une figure nouvelle
 S'empara du cœur de la belle,
 Et le laid , le vilain oiseau .
 En eut dans l'aile .*

ENTRÉE.
 TROISIÈME AIR. 1. Couplets.

*Ne nous parlez point d'un amant ,
 Qui près de nous pleure & soupire ,
 Pour mieux nous prouver son tourment .
 Mais de celui qui nous fait rire ,
 Qui meime au Bal , à l'Opera ,
 Le bon amant que celui là .*

2. Couplet.

*Ne me parlez point de maman .
 Qui ne chante pour toute notte
 Que la retraite ou le Couvent ,
 Mais d'une qui vendroit sa cotte
 Pour nous tirer du celibat ,
 Bonne maman que celle là .*

ANGÉLIQUE.

Ah c'est assez charmé, dame, changeons d'amusement, Monsieur, je vous en prie.

MATHURIN.

Allé à raison, j'aime itou la diversité moy.

Mr. ROBINOT.

Tout comme tu voudras fanfan, tu n'as qu'à dire.

ANGÉLIQUE.

J'ôtions à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Ouy, cache-cache mitoullas, à la cleumiffette, à la quenleuleu.

CLAUDINE.

Oh non, non, à Colin Maillard, c'est un joly jeu que Colin Maillard, n'est-ce pas Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Ah ouy, j'aime le Colin Maillard à sa folie.

Mr. ROBINOT.

Ah sy, je ne le pais souffrir moy. Dispensez-moy mignonne.

ANGÉLIQUE.

Oh non, Monsieur, vous y jouerez, cela seroit beau vrayment, qu'au moment de ce qui va se faire vous manquassiez de complaisance.

Mr. ROBINOT.

Mais c'est que...

CLAUDINE.

Allez, allez Monsieur, ne craignez rien, il n'y a point de Monsieur dans le cabinet.

Mr. ROBINOT.

Et dans la grande hache n'y est-il point encore Blaise ?

MATHURIN.

Hem, blaise-il ? qu'est-ce que vous dites de Blaise.

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on voudra, qu'il en est bien aise. C'a, ç'a, allons vifse, au doigt mouillé, voyons qui le fera.

50 COLIN MAILLARD,

ANGÉLIQUE.

Donne, donne-moy que je tire la première.

CLAUDINE.

Non pas, s'il vous plaît, c'est au maître du logis que l'honneur appartient, & il est bon qu'une femme s'accoutume de bonne heure à porter respect à sa personne. Allons Monsieur.

Mr. ROBINOT.

Allons je le veux bien, voyons. Claudine est fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous Colin Maillard Monsieur, tien Mathurin voila un mouchoir blanc, bouche luy bien les yeux.

Mr. ROBINOT.

Le sort tombe toujours sur moy, cela est étrange.

MATHURIN.

Ouy mais stanpendant que je jouerons que les Ménestriez jouïent itou, & poursuivons de nous divartir, ç'a n'en sera que mieux. On ne prendrai pas si qui, chante.

Pendant que Mathurin bande les yeux à Monsieur Robinot, le divertissement continuë.

PREMIER AIR.

*Au jeu d'amour, comme à Colin Maillard,
Tout dépend du hazard,
Sans un bandeau que l'on se voit l'adresse,
Tel échape souvent quel'on croit tenir bien
Pour prix d'une longue tendresse,
Tel croit tenir le cœur de sa Maîtresse,
Qui souvent ne tient rien.*

COMEDIE.

97

Entrée de gens qui joüent à Colin Maillard avec
Monsieur Robinot.

BRANLE 1. Couplet.

*Amans qu'un jaloux inquiete,
Sçachez profiter du hazard,
Et faites vîste la retraite,
Pendant qu'il fait Colin Maillard.*

Eraste, Angelique & Madame Brillard, s'en
vont précipitamment, & 'on continué de
chanter.

2. Couplet.

*Monsieur Robinot homme sage,
Ferme les yeux le fin renard,
Il ne verra pas son dommage
Tant qu'il fera Colin Maillard.*

SCENE DERNIERE.

Mr. ROBINOT, LE BAILLY,
MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLY.

AH, ah, qu'est-ce que souffreyez? Fort bien,
je suis bien aise de voir sans voir le Village
en joye à la veille d'une Noë.

Mr. ROBINOT.

Ah parbleu je tiens quelque un, pour le coup,
il ne m'échappera pas. C'est un homme juste-
ment, ouy, c'est Mathurin.

LE BAILLY.

Non, c'est moy cousin, je ne suis pas du jeu,
mais il n'importe.

MAT.

58 COLIN MAILLARD,

MATHURIN.

Oh parguene Monsieur, vous estes pris pour dupe, vous croyais me tenir; allons, allons rebouchez-vous les yeux.

Mr. ROBINOT.

Non, voilà qui est finy, je ne scaurois plus jouer, cela m'étouffe, continuez vous autres. Né bien cousin.

LE BAILLY.

J'ay vostre affaire toute preste dans ma poche, le Contrat tout dressé, il n'y a qu'à le signer.

Mr. ROBINOT.

Ouy, c'est bien dit, signons: Je n'ay jamais rien fait avec tant de joye. Allons mignonne. . . Comment donc, on est Angelique.

MATHURIN.

pargué, Monsieur, pendant que je jouions à Colin Maillard, je croy qu'allé est allé jouer à la cleumissette.

Mr. ROBINOT.

Qu'est-ce que cela veut dire.

MATHURIN.

Vous apportez le Contrat trop tard Monsieur le Bailly, la mariée est partie.

Mr. ROBINOT.

Angelique partie.

MATHURIN.

Ouy, vela Madame vostre Tante & le cousin de Bourgenville qui l'emmenent, ils l'ont enrolée, & ils disent que c'est une recreuë pour un Capitaine.

Mr. ROBINOT.

Pour un Capitaine.

CLAUDENE.

C'est ce Monsieur du cabinet d'hier au soir.

Mr. ROBINOT.

Ah je suis trahy, je suis assassiné!

CLAUDENE.

Vous n'estes pas heureux à Colin Maillard, n'y jouez plus.

Mr.